tiré à petit nombre –

ALFRED MARQUISET

BALLANCHE

ET

Mme D'HAUTEFEUILLE

LETTRES INÉDITES

DE

BALLANCHE, CHATEAUBRIAND, SAINTE-BEUVE

Mme RÉCAMIER, Mme SWETCHINE, etc.



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

1912


SABLE
COLLECTION
SABLE

BALLANCHE

ET

MME D'HAUTEFEUILLE

DU MÊME AUTEUR

A travers ma vie (Souvenirs d'Armand Marquiset, 1797-1859).

La Phrase et le Mot de Waterloo.

La duchesse de Fallary.

Une Merveilleuse (Mme Hamelin).

Le Vicomte d'Arlincourt, prince des romantiques.

Un Cavalier léger (le Colonel Clère).

Quand Barras était roi.

La célèbre Mlle Lenormand.



BALLANCHE (PIERRE-SIMON)

(1776-1847)

ALFRED MARQUISET

BALLANCHE

ET

Mme D'HAUTEFEUILLE

LETTRES INÉDITES

DE

BALLANCHE, CHATEAUBRIAND, SAINTE-BEUVE

Mme RÉCAMIER, Mme SWETCHINE, etc.



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—

1912

(600 exemplaires).

N° 104

BALLANCHE

ET

Mme D'HAUTEFEUILLE

CHAPITRE I

Les quelques biographes et bibliographes qui se sont occupés de Mme d'Hautefeuille ont tous commis la même erreur. Amalgamant noms, prénoms et ouvrages, ils ont fabriqué un auteur féminin représenté en réalité par deux femmes bien distinctes; car il y eut deux comtesses d'Hautefeuille vivant à la même époque et s'adonnant également aux lettres.

La première, celle qui nous occupe, se nommait Anne-Albe-Cornélie de Beaurepaire; elle naquit à Paris (paroisse Saint-Jean-le-Rond) le 21 mai 1789, d'Anne-Césaire de Liverdy, comte de Beaurepaire, dont on lira plus loin la carrière militaire, et d'Anna-Marie-Mariette de Montgardé. La Révolution, en volant les biens de son père, l'empêcha de réaliser tôt ses rêves de jeune fille, et c'est seulement le 15 janvier 1823 qu'elle épousa Charles-

Louis-Félicité, comte d'Hautefeuille, qui avait fait campagne dans l'armée des Princes, servi la Suède de 1789 à 1813 et était pour le moment colonel d'état-major et député.

La seconde s'appelait Anne-Marie-Caroline de Marguerye, née à Paris le 23 août 1786. Son père, major au 42e d'infanterie, fut guillotiné en 1794, et sa mère était une Drumond de Melfort. Le 31 mai 1802, elle se maria avec le comte Eugène-Gabriel-Louis d'Hautefeuille, frère du précédent, qui fit partie de l'armée impériale comme officier au 2e dragons, puis au 4e chevau-légers, et devint maréchal de camp en 1823 (1).

Il est fort naturel qu'on ait confondu ces deux belles-sœurs. En effet, la première portait les prénoms d'Anne-Albe, la seconde ceux d'Anne-Marie, et la première écrivit sous le pseudonyme d'*Anna-Marie*, prénoms presque identiques à ceux de la seconde ! On s'y perdrait à moins. Pour éviter la confusion, je vais présenter en quelques

(1) La famille Texier d'Hautefeuille est originaire de Normandie. Charles-Louis, marquis d'Hautefeuille, maréchal de camp, mort en 1805, épousa en secondes noces Mlle de Cauvigny d'Escoville, dont :

1° Charles-Louis-Félicité, comte d'Hautefeuille, colonel, député (1770-1865), marié à Anne-Albe-Cornélie de Beaurepaire, dont un fils marié à Catherine-Adolphine de Portes. Sans postérité.

2° Jules-Pierre (1772-1811), marié à Marie-Victorine de Mannoury. Sans postérité.

3° Eugène-Gabriel-Louis (1779-1846), maréchal de camp, marié à Anne-Marie-Caroline de Marguerye.

4° Marie-Catherine-Suzanne-Charlotte, morte en 1820, mariée au baron Frédéric de Fontette.

5° Marie-Constance, décédée en 1836, mariée au marquis de Venoix.

6° Joséphine, décédée en 1829, mariée à M. de Delley de Blancmesnil.

lignes la comtesse Eugène, dont l'existence offre peu d'intérêt; nous la prierons aussitôt de céder la place à la comtesse Charles, qui la surpassa un peu comme valeur littéraire et eut sur elle l'avantage de s'entourer d'hommes de talent.

Lorsque Mlle de Marguerye s'unit à Eugène d'Hautefeuille, elle avait quinze ans et demi et lui vingt-trois. Selon la règle immuable qui régit de semblables alliances, au bout de neuf années les deux époux étaient séparés. Tandis que le lieutenant d'Hautefeuille allait promener sa bravoure sur les champs de bataille derrière les aigles impériales, sa femme se trouvait seule pour traîner à travers le monde une vie flétrie par les souffrances physiques et morales. Minée par le chagrin, en proie à de perpétuelles insomnies qui ne s'évanouissaient que dans une solitude complète, atteinte plus tard d'une maladie du larynx, elle était obligée de se confiner six mois de l'année et de garder les plus grands ménagements pendant la belle saison. Croyant échapper aux tracas qu'elle s'imaginait soulevés par des ennemis chimériques, elle se fixa en 1827 à l'Abbaye-aux-Bois, mais une maladie nerveuse la frappa, lui pliant la colonne vertébrale, accentuant ses tristesses et ses douleurs. Au mois de juillet 1828, elle se réfugia chez les Dames Augustines, y demeura deux années, puis revint à l'Abbaye, où son salon s'ouvrit aux lettres à côté de ceux de Mmes Récamier, de Beaufort d'Hautpoul, de Seran et de Gouvello. Devant une

élite on y faisait des lectures pas trop longues, et la muse de la maîtresse de maison, muse tout à la fois habile et complaisante, montrait à chacun ce qu'il devait dire en le laissant désespérer néanmoins de pouvoir l'imiter (1). Avant de quitter ce Parnasse mondain, Mme Eugène d'Hautefeuille réunit ses œuvres, prose et vers, dans un volume qui parut en 1834 et portait ce titre : *Souffrances*, bien fait pour attirer les âmes sensibles tout imprégnées des études romantiques. Désormais retirée de la société, notre dame n'abandonna point le commerce d'Apollon ; après un long silence, elle publia successivement : *Mélanges politiques et littéraires* (1850), *Fleurs de tristesse* (1857), *Malheur et sensibilité* (1859), ouvrages auxquels nous aurons la charité de ne pas renvoyer le lecteur. Elle s'éteignit en 1861, laissant un nom presque effacé dans la nécropole des bas-bleus du XIXe siècle.

L'étoile de sa belle-sœur n'eût peut-être pas brillé plus vivement si d'illustres amis ne lui avaient donné un certain éclat. A trente-quatre ans, Mlle Anne-Albe-Cornélie de Beaurepaire n'était pas encore mariée ; elle habitait Versailles avec son père, ancien mousquetaire, ancien officier de Royal-Picardie. Émigré en 1791, celui-ci avait guerroyé derrière les Princes, dans la compagnie formée des officiers de son ex-régiment, puis il s'était rendu en 1794 dans la Vendée, où on l'avait

(1) *Paris ou le livre des Cent et un*. Paris, 1832, t. I. Article de la duchesse d'Abrantès.

nommé chef de division dans le corps de Stofflet. Après la première pacification, il avait été incarcéré à Angers et à Saumur, enfin s'était évadé avec dix royalistes qu'il ramena à l'armée commandée par le vicomte de Scépeaux. D'un courage admirable, le comte de Beaurepaire s'était prodigué sur tous les champs de bataille; en août 1795, il avait été blessé grièvement à la main droite, qui resta estropiée; en outre, une balle lui avait traversé la poitrine de part en part et il avait eu deux côtes brisées (1). Ces états de service auraient dû suffire à lui attirer les faveurs de Louis XVIII, mais on sait combien la Restauration se montra ingrate vis-à-vis de ses plus héroïques soutiens. Malgré ces blessures, si dangereuses qu'on pouvait à peine concevoir comment Beaurepaire avait survécu, il n'obtint en 1820 qu'une solde de retraite de capitaine se montant à 600 fr. et un brevet de colonel. A peu près satisfait de ces récompenses et possesseur d'une suffisante fortune personnelle, le brave gentilhomme vivait tranquillement en attendant que sa fille voulût bien se décider à convoler. C'est de son côté seul que venait la résistance, car, à défaut de la beauté, Mlle de Beaurepaire possédait un beau nom se détachant en relief sur un fonds de 200,000 fr. qu'elle apportait en dot.

Enfin, le 15 janvier 1823, elle se résolut à épouser le comte Charles d'Hautefeuille, dont la situa-

(1) Archives du ministère de la guerre. Dossier Beaurepaire.

tion était, pour une fiancée, plus alléchante que l'âge. Cependant il portait brillamment ses cinquante-trois ans, était colonel d'état-major, gentilhomme de la chambre du roi et député du Calvados. Son père, le marquis d'Hautefeuille, avait servi comme maréchal de camp sous Louis XVI, et son grand-père maternel, Antoine-Charles de Cauvigny d'Escoville, avait été chambellan du grand Frédéric. Les souvenirs monarchiques ne s'éteignaient pas dans cette famille, ils s'utilisaient même à solliciter.... Napoléon; car voici ce qu'écrivait le 15 janvier 1813 Mme d'Hautefeuille, née Cauvigny, demandant à l'empereur quelque avancement en faveur de l'un de ses enfants : «.... Votre Majesté mettrait le comble à ses bontés pour les fils et à la reconnaissance de la mère qui n'oubliera de sa vie l'honneur que ses ancêtres et elle ont eu de loger dans leurs demeures de campagne et de ville Henri IV en 1603, Louis XIII en 1620, et Votre Majesté à une époque qui ne s'effacera jamais de son souvenir et de celui des siens [1]. » Des hôtes aussi marquants jetaient un lustre indéniable sur la maison d'Hautefeuille ; en outre, le comte Charles était un galant homme, fort bien en cour, et jouissant d'une agréable influence auprès du gouvernement qu'il soutenait avec ardeur de ses votes. Le mariage eut donc lieu. Satisfait de la raison qu'avaient montrée les deux fiancés

(1) Ministère de la guerre. Dossier Eugène d'Hautefeuille.

dans cette union, le ciel la bénit généreusement par la naissance d'un fils ; l'Olympe ne voulut pas être en reste et Apollon distribua ses faveurs à la jeune mère. Le messager qu'il dépêcha n'avait au physique rien d'un archange ; c'était le philosophe Ballanche. Mme Ancelot le décrit ainsi : « Une loupe le défigurait et il n'était guère plus agréable à entendre qu'à voir; un défaut de prononciation et des distractions continuelles ne lui permettaient pas d'achever une seule phrase. C'était toujours une énigme à deviner [1]. » Par contre, au moral, « sa pure et rêveuse vertu, qui, au besoin, fût aisément montée jusqu'à l'héroïsme, ressemblait à la candide innocence du premier âge. Non seulement il ne faisait jamais le mal, mais il est douteux qu'il ait jamais pu le bien comprendre, tant le mal était étranger à cette nature élevée et délicate [2]. »

C'est en 1827 que Mme d'Hautefeuille fit la connaissance de cet homme rare et parfait dans le commerce ordinaire de la vie [3]. Ballanche avait alors dépassé la cinquantaine, période où les facultés sont dans toute leur vigueur, l'âme dans toute sa splendeur, période de la sagesse et des hautes vertus. Elle sut discerner vite le charme de son caractère, sa simplicité d'enfant et l'âme naïve

(1) Mme Ancelot : *Les salons de Paris.* Paris, 1858.

(2) Discours de M. de Tocqueville aux obsèques de Ballanche.

(3) Je crois inutile de refaire une biographie de Ballanche. On peut consulter à son sujet J.-J. Ampère, Delécluze, G. Frainnet, C. Huit, F. Nève, V. de Laprade, L. de Loménie, A. Prat, Sainte-Beuve, les *Mémoires d'Outre-Tombe*, les *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, le *Correspondant* de 1883, etc.

qui accompagnait ses vastes facultés ; elle fut touchée par ce cœur qui débordait d'amour pour les hommes comme pour Dieu. L'écrivain venait de faire imprimer le premier volume de la *Palingénésie sociale*, son œuvre principale, poème philosophique aux horizons infinis, destiné à dégager la loi fondamentale qui préside au développement de l'humanité [1]. L'importance de l'ouvrage se répandait sourdement, le bruit s'échappait d'un cénacle d'amis choisis et favorisés pour lesquels Ballanche imprimait à petit nombre d'exemplaires ses livres qu'on se prêtait. Grâce à l'obligeance de quelques privilégiés, Mme d'Hautefeuille avait déjà pu lire *Antigone* et l'*Homme sans nom*, dont la lecture l'avait invinciblement attirée vers l'auteur, mais ces amis courtois étant absents au moment où paraissait le nouveau travail, elle écrivit directement au philosophe pour demander de lui en procurer l'aperçu. Dix jours passèrent sans réponse, Ballanche se hâtait peu, remettant beaucoup au lendemain, quoiqu'il dît souvent lui-même : « Les lendemains sont funestes, car ils sont sur la route de l'éternité. » Enfin, il se présenta dans le salon de Mme d'Hautefeuille, un jour où celle-ci recevait quelques personnes ; on causa des questions du moment, le nouveau venu prit la parole, tandis que la maîtresse de maison l'examinait avec l'attention

(1) A cette époque Ballanche avait déjà donné *Antigone*, *Essai sur les institutions sociales*, *Le vieillard et le jeune homme*, *L'homme sans nom*, etc.

qu'excitent toujours ceux dont l'âme s'est révélée à nous par leurs écrits. Souvent l'amitié se forme d'avance, il ne s'agit plus que d'établir les rapports extérieurs.

Au premier abord l'aspect du savant n'offrait rien d'attirant. Altéré par les suites d'une trépanation subie dans sa jeunesse, son visage avait des proportions inégales, une joue semblait comme grossie par une fluxion permanente, son air était débile et faible, et ses jambes fort menues paraissaient, dès cette époque, le porter avec peine. Mme d'Hautefeuille avoue qu'elle le trouva laid lors de sa première visite, mais quand les splendeurs de son âme eurent éclairé sa face, la défectuosité des traits disparut et, à la longue, elle lui reconnut même un cachet de grâce. Voici les termes qu'elle emploie pour dépeindre son futur ami (1) :

« Son front large et haut, d'une voûte parfaite, portait l'empreinte du génie ; ses yeux, animés et jeunes jusqu'à son dernier jour, étaient d'une limpidité sereine que je n'ai vue qu'à lui, et sa bouche, quoique déformée par la maladie et par l'âge, avait un sourire d'une finesse et pourtant d'une naïveté particulière. Mais, pour découvrir la beauté cachée de ce visage ravagé, il fallait l'avoir vu plus d'une fois.

(1) Notice inédite sur Ballanche, écrite par Mme d'Hautefeuille. Toutes les lettres incluses dans ce livre appartiennent au vicomte de Vanssay, petit-neveu de Mme d'Hautefeuille, qui m'a fait l'amitié de me les confier. Elles lui ont été léguées par la marquise de Maillé de la Tour-Landry.

« Au premier coup d'œil elle frappait autrement et tout en l'écoutant je me demandais à quoi rattacher dans cet extérieur si simple, dans cette chétive et frêle apparence, les richesses, les élégances si parfaites de son style, ces délicatesses exquises, ces formes admirables, cette merveilleuse harmonie d'une prose qui ne sera jamais surpassée. J'en cherchais en vain les indices. Eh bien, tant il est vrai que nous nous révélons toujours au dehors, il me semble trouver ces signes révélateurs dans des mains d'une délicatesse extraordinaire (les mains apprennent presque tout l'être à ceux qui savent les observer), et aussi dans une finesse étonnante de la peau du visage, finesse extrême du tissu remarquée chez plusieurs hommes de génie et particulièrement chez M. de Chateaubriand. »

Une femme seule est capable de faire subir à son modèle un tel examen externe, d'en analyser les résultats, de noter que c'est peut-être grâce à cette ténuité de l'épiderme que les maîtres sont si vibrants, si impressionnables, si promptement atteints, si vite émus par toute chose. Ils sont moins enfermés que certains dans leur organisation, plus en contact avec ce qui respire sur la surface de la terre ; leur âme et leur intelligence se trouvent plus immédiatement en communication avec les autres âmes et les autres intelligences ; ils sont comme des lyres toujours vibrantes.

La première visite de Ballanche à Mme d'Hautefeuille fut courte, mais celle-ci espérait le revoir,

la démarche qu'elle avait faite ayant révélé au philosophe une sympathie bien capable de ramener l'homme sympathique par excellence. Il revint, en effet, quelques jours après, afin de connaître l'impression de la jeune femme sur son livre. On s'en doute certainement, c'était une profonde admiration que Mme d'Hautefeuille eut le bonheur de traduire en phrases charmantes qui conquirent le bon rêveur. La conversation se fit plus liante, plus active, plus intéressante ; l'heure du dîner approchait et le visiteur ne partait pas. Oh ! devant les hautes pensées exprimées si purement sur un ton nouveau, Mme d'Hautefeuille ne songeait guère aux vulgaires satisfactions gastronomiques. Non, certes, mais elle attendait un invité dont la rencontre avec Ballanche pouvait devenir fort gênante.

Le baron d'Eckstein, publiciste ingénieux, spirituel et fougueux, philosophe élève de Maistre et de Bonald, fondateur du périodique *le Catholique*, venait d'écrire sur la *Palingénésie* un article où, après des éloges à l'auteur, il le traitait durement comme penseur, l'accusant de *s'égarer dans sa propre pensée* sans planer au-dessus de son sujet et nommant son ouvrage *Le livre des erreurs et de la vérité*. Bref, la coupe était amère, quoique les bords fussent enduits de miel. Les aiguilles de la pendule avançaient toujours. Mme d'Hautefeuille prit son courage à deux mains, et pour s'excuser de ne pas retenir Ballanche, elle lui avoua le nom de son convive : « Ah! j'aurais bien du plaisir

à le connaître, répondit simplement l'excellent homme, on est souvent dénigré faute d'avoir été compris. » Il resta donc, fit à son adversaire l'accueil le plus bienveillant, causa en termes très simples de la critique de son œuvre, développa largement son système et insista sur les points où il lui semblait être resté obscur. D'Eckstein avait une conversation flamboyante, il discourait avec une verve, un entrain prodigieux, sa parole était une lave ardente; Ballanche, au contraire, parlait lentement, cherchant ses mots et choisissant ses expressions, surtout avec les gens qu'il connaissait peu. Dans leur entretien ce jour-là, on ne sait à qui serait demeuré l'avantage, probablement au plus impétueux, si la discussion eût commencé, mais la douceur, l'absence entière de toute susceptibilité de Ballanche, domptèrent le baron d'Eckstein. Il sentit s'éteindre son feu d'argumentation, il devint triste d'avoir été dur envers un tel homme et finit par lui demander son amitié, comprenant alors ce qu'elle pouvait valoir. Du même coup il gagna celle de la maîtresse de maison que l'attendrissement gagnait devant cet heureux dénouement.

Après cette soirée qui fit époque, Mme d'Hautefeuille reçut Ballanche de temps en temps, toujours avec plaisir, mais sans intimité. Elle le savait si lié avec Mme Récamier, si fasciné par Juliette, qu'elle n'espérait pas grand'chose de son commerce, tout en jugeant néanmoins qu'une affec-

tion pouvait fleurir encore près de celle qui faisait le fond et le charme de son existence. La première fois qu'elle le revit, elle lui parla de sa belle amie ; à ce nom, son visage rayonna, s'éclaira, puis, après quelques mots sur ce sujet inépuisable en douceur pour lui, le philosophe ajouta : « Quel empire pourtant que celui de la beauté ! Rappelez-vous Homère. Les vieillards se levaient à l'approche d'Hélène et disaient : Pardonnons aux Grecs et aux Troyens ; en la voyant on comprend leur terrible guerre. » Et comme Mme d'Hautefeuille approuvait : « La beauté de Mme Récamier est célèbre dans le monde entier, continua-t-il ; en Angleterre, le peuple un jour détela sa voiture pour la traîner en triomphe, et voilà que maintenant son image portée en Chine y devient l'objet d'une sorte de culte et sert de type au beau dans les arts plastiques. » Ballanche se trompait sans doute au sujet des habitants du Céleste Empire ; le beau, quoiqu'il soit une chose absolue, n'est compris dans toute sa puissance que par ceux dont l'intelligence a développé le goût, mais nul mieux que lui n'était capable d'apprécier l'éclat de sa divine amie. Malgré son sexe, Mme d'Hautefeuille ignorait alors la jalousie, puisqu'elle n'a pas craint d'écrire ces lignes sur Mme Récamier :

« Je me souviendrai toujours d'avoir aperçu cette figure exquise dans toute sa splendeur. Elle ressemblait alors à l'une des plus jeunes filles de Niobé dans son charme triste et virginal. Son

image est restée dans mon esprit durant de longues années, et nul des portraits que j'ai vus d'elle ne m'a rendu cette belle vision de ma jeunesse. »

Ballanche et la comtesse Charles d'Hautefeuille préludaient à une sérieuse intimité lorsque la Révolution de juillet éclata. Ce fut le temps d'épreuve des affections sincères; quelques-uns qui avaient tout perdu se trouvèrent si riches en amis dévoués qu'ils purent bénir leur mauvaise fortune. L'amitié de Ballanche pour son admiratrice devint soudain une vieille amitié. L'orage l'avait mûrie.

Mme d'Hautefeuille n'habitait plus Paris que par moments et donnait une grande partie de sa vie à sa propriété de Saint-Vrain (Seine-et-Oise), mais lorsqu'elle débarquait dans la capitale, Ballanche voulait être averti de l'arrivée et on le voyait chaque jour se présenter à la demeure temporaire de la comtesse. Bientôt les familiers choisirent les heures où ils pouvaient rencontrer le philosophe, afin de jouir du charme de ses entretiens, de sa conversation toujours élevée, quelquefois singulièrement naïve et pleine de bonhomie. Voici ce que raconte Mme d'Hautefeuille de cet aimable savant qu'elle nommait le *La Fontaine chrétien:*

« M. Ballanche goûtait la société des femmes. « C'est par elle, disait-il, que la pensée se propage. Elles propageront la mienne. » Il aimait qu'elles allassent à lui, et peut-être ce qui l'inclina vers moi, ce fut d'avoir été une des premières entraînée par sa réputation encore à peine sortie du cercle

de ses nobles amitiés. Depuis elle a bien grandi, cette réputation, et ceux qui le chérissaient ont eu le bonheur de l'en voir jouir de son vivant. Les causeries en tête-à-tête lui plaisaient surtout et c'était là qu'il était admirable. Rien ne le gênait plus, sa parole ordinairement un peu lente s'animait à son insu, se colorait et devenait éloquente. S'élevant alors, il planait dans les hauteurs éthérées qu'habitait le plus souvent son esprit. D'autres fois, ses entretiens étaient tout empreints de grâce et de simplicité; il avait de petites histoires charmantes qu'il narrait à merveille; certain soir il nous raconta qu'un garde national venait de lui présenter les armes en disant : « Honneur à la philosophie ! »

L'incommensurable douceur de ce lettré faisait néanmoins place par moments, par rares moments, à des coups de tonnerre éclatant tout à coup dans un ciel pur. Delécluze rapporte qu'après un bon dîner chez la duchesse de Devonshire, Ampère et Ballanche revinrent le soir à dix heures chez Mme Récamier, où se trouvaient déjà quelques intimes. Au cours de la conversation, on cita Bossuet, lorsque Ballanche, prenant la parole, fit une charge à fond contre l'aigle de Meaux, s'anima, s'emballa et finit par s'écrier : « Non ! qu'on ne me parle plus des vertus et des talents de Bossuet, d'un homme qui a osé dire que Dieu n'a pas révélé le dogme de l'immortalité de l'âme aux Juifs parce qu'ils n'étaient pas dignes de recevoir cette vérité ! Par ces

mots, il mérite le feu et les cinquante mille bûches de l'Inquisition ne suffiraient pas pour le rôtir.... Il y aurait là cinquante mille fenêtres que je m'en précipiterais d'un coup en témoignage de ce que j'avance [1] ! » Comme, en jetant ces mots, le péroreur était rouge d'indignation et, tout en marchant, frappait sur l'épaule des auditeurs assis, ce fut un éclat de rire général auquel il se laissa bientôt aller lui-même.

La chute de la monarchie légitime avait fort affligé Ballanche, parce qu'elle déroutait une partie de ses prévisions. Le départ des Bourbons ne le peinait pas outre mesure, mais il interrompait brusquement son séjour à Dieppe en compagnie de Mme Récamier et, malgré sa débonnaireté, le digne savant eût fait tomber la tête de Charles X, du duc d'Angoulême et de bien d'autres pour un sourire de la belle Juliette. Qu'on en juge par ces lignes de Mme d'Hautefeuille :

« Après Dieu, principe de toute beauté, venait immédiatement pour lui Mme Récamier. C'était le Créateur reflété dans la plus parfaite, la plus idéale de ses créatures. Jamais il n'eut la témérité d'en être ce qu'on appelle épris. L'amour si parfait, si éthéré, si idéalisé qu'il eût pu éprouver, eût encore été un sentiment trop terrestre pour qu'il osât l'offrir même dans le plus secret de son cœur à une femme tant imprégnée à ses yeux de divine poésie.

(1) E.-J. Delécluze : *Souvenirs de soixante années*. Paris, 1862.

Ses sentiments étaient un mélange inouï d'admiration, de tendresse exquise et de complète vénération. Elle était à ses yeux Antigone, Béatrix, Eurydice, la fille de sa plus pure vision. Et lui était devant elle Œdipe, le Dante et Orphée tout ensemble, l'aimant comme un père, comme le chaste époux de son âme virginale et aussi comme le poète inspiré adore les rêves d'or et d'azur de son génie. Il avait raison de le dire : ce n'était pas de l'amour qu'il avait pour Mme Récamier, c'était la fleur, l'essence et la rosée de tous les sentiments d'une âme d'élite qu'il répandait à flots sur l'être le plus charmant, le plus idéal qu'il eût pu rêver, sur celle qui résumait toutes les beautés de l'âme révélées par la beauté la plus parfaite. »

Ces phrases qui prouvent le néant d'envie sont l'exact reflet des sentiments éprouvés par leur auteur. Le brave Ballanche les connut, put longuement s'assurer de leur pureté et c'est à cause d'eux que dans l'océan d'amour qu'il avait formé pour Juliette, Mme d'Hautefeuille eut l'avantage de bénéficier de quelques gouttes d'eau.

CHAPITRE II

En 1831, Ballanche publia la *Vision d'Hébal,* livre qui n'est pas encore oublié aujourd'hui, peinture extraordinaire, harmonieuse et superbe, épanouissement magnifique de la pensée humaine, œuvre que Chateaubriand proclamait la plus élevée et la plus profonde de toutes celles du philosophe.

Chef d'un clan écossais, Hébal est un voyant abîmé dans l'extase comme saint Jean à Pathmos, comme Ballanche lui-même qui, durant une maladie, s'entendait gémir dans un pavillon éloigné ou qui, traversant un pont de Lyon, avait eu soudain l'intuition des choses humaines. « Pour Hébal, tous les êtres, tous les objets avaient une voix. Ce quelque chose, qu'on disait l'âme de la création, s'entretenait avec son âme. Il croyait avoir voyagé, sans l'intermédiaire de ses sens, dans les régions de l'intelligence pure. Cette solitaire exaltation de toutes les facultés physiologiques et psychologiques, qui fut l'objet de tant d'études dans les systèmes anciens et qui est si discréditée de nos jours, avait été produite en lui par l'extrême susceptibilité de son organisation douloureuse.... » Pendant un crépuscule d'été, le visionnaire embrasse d'un même regard une énorme revue des choses, une

magnifique épopée idéale traduite exactement par l'auteur dans un style correct et vigoureux. On n'analyse pas semblable ouvrage qui paraît un rêve, à condition d'ajouter que ce rêve est vraiment digne d'un Vico par la portée philosophique, d'un Bossuet par la foi religieuse (1). L'état d'âme du jeune Écossais présentait tant d'analogie avec celui de l'écrivain que les amis de ce dernier ne purent plus le séparer de son modèle. Hébal c'était Ballanche et Ballanche c'était Hébal. Dans ses billets, dans ses conversations, Mme d'Hautefeuille n'employait plus que ce nom sonore et le philosophe se plia docilement à cette habitude en signant ainsi les nombreuses lettres qu'il envoyait à son admiratrice.

La correspondance dont je cite les principales pièces (2) commence seulement au mois d'avril 1834. Lyon était alors en proie à l'insurrection. Les ouvriers, formés en société sous le nom de *Mutuellistes* et soutenus par les sections des *Droits de l'homme*, avaient pris les armes sans chefs ni plans ; pendant cinq jours, la lutte se prolongea furieuse, mais les troupes, obéissant à une action combinée, finirent par triompher. C'est au moment où ces troubles venaient d'ensanglanter sa ville natale que Ballanche écrivait :

(1) C. Huit : *La vie et les œuvres de Ballanche*, Paris et Lyon, 1904.

(2) Le vicomte de Vanssay possède dans ses archives environ deux cent cinquante lettres de Ballanche à Mme d'Hautefeuille. La plupart des réponses de celle-ci sont entre les mains de M. de Loménie, qui les tient de Mme Lenormant.

18 avril 1834.

Si vous saviez ce qui m'est arrivé, c'est à ne pas le croire. J'ai reçu votre si excellente lettre, je me suis empressé d'y répondre, et voilà que j'ai été interrompu. Ma lettre est restée là. Puis j'ai été atrocement préoccupé des événements de Lyon. Outre mes affections particulières, je regarde ces événements comme une immense catastrophe. Je n'ai point encore de nouvelles du petit nombre de personnes qui m'intéressent, entre autres de ma pauvre sœur souffrante de tous les maux de l'humanité. Voyez-vous, entre ma sœur et moi, nous représentons toute l'humanité de ce moment-ci. De plus, je ne suis pas encore en état de me former une idée de la catastrophe où, selon moi, toute une chose a péri, car il ne s'agit pas seulement de ma malheureuse ville. Je comptais sur un temps de transition, et voilà que nous nous précipitons vers un dénouement pour lequel nous sommes loin d'être préparés. Le lien entre les deux Frances, celle du Nord et celle du Midi, ce lien vient d'être brisé avec une violence que je ne croyais plus de notre temps.

Aujourd'hui, j'ai entre les mains les épreuves de mon article sur les fameux *Mémoires* (1). Je ne puis m'abstenir d'y jeter un coup d'œil, car je ne veux pas manquer l'heure du courrier. Je vous demande donc la permission de vous quitter brusquement, non sans dire bien profondément hélas! hélas!

Toutefois, avant de fermer ce billet, je veux vous dire encore que je jouis d'une santé parfaitement bonne; que la *Ville des Expiations* (2) se bâtit pour remplacer tant de ruines, que j'ai été désolé de ne pas m'être trouvé chez moi, lorsque M. d'Hautefeuille a pris la peine d'y passer

(1) *Les Mémoires d'Outre-Tombe*, sur lesquels Ballanche écrivit un article dans la *Revue européenne* (avril 1834).

(2) Œuvre de Ballanche qui n'a jamais paru en volume. Quelques fragments ont été insérés dans la *Revue de Paris* et la *France littéraire*.

sans laisser son adresse, que le *Bon Lafontaine* est un de mes bons génies.

HÉBAL.

25 avril 1834.

Ma pauvre ville de Lyon est au fond d'un abîme d'où elle ne peut plus sortir. Il y avait là deux classes dont l'antipathie profonde, depuis longtemps, ne laissait aucun espoir de conciliation. Et cependant il eût fallu la plus complète harmonie pour que la ville fût en état de soutenir toutes les concurrences industrielles qui se multipliaient soit en France, soit à l'étranger. Les doctrines saint-simoniennes et les passions politiques, en précipitant le mouvement, ont amené l'irrémédiable catastrophe. Je vous disais qu'il y avait là deux classes en présence : c'est partout de même, mais nulle part elles ne se touchent de plus près. Peut-être aussi y a-t-il un souvenir intime des souffrances passées de la classe ouvrière et de l'oppression qui a pesé sur elle. Maintenant, on dirait que la force et l'intelligence aient émigré de la classe supérieure dans la classe inférieure, laquelle, dans cette circonstance, n'a pu être vaincue que par l'intervention violente de toute la force dont le gouvernement dispose. La classe qui avait à se défendre est, en quelque sorte, restée immobile et stupéfaite. Ainsi donc, désormais, la propriété et les capitaux vont manquer de bras pour les utiliser, comme les bras manqueront de propriété et de capitaux. Les bras et les capitaux ne pouvant plus être au service les uns des autres, il en résulte le licenciement forcé de la population industrieuse et industrielle. Nous voici donc obligés de consolider un 1688 bourgeois, mais qui doit être sans durée. A Lyon, la bourgeoisie s'est délaissée elle-même. A Paris, elle tient encore, mais elle se lasse. D'ailleurs tous sentent qu'il n'y a de possible qu'un provisoire disputé et angoisseux. Mais je n'ai ni le temps ni l'esprit de m'expliquer. Je compte écrire quelque chose dans la revue de Toulouse.

En attendant, je travaille, en quelque sorte de force, parce que je l'ai promis, à un article pour le Polonais.

M. de Kergorlay m'a dit qu'il vous ferait passer la *Revue européenne* sitôt qu'il l'aura reçue (1).

J'ai dit à notre baron (2) combien je l'avais trouvé sévère pour Guinet.

Je me suis aidé à manger ma portion de ce pauvre petit animal qui paraissait encore occupé à brouter avec plaisir une pomme.

Quelques jours auparavant, j'avais fait un dîner frugal, tout seul, au *Bon Lafontaine*.

M. Pinard serait le bien reçu lors même qu'il ne viendrait pas de votre part ; jugez de ce que ce sera s'il se présente à moi en votre nom.

Je ne serais certainement pas en état de répondre, à présent, par écrit, à des questions philosophiques. Mais ayez l'extrême bonté de noter sur un cahier toutes les questions qui se présenteront à vous. Je ne tarderai pas de vous le demander. Voyez-vous, c'est un service que vous me rendrez. J'ai le plus grand besoin de connaître les remarques, les objections, les nécessités de développement pour certaines choses. Je vous répondrai, et tout en vous répondant, je verrai bien s'il y a des choses qui doivent figurer quelque part dans une préface de ce tant bel ouvrage qui sera la *Ville des Expiations*.

Vous êtes mille fois bien bonne de vous être associée à toutes mes tristesses et à toutes mes inquiétudes. Il est certain que pendant quelques jours je ne vivais pas. Je suis rassuré sur les personnes, mais les choses sont restées ce que ma première impression les avait faites.

(1) Le comte Jean-Florian-Hervé de Kergorlay, député de la Manche, membre du Conseil supérieur de l'agriculture, né en 1803, mort en 1873. Il épousa Mlle d'Hervilly.

(2) Le baron d'Eckstein.

Ayez, je vous prie, l'extrême bonté de me rappeler à l'affectueux souvenir de M. d'Hautefeuille.

Permettez-moi de presser votre main, et veuillez bien donner, pour moi, un baiser sur le front de M. Charles [1].

Si vous ne vouliez pas prendre la peine d'écrire vous-même vos questions, pour ne pas fatiguer vos pauvres yeux, ne pourriez-vous pas en charger le précepteur de Monsieur votre fils? Ce serait, en même temps, un moyen, pour moi, de l'apprécier.

HÉBAL.

L'abbé de Lamennais, pour lequel Ballanche avait un faible et qu'il appelait un *génie puissamment assimilatif*, venait de rompre définitivement avec Rome et l'Église en publiant son fameux livre les *Paroles d'un croyant,* où se déployaient à leur aise ses deux qualités essentielles, la simplicité et la grandeur [2]. A l'apparition de ce volume éclata une formidable explosion d'enthousiasme et de haine. « C'est un club sous un clocher ! » disait Chateaubriand. « C'est 93 qui fait ses Pâques ! » s'exclamait Michaud. Le baron d'Eckstein écrivait à Mme d'Hautefeuille :

Bonne, parfaite et noble dame,

Vous aurez déjà lu mon article sur le livre de Lamennais au moment que je vous écris ceci, car il est inséré dans la *France catholique*. C'est, dans mon opinion, un ouvrage sublime de style et de vues apocalyptiques, beau

(1) Fils de Mme d'Hautefeuille, mort en 1857. Il épousa Mlle de Portes.

(2) Alfred de Vigny disait de Lamennais : « Il n'est pas coupable de chercher la vérité, mais il l'est de l'affirmer avant de l'avoir trouvée » (*Journal d'un poète*. Paris, 1885).

de commisération et absurdissime de politique. C'est un livre montaniste, anabaptiste, quakériste sous les derniers rapports, un livre fou écrit par un homme qui ne connaît ni les hommes, ni l'histoire, ni le possible, ni le juste. Il y règne, sous le point de vue politique, un aride absolutisme de nivellement social tout à fait contraire aux fins de la société ; c'est une théocratie sans prêtres : sous ce rapport, Rome l'excommuniera. Ce que je vous en dis, du reste, ne m'empêche pas de reconnaître que ce livre est sublime. Il serait tout à fait magnifique s'il n'était pas odieux. Il y a là dedans massacre de toute la noblesse et de toute la bourgeoisie. Ce sont les Moabites de ce nouveau Moïse. Avec cela, rien n'est fait encore, son peuple nivelé, son peuple de frères, son peuple divin, une fois maître du territoire, cherchera à se détruire la vermine sociale sur sa propre casaque et s'exterminera comme de la vermine. M. de Lamennais ignore donc l'*a b c* en histoire.

A vous, madame, de toutes mes admirations, à vous les respects de votre profondissime sujet.

Baron D'ECKSTEIN.

Et dans la *France catholique* du 17 mai, il disait : « On peut considérer cet ouvrage comme un *Anti-Maistre,* une sublime exagération opposée à une sublime exagération.... Rien n'établit la révolte de M. de Lamennais contre le Saint-Siège. On affecte de le surprendre en flagrant délit, on l'appelle un ange déchu. Ce langage n'est pas de notre temps. Satan et Lamennais ne sauraient se rapprocher, cela sent le roussi d'une persécution religieuse. L'esprit de sacristie a de tout temps crié *Au feu!* Tel n'est pas le langage de l'Église. Le bûcher comme fleur de rhétorique est toujours ridicule. »

Avec moins de brio, mais plus de profondeur, Ballanche observait dans la *Revue européenne* (t. XXXIII) :

« On peut considérer ce livre, en certains endroits et même dans tout son ensemble, comme une peinture mystagogique dont les emblèmes quelquefois doux, plus souvent terribles, ne doivent être pris au pied de la lettre. Ainsi, dans les *Paroles d'un croyant*, tout doit être apprécié en dépouillant chaque chose des proportions gigantesques, exagérées, indéfinies, d'une séance d'initiation. Toujours les grandes visions, les puissantes évocations, les prosopopées plastiques d'une énergique synthèse, mêlent dans l'esprit l'épouvante et l'espérance. »

Il ajoutait à Mme d'Hautefeuille :

18 mai 1834.

Ce qui faisait que j'étais un peu en peine d'être sans nouvelles de vous, c'est parce que vous deviez me faire des questions. Non pas que je fusse disposé à y répondre immédiatement, mais j'y aurais pensé.

J'ai été ravi de voir M. d'Hautefeuille, et vous me faites concevoir l'espoir de vous voir vous-même un instant le mois prochain. Dieu soit loué.

Savez-vous que vous êtes un peu enthousiaste relativement à mon article sur les *Mémoires* (1) ? Mais vous faites très bien de me dire que je ne faiblis pas. J'ai quelquefois besoin d'en être persuadé pour continuer ma rude tâche. Je vois à quel point mon nom s'élève, et cela m'effraie. On finira par attendre de moi plus que je ne pourrai donner.

(1) Cet article de Ballanche parut dans la *Revue européenne*, avril 1834, t. VIII.

Aussi, votre sentiment, quoiqu'un peu exagéré, à mon avis, me fait toujours du bien, parce que je sais que vous êtes parfaitement vraie.

J'ai donné à la *Revue* un article sur l'abbé de la Mennais. J'ai cru que c'était un devoir d'amitié et aussi un devoir d'une autre sorte. Vous voyez que j'accepte la solidarité qui vous effraie un peu pour moi.

J'ai vu votre jeune précepteur. Il m'a paru très bien. Je lui ai prêté pour vous un article sur la peine de mort. Cet article est fait depuis des éternités. Je l'ai donné sans le relire, et je n'en ai pas revu les épreuves. Ainsi, à la garde de Dieu.

J'ai aussi remis à votre jeune précepteur un manuscrit autographe que je vous prie de conserver en mémoire de moi. C'est le premier jet d'un épisode de la *Formule générale.* Vous y retrouverez Virginie qui a eu le bonheur de vous plaire.

En vérité, je crains que vous ne soyez trop superstitieuse à mon égard. Il y a dans le monde un certain nombre de personnes qui, comme vous, me font une renommée sous laquelle je dois plier. Lorsque l'amitié s'en mêle, je ne dois pas me plaindre, mais je dois entrer en défiance. Je commence à regretter un peu mon ancienne obscurité. Tout m'était bien plus facile alors.

Votre jeune précepteur m'a dit que vous désiriez connaître mes impressions sur les *Paroles d'un croyant.* Vous n'en saurez qu'une partie dans l'article que j'ai donné à la *Revue.* Mais au fond, et ce qui domine tout, c'est le symptôme d'un malaise incurable, malaise dont le livre de notre cher abbé est une déchirante et chrétienne expression. Ainsi, je ne le considère point comme un prophète de l'avenir, mais comme un prophète du présent.

Étudiez les événements de Lyon qui sont aussi une prophétie du présent.

La force morale qui émigre du camp de la bourgeoisie

dans le camp de la classe qui vient après. Un gouvernement obligé d'employer la force vive pour venir au secours de la force, force morale insuffisante. A Paris, la troupe de ligne a secondé la garde nationale. A Lyon, la troupe de ligne a seule agi. Et Lyon, puni par la Chambre d'une situation qui est dans les choses. La révolution de 1830 qui a placé le pouvoir dans la bourgeoisie, et la bourgeoisie qui déjà ne peut plus le conserver sans une armée de 360,000 hommes.

Ainsi les *Paroles d'un croyant* et la catastrophe de Lyon ne sont pour moi que le même événement, dans l'idée et dans le fait, en d'autres termes, l'abstrait et le concret, qui se sont produits en même temps.

Les morts vont vite, et il faut bien que le mystère de la mort finisse de s'accomplir pour que le mystère de la résurrection puisse se produire à son tour.

Lorsque vous m'écrirez, parlez-moi de votre tête, de vos yeux, de Monsieur votre fils.

HÉBAL.

La santé de Ballanche, ébranlée dès sa jeunesse par les maladies et les chagrins, avait des intermittences singulières. Elle était excellente ou détestable. Dans ses bonnes passes, il se livrait au travail complètement, sans que souvent il y parût aux yeux de ses amis, car il travaillait surtout au milieu des autres ; puis soudain le mal l'accablait avec rudesse et le pauvre homme disparaissait. C'est à la suite d'une crise semblable qu'il écrivait ces lettres :

10 juillet 1834.

Vous êtes mille fois trop bonne de vous être inquiétée de ma santé.

M. de Kergorlay a eu la bonté de me venir voir plu-

sieurs fois, et il a dû vous dire que j'allais de mieux en mieux.

Il a eu la bonté de me venir voir l'avant-veille du jour où il se disposait à aller passer une journée auprès de vous.

Ainsi, je pense que vous êtes parfaitement rassurée sur moi.

Je ne suis plus qu'un peu faible. Au reste, j'ai été vivement, mais non gravement frappé. Le travail n'y a été pour rien; c'est un certain état hostile de l'atmosphère qui m'a saisi dans un moment où jamais je ne m'étais mieux trouvé de santé.

Si je ne vous écris pas plus au long, c'est parce que j'aurais trop de choses à vous écrire.

Un mot cependant. M. de Lamennais a fait une trouée qui me facilite beaucoup. J'aurai moins de détours à faire pour arriver au corps de la place.

M. Lacordaire a pris une position qui n'est pas tenable. Et, philosophiquement parlant, il a soutenu une thèse absurde (1).

Mille et mille actions de grâces pour tout votre si aimable intérêt. Et veuillez bien offrir, de ma part, à M. d'Hautefeuille l'expression de tous mes sentiments les plus élevés.

Hébal.

16 août 34.

Je vous ai écrit, avant-hier, une lettre qui doit vous être parvenue. Je vous y disais que le mal avait eu encore un petit mot à me dire. Je recommence à manger, et aujourd'hui, pour la première fois, je suis sorti un instant. J'espère que cette fois mon compte sera définitivement soldé. Je suis fâché d'apprendre que M. d'Hautefeuille et M. Char-

(1) Lacordaire avait ouvert au collège Stanislas des conférences qui effrayaient fort l'autorité universitaire.

les se soient trouvés aussi pris par cette contagion atmosphérique. Dieu soit loué qu'ils en aient été quittes à meilleur marché que beaucoup d'autres. Et vous, que vous avez été bien inspirée de rester à l'abri !

J'ai vu, ces jours derniers, le baron qui était allé chez Mme Swetchine qui était déjà partie le matin. Vous voyez qu'elle a encore précipité son départ. Moi, j'étais au lit ce jour-là. Je comptais bien avoir jusqu'au jeudi ; mais je n'aurais pas encore pu la voir, puisque je suis sorti aujourd'hui samedi pour la première fois. Hier, j'aurais pu sortir en voiture, mais jeudi cela m'eût été complètement impossible. Il fallait donc qu'elle partît sans recevoir mes adieux ! Toutefois, je persiste à croire qu'elle n'ira pas en Russie. Elle errera quelque temps en Allemagne, puis elle nous reviendra. J'espère bien alors la voir et couper, si je le puis, l'herbe sous les pieds à l'abbé Lacordaire.

Je crains bien que nous ne finissions par perdre l'abbé de Lamennais. Voici M. de Montalembert qui lui écrit de l'Allemagne pour lui proposer un voyage. Il se laissera tenter. L'abbé Gerbet ne m'écrit point. J'ai conquis un abbé de plus, et c'est un abbé qui se propose de faire à la Sorbonne le cours d'histoire ecclésiastique, si on veut bien le laisser faire.

Mes souvenirs les plus tendres à M. d'Hautefeuille et à M. Charles.

J'écris brièvement, mais je vous prie de m'écrire un peu plus longuement puisque vous êtes en pleine possession de votre tête. La mienne n'est pas mauvaise, mais je la tiens encore au régime.

J'embrasse respectueusement vos blanches mains.

HÉBAL.

27 août 1834.

Ce temps qui, sans doute, vous déplaît beaucoup, et qui ajourne tout projet de campagne, facilite beaucoup ma

convalescence. J'espère cependant qu'il reprendra quelque sérénité, que nous aurons encore de beaux jours, mais de beaux jours d'automne. Je pourrai alors reprendre l'exercice de mes facultés, sans inconvénient pour ma santé. En général, l'automne est ma meilleure saison. J'ai un désir immense de finir mes publications. Sainte-Beuve prépare sur moi un article pour la *Revue des Deux Mondes*. Je crois que cet article sera très bien. Il y travaille, j'ose dire avec amour. Je trouve que vous avez raison sur son livre ; mais n'est-ce pas là un type vivant de notre situation en toutes choses ? Puissance et impuissance.

Je viens de lire une brochure qui est bien un symptôme au delà des *Paroles d'un croyant*. Une saint-simonienne qui a fini par le suicide a écrit une brochure qui a été imprimée après sa mort, par une autre saint-simonienne, qui n'a pas craint d'en prendre sur elle toute la responsabilité. Dans cette brochure, toutes les bornes possibles de la pudeur sont franchies. On y demande l'abolition complète du mariage, la promiscuité absolue des sexes, la filiation par la mère, le père devant rester incertain, par conséquent inconnu.

Je relis *Ahasvérus*. Entre nous, il baisse dans ma pensée.

Lélia, *Volupté*, *Ahasvérus*, l'infamie des conséquences saint-simoniennes, mille choses me font comprendre qu'on a besoin de mes idées sur le passé et sur l'avenir de la société.

Dieu me soit en aide !

Mille respectueux et affectueux souvenirs.

Je n'appellerai plus Charles *Monsieur ;* je laisserai ce soin à d'autres. Mais qu'il travaille à devenir un homme, car il appartient à une génération où les hommes seront bien nécessaires ! Ceci ne veut pas dire que je m'oppose à l'émancipation de la femme.

Mme Récamier est mieux de santé. Au reste, l'été est pour elle comme pour moi une saison fâcheuse.

A vous dans la vision et hors de la vision.

HÉBAL.

La santé revient. Ballanche est assez robuste pour recevoir le choc en retour que va lui attirer l'article publié sur lui par Sainte-Beuve dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre. Les libéraux vitupèrent le critique qui collabore au *National*, on le considère comme un renégat et il quitte Paris, comptant par son départ calmer l'effervescence. Dans la lettre suivante, le philosophe s'occupe de l'étude publiée à son sujet :

24 septembre 1834.

Je conçois bien le chagrin de M. et de Mme de Kergorlay (1). Je suis allé plusieurs fois chez lui, mais je ne l'ai point encore vu. Je sais seulement que la triste mère va bien comme santé.

Je ne sais pourquoi M. de la Gervaisais est si pressant, puisqu'il va revenir et que nous nous expliquerons. Je suis fort aise que vous l'encouragiez, parce que c'est dans un sens qui est tout à fait le mien. J'espère que, grâce à votre impression spontanée, il viendra à mon point de vue.

Je conçois tout à fait votre répugnance à l'égard de ces sortes d'autopsies faites sur le *sujet vivant.* Toutefois, comme écrivain, il se trouve que je suis un peu blasé sur ces choses. Un écrivain se livre au public corps et âme. C'est ce qui fait que j'ai si longtemps hésité à la pleine publicité. La pudeur de mes sentiments intimes s'est longtemps révoltée de l'idée d'introduire le public pêle-mêle

(1) Mme de Kergorlay avait eu le 11 septembre un enfant mort-né.

dans ma confidence. Or, il faut rendre justice à Sainte-Beuve, il n'a usé que de ce qui était patent, ou de ce qui pouvait s'induire naturellement, et il l'a fait avec une extrême délicatesse. Quant à moi, il faut bien que j'en prenne mon parti; tout ce que je dois désirer, c'est d'avoir à essuyer d'abord le scalpel d'une main amie. Mais pendant que Sainte-Beuve écrivait cette biographie, l'*Impartial de Fribourg* me lançait des anathèmes qui, heureusement, ne portent point. J'ai appris seulement par là qu'une jeune fille avait la tête tournée de mes écrits, et surtout de la *Vision*. J'ai appris encore par là qu'une brochure dont j'ignorais l'existence, et dont j'ignore encore le titre, donne à l'ère actuelle de l'humanité le nom d'*ère de Ballanche*. De là, sans doute, la grande colère de M. O'Mahony. L'article de Sainte-Beuve ne peut que m'attirer de nouvelles malédictions du *Fribourgeois*. De plus, la *Revue du Progrès social* déclare la *Vision* une œuvre platonique de la plus grande portée : chagrin de plus pour l'*invariable*. Il ne nous reste à répéter, malgré l'*invariable*, que le mot de Galilée : *Et pourtant elle se meut!*

Vous me dites que le baron doit vous en vouloir, et lui prétend, de son côté, que vous lui en voulez : j'en conclus un malentendu qui cessera sitôt que vous le voudrez.

Je vous félicite de la visite de Mme de Moger. Il est bien vrai que vous avez un temps à souhait pour la campagne, ce qui augmente tous les autres charmes.

Quant à ma santé, elle ne saurait être meilleure. Je profite peu du beau temps pour la campagne. Je travaille peu. Je dépense mon temps à toutes choses. Cependant, ma toile se fait.

J'ai écrit à l'abbé de Lamennais. Je lui ai dit que je voulais le faire comparaître dans la *Ville des Expiations*. J'espère qu'il n'est pas trop effrayé de mon mandat de comparution. Il ne m'a pas encore répondu.

Vos excellents raisins ont été dévorés par le visionnaire

Hébal. Cet être fantastique croit que le raisin fait grand bien lorsqu'il est mangé hors des repas. Je le soupçonne de s'être quelquefois levé la nuit pour aller mordre à la grappe. N'en dites rien à personne, et surtout ne l'écrivez pas au grand inquisiteur de Fribourg.

Mille bons et tendres souvenirs à vous, à M. d'Hautefeuille, au néophyte Charles et à votre collègue en initiation maternelle, le jeune poète qui me cache encore ses vers.

HÉBAL.

La publication des lettres à laquelle Ballanche fait allusion dans la missive précédente et dans la suivante se rapportait au marquis de la Gervaisais. Celui-ci avait éprouvé jadis pour la princesse Louise-Adélaïde de Bourbon, fille du prince de Condé, une passion chaste et romanesque. En 1834, il voulut livrer au public la correspondance de cette princesse et chargea Ballanche du travail. Le philosophe écrivit une préface où il disait que ces lettres seraient comme une voix d'harmonie qui se hasarde au milieu des bruits confus du chaos, et pour appuyer ladite préface, il y joignit deux pages anonymes de Mme d'Hautefeuille.

24 novembre 1834.

Vous êtes une bien douce et bien excellente personne. Je n'osais pas décacheter votre lettre, tant je craignais qu'elle ne me fît de la peine.

Mais il y a eu du malheur dans tout ceci.

J'avais par-dessus les yeux de ces pauvres lettres. Entre nous, je m'étais mis dans un défilé d'où je ne pouvais plus sortir. Lorsque je m'étais prêté à la publication, j'avais cru que j'avais quelques pages assez curieuses à

écrire sur ce que je regardais comme un phénomène pour le temps et pour le lieu. Puis je devins malade. Puis, je n'y pensai plus. Puis M. de la Gervaisais revint me talonner. Puis je sentis que j'avais tort si je rompais. Puis je ne me sentais plus le même mouvement. Votre lettre survint. Je la trouvai réellement très belle. Je sus que plusieurs personnes avaient reçu la même impression. Je ne songeai donc plus qu'à faire n'importe quoi pour amener votre lettre. Toutefois, je voulais vous consulter. Ce fut à ce moment que je pris jour avec M. de Kergorlay pour aller passer une journée auprès de vous. Le projet manqua par M. de Kergorlay. Il m'offrit un autre jour que je ne pus accepter ; j'étais en plein déménagement. Ensuite, j'ai eu des remords au delà de la faute, parce qu'il m'est revenu que cette publication avait été jugée sévèrement par certaines personnes. Maintenant, tout est rentré dans l'ordre accoutumé. On ne s'occupera plus ni des lettres, ni de la préface, ni de ma très innocente trahison. A présent que je suis rentré dans mon bon sens, je trouve qu'il manque quelque chose.

Ma préface ne caractérise point les lettres, et votre lettre ne les caractérise qu'en partie. Mais cela ne vaut pas la peine d'y revenir, et vous avez très fort raison de me considérer comme votre éditeur responsable. J'ai dû vouloir tout prendre sur moi à l'égard du public.

Il restera toujours que vous avez été en tout ceci une bien douce et bien excellente personne, car je ne puis pas oublier que c'est moi qui vous ai engagé à écrire la lettre, et qui ensuite l'ai aspirée dans ma préface.

Une autre fois, vous me direz l'impression que vous a faite l'épreuve de l'impression, indépendamment de la circonstance.

Je voudrais que vous sentissiez que le relief de l'impression ne vous va pas aussi mal que vous avez la disposition à le croire.

Je vous écris aujourd'hui seulement pour vous remercier de vos indulgentes paroles. Jeudi prochain, je dois être bulletiné à l'Académie française; je vous dirai le résultat. Je ne crois pas conquérir le fauteuil la première fois, je l'espère assez pour la seconde fois. En attendant, je fais mes visites.

Je répondrai aussi à vos lettres.

Je voudrais bien que votre santé valût la mienne, que vos yeux ne vous faillissent pas.

Je me mets à vos pieds, en récitant bien dévotement mon *Confiteor*.

Tous mes empressés souvenirs à M. d'Hautefeuille. Mille tendresses à M. Charles.

HÉBAL.

Au contact de ce roi de la pensée, de cet écrivain qui arrivait à la notoriété, Mme d'Hautefeuille commençait à sentir les premiers symptômes de la fièvre littéraire.

16 janvier 1835.

Mme Récamier est un peu souffrante; elle a été fort sensible à votre bon souvenir. Elle désire beaucoup, à présent, que vous entriez, l'une et l'autre, à pleines voiles, dans une vieille amitié.

M. de la Gervaisais a su que vous étiez à Paris, mais il ne l'a su que la veille de votre départ, puis il a appris que vous étiez partie. Il croit que vous n'êtes restée que deux ou trois jours. De ce que vous ne lui avez rien fait dire, il en a conclu que vous lui en vouliez. Je l'ai détrompé. Entre nous, je commence à craindre pour lui. Je vois bien qu'il est désolé de ce qu'il ne peut pas parvenir à faire un peu de bruit. Je sens bien qu'il est surtout dévoué à lui-même, et qu'il ne peut comprendre comment le style est si nécessaire pour être lu. Le monde, tel qu'il est, lui paraît

d'une infériorité irrémédiable, parce que le monde ne lit point ses écrits par lesquels il serait sauvé. Je crains que ceci ne tourne à l'idée fixe.

Depuis vous, M. de Lamartine n'est pas sorti de chez lui. Il a la poitrine fort fatiguée ; mais ce n'est rien.

Avez-vous lu dans le *Journal des Débats* un article de Mme Valdor sur cette pauvre jeune Elisa Mercœur (1) ? Si vous l'avez lu, je ne doute point qu'il ne vous ait attendrie jusqu'aux larmes.

D'aujourd'hui en huit jours je saurai ma destinée académique. Il paraît que mes chances deviennent bonnes. Toutefois, si je ne réussis pas, je serai peu désolé. Dans tous les cas, ma candidature aura eu assez de succès dans le public.

Empressez-vous, je vous prie, de m'envoyer la fin de la *Ressuscitée*. Tâchez d'y joindre les chants que vous vous proposez de faire ; ils doivent, en effet, sonner la couleur et la réalité.

Croyez-moi, c'est une idée très heureuse que celle de peindre une situation d'âme où tout naturellement la vie actuelle soit un exil.

Mais croyez-moi encore, il ne faut pas craindre les développements, parce que les développements seuls peuvent donner de la réalité à une telle situation d'âme.

Il faut que vous nous transportiez aux temps merveilleux des premiers siècles du christianisme.

Voici que je suis retombé dans mon quiétisme relativement à Mme Le Tissier (2). J'ai plusieurs fois formé le projet d'aller la voir, mais ma soirée se trouvait toujours prise tantôt d'une façon, tantôt de l'autre.

(1) Élisa Mercœur mourut le 7 janvier 1835. Elle était aidée et protégée par Mme Récamier.

(2) Letissier (Marie-Bénigne-Esther), auteur du *Livre de la jeune femme chrétienne* (1841) et de la *Société parisienne* (1842).

Est-ce que le jeune poète ne m'enverra pas bientôt de sa poésie?

Un bon petit baiser, je vous prie, sur le front du prochain adolescent.

Tous mes souvenirs les plus empressés à M. d'Hautefeuille.

Et n'oubliez point le chef d'un clan qui commence à n'être plus un simple clan écossais.

HÉBAL.

CHAPITRE III

Le 22 janvier 1835, l'Académie française procéda au remplacement d'Arnault père. L'élection, qui ne donna pas de résultat, fut ajournée.

23 janvier 1835.

Je n'ai pas pu vous écrire hier, parce que je n'avais pas pris mes précautions pour être immédiatement instruit du résultat. Ensuite il a été trop tard.

Je n'ai point pu dépasser le nombre de 7 voix. M. de Salvandy a eu jusqu'à 15 voix, et M. Lucien Arnaud jusqu'à 14.

La voix de M. de Chateaubriand m'a toujours suivi, et a fini par être seule.

M. Royer-Collard s'y est réuni au huitième tour, qui a été le dernier.

Ainsi, j'ai eu deux voix à ce dernier tour, et une seule voix suffisait pour faire manquer l'élection.

La nomination a été renvoyée à un mois [1].

Ce qui résulte de tout ceci, c'est que la vieille Académie ne veut pas de moi.

Elle m'aurait peut-être accepté si des amis, à mon sujet, ne l'avaient pas traitée avec trop d'irrévérence. Quelques journaux surtout ont, à mon avis, passé toute mesure.

Je me donne quinze jours pour réfléchir à ce que je dois faire. Si vous étiez ici, je vous consulterais. Toutefois vos impressious à distance seraient bonnes pour moi à connaî-

(1) Salvandy fut élu le 19 février suivant, par 21 suffrages sur 29 votants.

tre. Mais je voudrais que vous puissiez faire abstraction de vos idées personnelles sur mes écrits, et ne voir que ma situation relativement à l'Académie.

Tout être résiste à une palingénésie dont il est l'objet, et dont il n'a pas le sentiment.

L'Académie n'est pas mûre pour moi.

Un plaisant dirait que les raisins sont trop verts.

Je suis allé une fois chez Mme Letissier. J'y retournerai un mardi.

Mme Récamier va mieux ; je lui parlerai de votre si excellent souvenir ; elle a été confondue du résultat d'hier.

Envoyez-moi bien vite vos chants. Je donnerai gros de contribuer par ma vieille expérience à vous faire faire un bel ouvrage.

Il y a toute une psychologie à opposer à celle de M. de Balzac. Ceci en vaut la peine.

J'ai beau dire à M. de la Gervaisais que Mlle de Beaurepaire ne lui en veut pas ; il refuse de me croire. Mais il ne faut pas que cela vous inquiète.

Et les vers du poète ?

Mille tendres et respectueux souvenirs à tout l'ermitage.

HÉBAL.

29 janvier 1835.

Mon parti a été pris immédiatement, je n'avais aucune hésitation, mais il fallait que je le fisse adopter par mes amis. Or, ils n'ont pas tardé à comprendre que j'avais raison. Je me suis donc retiré de la candidature purement et simplement, sans condition, sans m'assurer aucune voix pour l'avenir, sans m'engager ni pour moi, ni pour ceux qui m'avaient porté. Seulement, comme sans l'opiniâtreté de M. de Chateaubriand, M. de Salvandy aurait été nommé, comme d'ailleurs M. de Salvandy appartient à ce que j'appelle la nouvelle Académie, j'ai cru qu'il y aurait convenance à ce que M. de Chateaubriand voulût bien

engager sa voix à M. de Salvandy. M. de Chateaubriand a parfaitement senti cette convenance, et il s'est engagé pour cette fois seulement, puisque cette fois n'est que la consommation de l'élection manquée. Ensuite, il rentre dans sa liberté.

Quant à moi, je pense qu'Arnaud sera nommé. Si cela est ainsi, la vieille Académie se recrute d'une voix. M. Scribe, qui doit appartenir à la vieille Académie, sera reçu d'ici à une prochaine élection. Alors, la vieille Académie aura réellement acquis deux voix.

Si, contre mon attente, M. de Salvandy est nommé, je crois que M. Arnaud doit se retirer, parce qu'il perd ses chances.

Vous voyez que la crise est critique.

Si donc M. de Salvandy fait brèche, mon avis serait que M. Hugo et moi nous nous présentassions en même temps, avec la condition que les voix du côté faible iraient au côté fort, car, si nous nous présentions en même temps, ce ne devrait pas être pour nous nuire, mais pour nous appuyer.

Ce plan, je ne veux le communiquer qu'au moment même où s'ouvrira une nouvelle vacance, parce que, pour qu'il réussisse, il ne faut pas qu'il soit discuté auparavant.

D'ici là peut-être Victor Hugo aura un succès dramatique.

Remarquez, je vous prie, que quel que soit celui des deux qui pénètre, la révolution académique est opérée, et c'est là l'essentiel.

Dans le cas où M. Arnaud entrerait, je conseillerais à M. Hugo de ne pas encore se présenter, et d'attendre la seule circonstance où je pourrais me présenter convenablement.

Et cette circonstance serait la mort de M. de Bonald.

Dans ce cas, je conseillerais à M. Hugo de me laisser présenter seul pour lui ouvrir la voie.

Vous voyez qu'à présent je joue à l'Académie comme aux échecs. Les choses ainsi réduites à être une simple partie d'échecs, c'est assez amusant. Il n'y a plus que l'intérêt du jeu.

Maintenant que je vous dise. Je suis devenu désintéressé dans cette partie. Je la laisse en quelque sorte jouer par le public. Le succès que je pouvais désirer est obtenu. Ma candidature, à mon avis, a réussi en dehors de l'Académie. Je voudrais que M. de Salvandy passât, uniquement pour réparer le tort que je lui ai fait; je l'espère un peu, mais pas beaucoup. Mais cela est assez indifférent en soi. Tôt ou tard, le XVIIIe siècle sera chassé de tout pour faire enfin place au XIXe siècle.

Voici bien des explications. Une chose qui me tient beaucoup plus au cœur, c'est ce nouveau jour psychologique que je vois se lever à Saint-Vrain. Ceci est plus important que vous ne croyez. Je vous en parlerai une autre fois. Ayez confiance et travaillez.

Je suis par la pensée au sein de l'ermitage.

HÉBAL.

25 mars 1835.

J'ai fait remettre, hier, chez M. de Kergorlay, un petit paquet qui a dû vous parvenir par votre messager ou aujourd'hui par M. Wilson.

Maintenant que j'entre dans une renommée un peu moins restreinte, on commence à me prendre pour objet de spéculation. Et l'on songe à une édition de grand luxe et à bon marché de mes ouvrages, avec ce que l'on appelle des illustrations, c'est-à-dire avec de belles gravures. Vous serez étonné, sans doute, que l'on veuille s'occuper d'une nouvelle édition avant que les premières soient achevées. Comme l'on veut de belles gravures, en grand nombre, un vrai monument d'art, il faut s'y préparer d'avance. Or, il faut commencer à faire les devis; et voici quinze jours

que l'on y travaille, parce que l'on ne veut pas aller à l'aveugle, et qu'il s'agit de fixer le format, de déterminer les dimensions des gravures pour avoir tout à la fois le prix du dessin et de la gravure.

Sitôt que toutes ces choses seront fixées, on se mettra, en même temps, à finir les éditions actuelles, et à préparer, même peut-être à commencer l'édition future et définitive.

Je comptais être beaucoup plus tôt en état de vous parler de ces choses, avec quelque détail, et malheureusement les devis seuls prennent beaucoup de temps.

J'avais le projet d'aller hier chez Mme Le Tissier, mais je n'ai pas pu. En vérité, il n'y a de commode que les habitudes, à moins que l'on ait une bonne voiture, et que l'on se mette à distribuer des visites.

Si vous étiez en ce moment à Paris et que vous voulussiez suivre l'impulsion générale, vous auriez tous les jours un sermon à entendre.

Dites, je vous prie, à M. Sivry (1) qu'il commence par étudier la Bible dans la Vulgate : cela le mènera assez loin. Qu'il profite de sa facilité d'étudier les langues, mais qu'il sache bien que l'hébreu ne suffit pas, et qu'il faut qu'il entre dans plusieurs langues de l'Orient. Mais je voudrais que ces études fussent complémentaires au lieu d'être préliminaires. Qu'il commence donc à faire de la poésie et qu'il ne laisse pas passer, pour lui, l'âge de la poésie. S'il n'agit pas ainsi, il court le risque de devenir orientaliste et de cesser d'être poète.

Je vous demande mille pardons d'avoir gardé si longtemps vos manuscrits ; j'espère que ce retard n'aura pas nui parce que vous avez autre chose à faire.

Je persiste à croire qu'il sortira de votre merveilleux

(1) M. Louis de Sivry était fort lié avec Mme d'Hautefeuille et Ballanche. Il a écrit *Rome et l'Italie méridionale*. Paris, 1843; *Précis historique de Saint-Germain en Laye* (s. d.), et en collaboration un *Dictionnaire géographique, historique, descriptif*. 2 vol. Paris, 1851.

cerveau, comme disait le phrénologiste, quelque chose qui aura son existence propre.

Je ne veux rien vous dire du poème de *Magdeleine* parce que je désire avoir votre impression spontanée. Si j'ai désiré que vous le lussiez, c'est parce que j'ai désiré que vous connussiez une œuvre de chercheur. Voici déjà Quinette. Bientôt, il y en aura un autre, Adolphe Dumas. Plus tard, Mme la comtesse d'Hautefeuille, de Saint-Vrain. Toute une génération poétique cherchant une poésie nouvelle.

Savez-vous qu'il y aura de magnifiques morceaux dans le poème de *Napoléon* que fait Quinette? Je crois qu'il vaincra l'ébouriffement qu'ont excités les fragments insérés dans la *Revue des Deux Mondes*.

La chaire elle-même finira par créer de nouveaux sermons, malgré la terreur des nouveautés.

Voyez-vous, il faut que la Palingénésie s'accomplisse dans toute la sphère de l'humanité.

C'est dommage, j'étais en train, mais voici que je suis obligé de finir brusquement.

Est-ce que vous ne vous arrangerez pas pour entendre quelques-uns de nos sermons avant la fin du carême ?

Mille tendresses respectueuses et amicales à toute la colonie de Saint-Vrain qui aura, un jour, un nom dans le monde.

HÉBAL.

14 mai 1835.

Il me paraît que, depuis deux jours, Mme Récamier va réellement mieux. Elle croit reconnaître que de deux jours l'un, la nuit est mauvaise. Ceci serait une indication, mais les médecins sont inhabiles aux états pathologiques non caractérisés. Ce qui vaut le mieux, c'est le beau temps. J'espère qu'il sera le meilleur des médecins.

M. de Lamartine et moi nous sommes allés aux improvisations. L'assemblée était nombreuse et patiente, plus

qu'il n'appartient à une assemblée française. Il y a dans M. de Pradel une prodigieuse habileté, et dans Cicconi un sentiment poétique très réel. Le sujet était scabreux. Il s'agissait des deux frères Borgia aimant leur sœur Lucrèce. Mais Cicconi avait supposé qu'ils ignoraient d'abord que ce fût leur sœur. M. de Pradel était entré dans le vif du sujet, car il a peint non le sentiment de l'amour, mais bien la passion de l'inceste. C'est bon pour une fois ; on ne m'y reprendra pas.

Je suis allé passer une soirée chez Mme Le Tissier. J'y ai trouvé M. et Mme de Lamartine et mon cher abbé Cœur. Cet abbé vient heureusement remplacer dans notre belle collection d'abbés notre très cher et très regretté ange déchu. Mais j'espère que nous finirons par réhabiliter Abbadona. Vous savez que, pour moi, la déchéance et la réhabilitation sortent de la même racine.

Je vous donne le conseil de faire l'inventaire de vos schales. S'il y en a un que vous ne reconnaissiez pas, il appartiendra à Mme Le Tissier. Alors, renvoyez-le-lui, afin qu'elle ne s'enrhume pas, par votre fait.

J'ai entendu Mlle Moreau, cette jeune Muse de Niort dont l'étoile brille, en ce moment, sur l'horizon de Paris. Cette jeune Muse n'a pas un beau visage, mais elle a un beau mouvement poétique.

Mercredi prochain, j'ai une bonne action à faire et cette bonne action m'ennuie prodigieusement. Imaginez-vous que Mme Mercœur, trouvant que sa fille était dans un cimetière trop modeste et trop peu visité, celui du mont Parnasse, la fait exhumer pour la transporter au Père-Lachaise. Et elle est venue me prier de prononcer un discours sur la nouvelle tombe. Comme cela va à mes impressions, à mes sentiments, à mes croyances intimes ! Cette pauvre mère a pour elle son malheur ; mais, en vérité, elle n'a que cela.

Donnez-moi bien vite, je vous prie, des nouvelles de votre désert. HÉBAL.

Ballanche est un des grands introducteurs de l'Abbaye-aux-Bois, mais si le salon reste sensiblement le même, la déesse change peu à peu. Elle approche de la soixantaine. Sa vue s'affaiblit, sa santé chancelle.

12 avril 1835.

Je ne veux pas vous laisser arriver à Paris avant de vous avoir demandé pardon à deux genoux. En vérité, je deviens tout à fait haïssable. Je n'écris plus. Si vous saviez combien de lettres en arrière ! Il en est une surtout, c'est à l'abbé de Lamennais à qui j'avais tant de choses à dire, que je finis par les oublier. Ceci passera et mes amis resteront.

Et ne croyez pas que je sois désoccupé. Savez-vous bien que je me lève le plus souvent à cinq heures du matin? Je n'ai su trouver que ce moyen de me tirer d'affaire. Lorsque mes visites arrivent, ma journée est assurée.

Je suis sans doute charmé que vous veniez plus tôt, mais cette semaine sera bien absorbante. Trois prédicateurs à entendre, deux surtout, l'abbé Lacordaire et l'abbé Cœur.

Puisque vous venez mercredi, tâchez donc de venir le soir chez Mme Récamier. C'est son jour, et vous ne sauriez croire le plaisir que j'aurais à vous y voir comme une ancienne de la maison En tout, j'aime l'ancienneté.

Mme Récamier a été fort souffrante depuis quelque temps. Je crains bien que Mme Swetchine n'ait sa santé irrémédiablement atteinte. Cependant, elle est réellement mieux depuis quelques jours. Mme de Kergorlay est fort souffrante, mais je ne pense pas qu'il y ait de l'inquiétude à avoir. Vous voyez que vous aurez des misères à soigner. Entre les prédicateurs et les intérêts de santé, il ne restera pas grand temps pour parler de vos nouvelles études. Nous verrons bien. Il nous restera la ressource de prolonger un peu votre séjour, ce qui est très bon.

Soyez assez bonne pour me raccommoder avec les solitaires de Saint-Vrain.

La première fois que j'ai revu Mme Swetchine, j'ai été ému au dernier point. Vous avez bien raison de la trouver excellente.

J'espère bien que vous aurez l'extrême bonté de me mander votre arrivée sitôt que vous aurez franchi le seuil du *Bon Lafontaine*, afin que j'aille recevoir les indulgences plénières dont j'ai si grand besoin. Dites bien à M. d'Hautefeuille que je sollicite sa clémence par votre intercession.

HÉBAL.

Voudriez-vous, en rapportant *Magdeleine*, rapporter aussi le petit poème polonais.

21 mai 1835.

Vous ne pouvez vous faire aucune idée de ce qu'est une femme comme Mme Mercœur. Elle est venue à bout d'élever un tombeau très simple, mais qui a un caractère. Il est couvert de vers sculptés dans la pierre. Elle a ainsi trouvé le moyen de donner à la mémoire de sa fille une plus grande durée. Mais, chez elle, l'exaspération de la douleur, qui est juste, du malheur, qui est réel, de la volonté, qui est ferme, de la souffrance, qui est grande, donnent une force que l'on ne saurait comprendre. Au reste, il y avait beaucoup de monde. La nouvelle inhumation s'est faite avec un sentiment très vrai. Vous comprenez bien que l'exhumation s'est faite sans moi. Je ne suis allé qu'au Père-Lachaise. Mon très petit discours a été prononcé par moi d'une voix très émue. Et je vous dirai que j'ai cru devoir y faire sentir, quoique légèrement, toute ma désapprobation. J'aurais dû être seul à prononcer quelques mots. C'est ce qui n'est pas arrivé. Au reste, la cérémonie a été fort touchante et fort convenable. Il y a eu une messe, dans la chapelle du cimetière, en présence du pauvre petit corps. Je ne sais ce qui s'est passé dans ce coffre,

mais il n'exhalait aucune odeur. Maintenant, je ne sais comment ceci sera raconté dans les journaux; c'est Mme Waldor et ses amis qui s'en mêlent. J'ai donné mon petit discours, parce que je ne veux répondre que de mes paroles; et vous comprenez bien que je les accepte toutes, et que mes amis peuvent toutes les accepter. Dans ce moment, je ne sais que Mme Récamier, vous et moi qui sentions de la même façon sur ceci. Je me suis bien aperçu là de la sympathie pour la chose elle-même. Et je suis tellement dominé par les sentiments généraux que j'ai eu le mouvement de m'associer à une impression si vraie et si naturelle, au fond. Soyez persuadée que nous sommes en petit nombre, et que la multitude a encore bien à faire avant de nous atteindre dans la voie du spiritualisme. J'espère que vous m'accorderez mon bill d'indemnité; je vous dirai, pour vous y déterminer, que Mme Récamier a été d'avis que je ne pouvais pas faire autrement. Elle m'a approuvé avant, et la manière dont la chose s'est passée nous a pleinement justifiés.

M. de Kergorlay a été, hier, un instant à Paris. Je suis allé pour le voir, il n'y était déjà plus. Mais j'ai appris que toutes les santés sont bonnes. Je vous donnerai aussi de meilleures nouvelles de la santé de Mme Récamier. Elle paraît décidée à prolonger son séjour à Passy, et je crois qu'en effet c'est ce qu'elle a de mieux à faire. Je suis moins content de la santé de M. de Chateaubriand. Il est réellement excédé de travail, et il a grand besoin d'arriver à la fin du mois, pour prendre un peu de repos.

Vous ne sauriez croire combien je suis préoccupé des pauvres exilés de Prague. Il paraît que nos princes *actuels* sont très bien reçus partout. Je ne puis ni m'en étonner, ni le trouver mauvais. Mais jugez quel bouleversement d'idées cela doit exciter dans cette pauvre petite cour délaissée. Décidément, il y a trente millions de Français qui se pas-

sent fort bien de Henri V, et l'Europe s'accoutume à n'y plus penser.

Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles du désert, et soyez assez bonne pour me parler des santés.

HÉBAL.

2 juin 1835.

Vous le savez bien, ce n'est pas la bonne envie qui me manque. Mes lettres s'empilent, et ma paresse augmente en raison des efforts que je fais pour la raison. Le temps a toujours été un grand maître pour moi; et toujours le temps a fini par venir à mon secours. Cette pauvre *Ville des Expiations*, je l'arrache de ses vieux fondements, je dis vieux, car à l'heure qu'il est, il y a près de vingt ans qu'elle a été faite une première fois. Je l'arrache donc de ses vieux fondements pour la soulever tout entière et la placer dans une sphère plus élevée. Savez-vous que de voir disparaître autour de moi de belles réputations si bien établies, me donne une fière tâche? Dieu me soit en aide! J'espère toutefois me présenter avec deux volumes de plus aux suffrages de l'Académie, d'ici à l'entrée de l'hiver. Vous comprenez bien que les suffrages de l'Académie sont ici pour vous faire rire dans votre solitude de Saint-Vrain. Et j'avoue qu'au fond, je songe peu à l'Académie, mais beaucoup à ce public qui grossit à vue d'œil, et qui va devenir très exigeant.

Je me suis mis à lire les *Souvenirs d'Orient* (1). Hélas! Vous avez trop raison. Mais nous n'y pouvons rien. J'attends la brochure promise de l'abbé de Lamennais. Je ne l'ai pas revu depuis notre fameux dîner. Nous nous sommes pourtant cherchés, mais je crains bien que ce ne soit pas avec assez d'ardeur. M. et Mme de Lamartine sont toujours excellents.

(1) *Souvenirs d'Orient*, par Henri Cornille.

Puisque vous avez le projet de venir faire une pauvre petite apparition à Paris, tâchez que ce soit dans le courant de ce mois. Sans cela, vous courriez le risque de ne trouver personne. Comprenez-vous combien ce serait triste ?

J'ai eu le plaisir de voir M. de la Gervaisais. Il vous aime bien tendrement. Il vous plaint presque de ce que vous êtes obligée de ne pas vouloir le voir. Sa fureur augmente contre le genre humain, de ce que le genre humain n'est pas tout entier aux pieds de sa princesse. Dieu le préserve d'en devenir fou !

Je ne saurais vous dire à quel point vous avez réussi à l'Abbaye-aux-Bois. Vous y êtes fort aimée, en attendant que vous y soyez admirée. Je ne vous ai point trahie, mais j'espère bien qu'au moins votre solitude vous servira à cela. Nous serons votre premier public, et l'autre vous arrivera.

Je ne vous parle ni du procès, qui bientôt va cesser de nous occuper, ni de l'intervention qui va nous absorber un moment.

Et notre jeune poète, où en est-il ?

Mille respectueux et tendres souvenirs à toute la petite Thébaïde, et songez que si je ne dis rien, je n'en pense pas moins.

Le vieux Hébal est à vos pieds.

HÉBAL.

Mme Récamier a vu Mme Swetchine. Moi, je l'ai vue plusieurs fois. J'ai souvent de ses nouvelles, lorsque je ne la vois pas. J'interroge beaucoup sur elle. Mes inquiétudes malheureusement ne diminuent point.

Il paraît que la santé de Mme de Kergorlay s'améliore.

18 juin 1835.

Vous ne me dites point si vous devez venir nous faire une visite à la fin du mois.

Mme Swetchine est toujours dans la même situation alternative. Et cependant, au fond, je crois à un mieux ; mais je suis loin d'être rassuré.

J'ai lu cet article du *Temps*, mais je veux tâcher de lire le livre. Entre ces hommes et moi, c'est toujours la même question, à savoir si l'humanité est dans un état normal, ou si elle en est sortie pour y rentrer. Le doute, vous le savez, a commencé à mordre sur notre pauvre croyant. Mon Dieu ! ce qui m'effraye de plus en plus pour moi, c'est que je deviens une nécessité du temps. Et que suis-je pourtant ?

J'ai conduit hier l'abbé Cœur chez Mme Récamier. Encore un homme excellent !

Mais savez-vous bien que ce que l'on appelle la puissance de la sacristie prend de l'ombrage sur nos trois premiers prédicateurs du carême dernier ? Le pauvre abbé Lacordaire n'a pas pu conquérir encore la pleine confiance de la sacristie. C'est la sacristie qui a tué notre cher abbé de Lamennais.

Nous nous attachons beaucoup à M. de Lamartine. Lui aussi est excellent, et il est parti blessé de l'épreuve qu'il vient de subir. Voyez-vous, les hommes s'usent vite avec un tel frottement. Rendez votre affection à M. de Lamartine et à sa noble et douce femme. Mme Récamier les aime beaucoup, et moi je leur suis tendrement attaché.

Savez-vous que M. d'Hautefeuille a fort réussi auprès de Mme Récamier ? Quant à vous, c'est une autre affaire : il y a réciprocité parfaite entre vous et elle.

Je n'ai point encore examiné votre précieux manuscrit. Savez-vous que je me suis laissé engager à faire l'article « Dieu » dans le *Dictionnaire de la conversation ?* L'éditeur a heurté à toutes les portes avant de venir frapper à la mienne. Il ne savait plus où donner de la tête, et je me suis résigné. C'est un livre où écrit l'abbé Gerbet : voilà qui m'a ébranlé. Depuis longtemps, je sentais que l'ordre

des preuves de l'existence de Dieu avait besoin d'une rénovation complète : c'est ce qui m'a déterminé. Mon article sera très court, parce que je n'ai pas le temps de le faire long. Mais il indiquera une voie nouvelle, et le livre a 45,000 souscripteurs. J'espère que vous m'approuverez d'avoir cédé à la tentation de commencer, sous ce rapport, l'éducation de 45,000 souscripteurs.

Je vous quitte pour aller au mariage de M. de Raigecourt avec la belle Napolitaine.

Mille tendres souvenirs à toute la colonie.

HÉBAL.

La température chasse Mme Récamier de Paris. Avec sa cour habituelle, elle part pour Dieppe, où l'attend Chateaubriand.

2 juillet 1835.

Je pars demain matin. Nous allons à petites journées. Nous serons à Dieppe le cinquième jour. Nous en repartirons vers le 25 de ce mois. Mon adresse, tout ce temps, sera donc à *Dieppe*, *Seine-Inférieure*.

J'ai vu, hier soir, Mme Swetchine; elle était mieux. Elle commence à sortir un peu en voiture, pour prendre l'air. Un de ces soirs, je l'ai trouvée seule, et je lui ai exposé la donnée de mon article *Dieu*. Elle en a été très frappée. Cet article n'aura pas plus de trois pages; mais je crois qu'il deviendra le point de départ d'une nouvelle série de preuves. Il est bien possible que je fasse moi-même les développements. Dans tous les cas, la chose existe à présent.

J'ai parlé à Mme Swetchine de la *Vierge de Gaza*. Elle en a été réellement très satisfaite; j'en étais bien sûr. Je l'ai lue moi-même, et je ne vois pas, quant à présent, ce qu'il y aurait à y faire. Je l'emporte avec moi, pour l'examiner de plus près, et pour la lire à Mme Récamier.

Voici un fait bien singulier. On imprime, en ce moment, une traduction anglaise d'*Orphée*, à Angers. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le traducteur, qui ne serait pas en état de faire les frais de cette impression, a trouvé, dans Angers, un nombre suffisant de souscripteurs pour y pourvoir.

M. de Kergorlay tâchera de s'arranger pour vous aller voir, puisque vous ne venez pas.

Je compte bien travailler à Dieppe. C'est là que j'ai écrit le manuscrit que vous avez entre les mains. J'y ai écrit aussi la *Vision d'Hébal*.

Mille respectueuses tendresses à toute la colonie.

BALLANCHE.

Par distraction, je signe mon nom exotérique.

Dieppe, 27 juillet 1835.

Je vous écrivais avant de partir pour Dieppe, voici que je vous écris avant de partir pour Paris. Oui, en effet, je pars ce soir pour Paris, et je pars seul.

Ainsi voilà, dans quelques heures, Dieppe devenu encore un passé. Et notre pauvre vie se compose de passés qui se succèdent jusqu'à ce que la vie elle-même soit un passé.

M. de Chateaubriand nous a lu de magnifiques choses. Un chant de sa traduction de Milton, qui avance, et qui sera, vous pouvez en être certaine, une véritable conquête pour la langue française. Il nous a lu aussi des épisodes de ses *Mémoires*, qui sont aussi merveilleusement beaux. Cet homme devrait bien dégoûter d'écrire ceux qui n'écrivent que pour écrire. Quant à moi, je renoncerais bien vite au métier d'écrivain, si je n'étais qu'écrivain. M. de Chateaubriand est parti samedi. Et c'est par lui qu'a commencé le passé de Dieppe.

Mme Récamier prolonge son séjour. Elle reste avec Ampère et M. de Noailles. Ils iront passer quelques jours à

Maintenon. Il est fort possible que j'aille aussi passer quelques jours à Maintenon. Mais je vais à Paris. J'y serai certainement jusqu'au 10 août. Ainsi vous voyez qu'il est possible que votre voyage se trouve concorder avec mon séjour. Mais, dans tous les cas, si je vais à Maintenon, ce sera pour peu de jours. M. de Chateaubriand doit y venir aussi. Nous y trouverons le duc de Laval. Vous savez peut-être qu'il a eu un grand chagrin. Sans cela, il aurait fait partie de la petite colonie de Dieppe. Sa petite-fille, Mlle de Mirepoix, jeune personne belle et charmante, est morte,

Nous nous sommes si bien trouvés à Dieppe, cette année, que nous parlons de fuir les chaleurs de l'été à Paris, et de revenir, l'année prochaine, chercher les brises de mer. Serait-il impossible que vous y vinssiez aussi ? Notre petite colonie en acquerrait bien du prix. Et vous vous retremperiez dans vos anciennes passions pour la mer.

Nous avons trouvé ici l'abbé Lacordaire. Nous ne nous expliquons pas bien encore cet abbé. Cela viendra peut-être. Mais nous en sommes restés à l'abbé de Lamennais, à l'abbé Gerbet (1), à l'abbé Cœur (2), à l'abbé de Lamennais *quand même*.

M. d'Hautefeuille a dû faire un bien triste voyage. J'espère qu'il n'y a pas danger pour cette sœur qui doit vous ramener à Paris.

Je suis aussi inquiet pour Mme de Kergorlay ; cette pauvre santé me paraît bien menacée.

Nous avons vu ici M. Tourguenieff qui nous a donné des nouvelles de Mme Swetchine. C'est toujours la même chose. Et j'avoue que je suis loin d'être rassuré. Je vous donnerai de ses nouvelles, de Paris.

(1) L'abbé Gerbet, un des principaux disciples de Lamennais, dut sa notoriété à la publication de *Rome chrétienne*. Il devint en 1853 évêque de Perpignan.

(2) L'abbé Cœur, prédicateur très en vogue à cette époque, fut évêque de Troyes en 1848.

Pour la première fois, je n'ai rien écrit à Dieppe ; mais je n'avais pas le projet d'y rien écrire. J'y ai fait une sorte de travail qu'il fallait bien que je fisse, celui de me relire d'un bout à l'autre. C'est bien encore là un passé. Que de choses m'ont étonné ! Combien que je croyais avoir à dire et que j'ai dites ! Combien d'autres que j'ai promis de dire, et dont j'ai perdu la trace ! En vérité, ma frayeur augmente ; mais je crois que mon courage augmente aussi. Jusqu'à présent, je n'ai pas eu besoin de courage ; maintenant, il m'en faut. Mais j'en aurai, et ma santé m'y convie. Jamais je n'ai eu une meilleure santé. C'est un secours que Dieu m'envoie.

Baisez pour moi, je vous prie, le front si pur de M. Charles. Mille tendres compliments à M. d'Hautefeuille. Des souvenirs et des encouragements à notre jeune poète. Je baise respectueusement les mains à l'auteur de la *Vierge de Gaza.*

HÉBAL.

CHAPITRE IV

Ballanche rentre dans Paris juste pour assister au résultat de l'attentat commis par le Corse Fieschi, c'est-à-dire la triste cérémonie où l'on pouvait voir un enterrement de quatorze corbillards, dont le premier était celui d'une jeune fille et le dernier celui d'un maréchal de France. Le gouvernement répondit à ce crime par des mesures de rigueur sous forme de lois contre la presse ; l'une entre autres était particulièrement draconienne. Le placide savant écrivit aussitôt à Mme Récamier en jugeant mauvais ce calcul du pouvoir, ajoutant que ceux pour lesquels on a de la condescendance n'en savent aucun gré et que ceux contre lesquels on veut faire de la force s'exaspèrent de plus en plus[1]. Il en parlait ainsi à Mme d'Hautefeuille :

5 sept. 1835.

Je ne sais comment cela est arrivé, mais enfin c'est ainsi. Je n'ai jamais pu pénétrer ni Saint-Martin ni Swendenborg. C'est sans doute la forme qui s'y est opposée. Il y a dans mes ouvrages une noix que Sainte-Beuve avoue ne pouvoir casser ; mais ma forme l'attire.

Toutefois, j'ai beaucoup de Swendenborg et, demain

(1) Lettre citée par Édouard Herriott : *Mme Récamier et ses amis.* Paris, 1904. Cet ouvrage est le meilleur et le plus complet qui ait été écrit sur la belle Juliette.

matin, je vous chercherai tout ce que j'ai de lui, et d'autres.

Savez-vous que vous avez très grand tort de ne pas croire en vous? Soyez bien certaine que vous avez rencontré votre forme, et que c'était cela seulement qui vous manquait.

J'ai dit à Mme Récamier toute votre occupation d'elle et de sa santé. Elle va vous aimant de plus en plus. Hier, elle était mieux, mais elle a été assez souffrante tous les jours derniers. Je crois beaucoup que la saison y a été pour une bonne part.

Mme Swetchine va réellement mieux.

Mme de Kergorlay attend.

Je suis allé mercredi avec M. de Kergorlay à la Jonchère, et demain je dîne chez lui avec Gauter.

Je veux vous dire en deux mots mon impression sur les fameuses lois. Ici, ce que je sens est opposé à ce que je pense. Vous vous rappelez peut-être ce que je dis, dans le livre des *Institutions sociales*, de l'antagonisme des mœurs et des opinions. Eh bien, c'est la même thèse. Mon sentiment moral désire la répression de la presse ; mon opinion veut sa complète émancipation. Et je commence à croire que les lois actuelles nous amèneront non point à la solution de la question, que je crois insoluble pour longtemps, mais à la juste, précise, loyale position de la question.

Vous le voyez, déjà les défenseurs de la presse ont accepté l'accusation d'abus et de folie ; d'un autre côté, les défenseurs des lois ont accepté l'abus du pouvoir, c'est-à-dire l'accusation.

Voici donc l'idée vers laquelle je crois que l'on va graviter dès à présent.

Deux parts seront faites à la presse, et l'on ne l'émancipera plus qu'à cette condition.

Elle rentrera dans sa pleine liberté, à la charge de répondre devant les tribunaux de tous les délits caractéri-

sés et définis par les lois ; et, devant un tribunal moral, des délits non caractérisés et non définis.

Ce tribunal moral devrait être l'esprit public, mais il n'existe point encore chez nous, et il n'existera pas de longtemps.

Formons donc un grand jury national de la liberté de la presse.

Que ce jury soit indépendant, et en dehors ou au-dessus de tous les pouvoirs constitutionnels.

Et qu'il rende des arrêts sévères, mais dépourvus de toute sanction pénale.

En attendant, je suis peu en peine. Malgré les lois draconiennes, comme on les appelle, la discussion continuera sans interruption. Seulement elle sera un peu plus contenue. Pour le moment, le pays est très disposé à supporter les lois qu'on lui a faites. Il y est disposé, parce qu'il veut un temps d'arrêt, une trêve de Dieu, pour travailler à sa propre organisation. Il est las d'avoir toujours à la main la truelle et l'épée ; il voudrait bien pouvoir un peu manier à son aise la truelle toute seule. Mais il faut, dès à présent, prévoir le moment où il croira n'avoir plus besoin de cette *trêve de Dieu*.

En attendant encore, continuez vos distractions qui, pour vous, deviendront une œuvre réelle, portant des fruits.

On a assez travaillé à la régénératien matérielle de la société, il faut travailler à sa régénération morale. Cette tâche *nous* appartient, et vous êtes, dès à présent, comprise dans le *nous*.

Vous devez nous apparaître à la fin du mois. Dans cette espérance, je vous dis moins tristement adieu, ainsi qu'à toute l'excellente colonie.

HÉBAL.

Tout en s'occupant de ses propres œuvres, Bal-

lanche surveillait journellement les essais bégayants de sa correspondante. Dans le domaine littéraire, il fut le véritable père de Mme d'Hautefeuille.

6 novembre 1835.

Vous êtes mille fois bien bonne, et mon silence vous inquiète. Hélas! Mon Dieu! C'est que vous ne tenez aucun compte de la paresse. Voilà ce qui arrive. On reçoit une lettre qui fait grand plaisir. On veut y répondre de suite. Pas du tout. Entre un importun, puis un autre, puis un autre. On renvoie au lendemain et les lendemains sont funestes parce qu'ils sont sur le chemin de l'éternité. Autre chose. Je voulais, par ma première lettre, vous dire le jour et l'heure où je commencerais à imprimer. Et encore aujourd'hui je ne saurais vous dire le jour et l'heure. Mais ce sera vers le 15 de ce mois. Vous allez croire que j'ai beaucoup travaillé pour en être là. Vous vous tromperiez prodigieusement. Mais jamais il ne m'est arrivé d'avoir fini un ouvrage lorsque je commence l'impression. Il me suffit qu'une bonne partie soit faite, et que ma pensée soit complète. Or, c'est précisément à ce point que j'en suis.

Je n'ai aucun souvenir de l'article *Dieu*. Il me paraîtrait que le commencement tient à la forme d'un titre de dictionnaire, et que ce commencement doit disparaître lorsque le moment sera venu de placer quelque part la notion Dieu, ce qui ne peut pas manquer d'arriver dans la *Ville des Expiations*. Mais je suis bien sûr que le comité de Saint-Vrain a ajouté à l'article *Dieu* tout ce que vraisemblablement j'y ajouterai moi-même. Voilà ce que c'est. A bon entendeur, salut. J'ai confiance en la notion nouvelle, ou à ce qu'il y a de nouveau dans la notion, et ce que vous avez l'extrême bonté de me dire me confirme dans cette confiance.

Voici un de mes axiomes : « L'homme vit de préjugés. » C'est ce qui explique comment un nom est si difficile à se former, parce qu'un nom, lorsqu'il se produit pour la première fois, lorsqu'il est sans antécédent, c'est-à-dire sans signification, ce nom ne dit rien. L'anonyme est chose bien plus aventurée encore. Alors, lorsqu'il y a bonne volonté de porter un jugement, vous pouvez presque prévoir à coup sûr que le jugement sera faux. Croyez-moi, c'est cela seul qui explique comment on a pu voir quelque ressemblance avec Mme Cottin. L'erreur me semble bien grossière pour un esprit aussi fin.

Quoi qu'il en soit, ayez l'extrême bonté de m'envoyer le manuscrit avec le jugement. Nous verrons bien.

Il ne faut point récuser les jugements de l'amitié. Ils ont plus d'éléments vrais pour se former. Ils vont du connu à l'inconnu, ce qui est une bonne condition On s'aveugle peu pour soi-même, on s'aveugle moins encore pour ses amis. Un intérêt très réel finit toujours par être très clairvoyant. Voyez donc si je m'avise de récuser vos jugements ! Je m'en garderais bien. Je ne dis pas qu'il ne puisse y avoir quelque erreur favorable, mais où en serions-nous si cette erreur même ne reposait pas sur quelque chose de vrai ?

Je suis bien loin de vous déconseiller l'anonyme le plus complet, ou le pseudonyme le plus voilé ; nous verrons à tourner la difficulté.

Ne songez ni à Gosselin, ni à Renduel. Il me semble que je préférerais Ladvocat, lequel est le premier pour la mise en scène. Il s'agit d'arriver à lui. Nous verrons.

Ne soyez point en peine de la santé de Mme Récamier et croyez à sa sincère affection. Vous ne pouviez pas ne pas vous convenir l'une l'autre.

M. de Kergorlay est en voyage, ainsi que Mme de Kergorlay. Vous avez sans doute de leurs nouvelles.

Il y a déjà quelque temps que je ne suis allé chez

Mme Swetchine; elle est venue, un de ces jours, chez Mme Récamier. Sa santé se soutient.

La mienne est excellente. Il faut que je me hâte d'en profiter.

Continuez d'écrire, et je vous l'ai dit parce que c'est vrai, il y a progrès réel. Vous êtes, du second pas, arrivée à un style, chose rare dans tous les temps, et peu commune dans celui-ci.

Mille et mille tendres et respectueuses amitiés à tout Saint-Vrain, l'Abbaye-aux-Bois du désert. HÉBAL.

M. d'Eckstein est venu, ces jours-ci, à l'Abbaye-aux-Bois. Nous étions en tout petit comité. Le baron a été trouvé un peu et beaucoup médisant. Il ne sait pas combien on est bienveillant là.

L'Hiérophante, comme Chateaubriand appelait Ballanche, s'essayait à former entre Mme Récamier et Mme d'Hautefeuille un nœud bien serré d'amitié. Ce fut une des grandes préoccupations de sa vie, mais dans le salon de l'Abbaye-aux-Bois, il n'y avait point de trône pour une autre femme, et le pouf d'embrasure offert à Mme d'Hautefeuille ne lui suffit probablement pas. Les rapports des deux dames ne furent guère que de l'intimité officielle.

Janvier 36.

Mme Récamier est beaucoup mieux. Elle est, en conséquence, disposée à tout ce qui peut convenir à Mme d'Hautefeuille Tout ce qu'elle veut, c'est passer la soirée ensemble, au spectacle, et à un spectacle quelconque, ou chez elle. Mme d'Hautefeuille peut amener avec elle toute sa société, et Mme Récamier sera très heureuse de recevoir ceux et celles qu'elle amènera; la seule chose, c'est de passer la soirée ensemble. HÉBAL.

17 janvier 36.

Hélas ! hélas !

Mme Récamier a été fort souffrante ; elle a même donné quelque inquiétude. Aujourd'hui seulement, je puis vous dire qu'elle va mieux, quoiqu'elle n'ait pas recouvré le sommeil. Enfin, cela viendra. Imaginez-vous qu'elle a été saignée cinq grosses fois, en moins de deux semaines. J'espère donc que vous pourrez la retrouver avec son beau visage non décoloré ; mais je crains que vous ne puissiez pas trop causer avec elle, car il lui est prescrit de ne point se mêler à la conversation, d'écouter seulement.

J'ai eu d'autres petites tribulations, mais peu importantes.

Ma pauvre Mme Villars s'est avisée de prendre une petite fluxion de poitrine, selon son âge. Elle est mieux.

Savez-vous que j'ai à causer avec M. Sivry ? Il est grandement question d'un projet pour lequel j'ai à le consulter ? Il s'agit d'un projet sur la Bible, projet dont je ne parle point et qui passionne Mme Récamier.

Nous en causerons.

Quelle triste fin d'année et quel triste commencement !

Heureusement, l'horizon s'éclaircit, et vous nous venez au bon moment. Tous les bonheurs à la fois.

J'ai à peine pensé à l'Académie. La semaine prochaine, je m'en occuperai.

Pardon, mille fois pardon. Je suis à vos pieds.

HÉBAL.

27 février 36.

J'aurais bien des choses à vous écrire, et cependant je ne vous écrirai qu'une toute petite lettre.

Je crois bien, comme vous, que l'ensemble de la santé de Mme Récamier est meilleur, mais sa santé est toujours bien inquiétante. Depuis vous, elle a à peine dormi quelques heures. Comme elle était fort souffrante, elle a fait venir son médecin. Heureusement, il ne parle plus de sai-

gnée. Mais ce qui me confond, c'est qu'il ne prescrit rien. Enfin, nous approchons du beau temps.

J'ai vu, hier, pour la première fois, M. de Lamartine. Il est beaucoup mieux. Et il est en plein succès de *Jocelyn*. Tout ce qui est autour de lui rayonne de gloire. Je vous dirai, au reste, que, pour mon compte, j'en suis charmé; que Mme Récamier est dans une sorte d'enivrement. Mais il est vrai de dire qu'elle a une vive sympathie pour lui, que je l'aime tendrement, et que l'aspect seul de sa femme me fait de l'émotion.

L'ère de Mme Sand touche à sa fin, comme l'ère des doctrinaires. La réaction est commencée, et vous n'y nuirez pas. Toutefois, vous avez fort raison de vous préoccuper de la forme. Et vous pouvez être certaine que vous avez la vôtre.

Je pense bien que M. de Kergorlay vous donne des nouvelles de la santé de Mme Louise. Depuis vous, elle a eu du mieux et ensuite du moins bien. Il paraît que c'est, en définitive, une santé déplorable.

Mille respectueuses tendresses et mille tendres compliments.

Hébal.

Ballanche édifiait ses œuvres de façon particulière. Il travaillait en public sans que le bruit, le mouvement, la conversation l'incommodât le moins du monde. Sa pensée se concentrait dans une portion de son cerveau, tandis que l'autre fournissait aux entretiens souvent les plus élevés. Cette double opération le fatiguait beaucoup, mais il ne pouvait s'y soustraire. « Je suis, disait-il, comme une femme grosse qui porte toujours son fruit avec elle. » C'est probablement pour cette raison que ses envies se

traduisaient par des langueurs invraisemblables chez un pareil homme.

14 avril 36.

En vérité, je vous plains beaucoup, car la solitude et la prison sont les choses qui me touchent le plus. Toutefois, je trouve que Dieu vous est venu en aide en vous inspirant le goût du travail, goût qui me manque tout à fait. Je crois que cela tient à ce que j'ai beaucoup, dans un temps, travaillé en réalité, quoique cela ne parût pas extérieurement. C'est ce qui arrive lorsque l'on veut deviner les énigmes de l'humanité. Voici que je me suis mis en tête, non pas de deviner, mais de sonder une énigme bien plus redoutable. Je veux vous dire ce qui se passe en moi, afin que vous preniez un peu pitié d'une pauvre créature humaine. On est venu me proposer de faire l'introduction à une des Encyclopédies qui se commettent à présent. J'ai d'abord refusé. On a insisté. J'ai dit que j'examinerais. J'ai examiné. J'ai promis parce qu'une idée m'est survenue. Le véritable travail serait une classification des sciences, une généalogie historique des connaissances humaines. Ce travail n'était point à ma mesure ; puis je me suis persuadé avec raison, je crois, que le moment n'est pas encore venu d'une véritable encyclopédie. Alors, je me suis dit qu'il fallait non pas jalonner la route, mais marquer le point de départ. Je me suis rappelé le mot *Dieu*, le mot *esprit* qui implique le mot *matière*. Depuis ce jour, je laisse mon discours se faire dans ma tête. Il doit être une réponse à cette triple question : Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que l'esprit ? Qu'est-ce que la matière ? Je me place donc avant l'homme. Je m'explique mal ; je ne réponds point à la question, je la pose. Ce devrait être à l'Encyclopédie à répondre si elle se trouvait en état de répondre. Et l'homme ne survient que pour balbutier une réponse à la triple question. Et cette réponse est successive.

Chaque siècle fait la sienne. Et voilà la science successive. Et voilà l'histoire des temps et des lieux. L'humanité elle-même est une réponse à la triple question. Et cette réponse est toujours successive. Lorsqu'elle sera complète, le rôle actuel de l'humanité sera fini. Elle saura.

Comprenez donc, je vous prie, ce que sera l'Encyclopédie attachée à une pareille introduction. Elle devrait être une réponse, la réponse de ce temps, à la triple question. Je vous demande si cela lui est possible. Ma colonne sera donc une colonne isolée au milieu d'un champ de poussière.

Et peut-être est-il bon que ce soit ainsi.

Ce qu'il y a de certain, c'est que je m'acharne à cette synthèse qui, au reste, était depuis longtemps en moi, qui y était depuis le moment inconnu où j'ai commencé à méditer.

Il fallait que cette synthèse se produisît.

Et c'est ce qui m'a porté à accepter l'introduction à un livre qui ne peut être bon, qui ne sera pas même ce qu'il pourrait et ce qu'il devrait être.

Malgré cela, ayez pitié de moi, car c'est une lutte qui recommence.

Travaillez, vous, mais vous pouvez mieux modérer votre lutte. Respectez et ménagez vos forces cérébrales.

Je crois bien plus à la réalité du mouvement spiritualiste et religieux depuis que je vois naître une réaction contre : *Ce qui résiste appuie*, disent les géomètres.

Mille tendres, dévoués et respectueux souvenirs.

HÉBAL.

Mme Récamier est réellement mieux. Elle va, dans quelques jours, s'établir avec Mme Lenormant. Vous comprenez que l'*omnibus* aura tout mon argent de poche.

Je trouve Mme de Kergorlay bien fatiguée.

7 juin 36.

Il m'arrive une chose assez singulière.

On vient de publier deux volumes posthumes de M. de Maistre sur la philosophie de Bacon.

Le premier volume est employé à briser l'instrument de Bacon.

Le second volume est consacré à donner à la connaissance une base nouvelle, c'est-à-dire la base ancienne.

C'est là précisément mon plan ; et il m'était donné tout naturellement par le lieu où j'établissais mon travail.

L'Encyclopédie du siècle dernier acceptait la philosophie expérimentale de Bacon. Je ne pouvais pas l'accepter.

L'Encyclopédie du siècle dernier prenait son point de départ dans la sensation ; je prends le mien dans l'idée, etc., etc., etc.

Je lis, en ce moment, l'ouvrage de M. de Maistre.

Sauf la forme, qui n'est point la mienne ; sauf le dédain pour Bacon, que je ne partage point ; sauf quelques opinions qui ne peuvent être acceptées par moi, l'ouvrage de M. de Maistre pourrait être mon *Introduction*.

Je n'aurai rien à changer à mon plan, mais il sera de mon devoir de mieux apprécier Bacon que je ne comptais le faire. Et, sans doute, il va être de mon devoir d'établir une sorte de discussion avec M. de Maistre.

Plus il y a de ressemblance dans le plan et dans les tendances, plus je dois signaler les dissidences profondes qui nous séparent.

Pour moi personnellement, cette coïncidence est une vraie contrariété ; pour la chose même, cette coïncidence est ce qu'il pouvait arriver de plus heureux.

Savez-vous que l'abbé de Lamennais est venu se fixer à Paris ? Je l'ai déjà vu, mais une seule fois.

Soyez certaine d'une chose, c'est que j'aime toujours beaucoup cet homme, et qu'il est très sensible à la persis-

tance de mon affection dont il ne doute point et, cela seul, je le crois, lui fait du bien.

Le baron d'Eckstein est dans un état de découragement qui fait peine. Je lui deviens très attaché, et il y est fort sensible.

Je tâcherai de mener à Passy M. de Lamennais et le baron. L'intérêt de Mme Récamier leur fera du bien à tous les deux.

Elle allait mieux, mais ces derniers temps l'ont un peu fait rétrograder. Cependant l'amélioration du fond de la santé subsiste.

Mme Swetchine allait partir pour Vichy ; elle est retenue par une grave maladie de Mme de Ségur.

M. Wilson ne tardera pas de me prêter ce que vous savez.

M. de la Gervaisais est parti pour Turin. Je suis arrivé chez lui au moment même où il montait dans le fiacre qui le conduisait à la diligence. J'arrivais donc bien à propos pour faire que ma pensée ne fût pas trop amère pour lui durant son voyage.

Celui-là ne sait pas mon affection pour lui.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

18 juin 36.

Mon Dieu ! Je n'ai rien su de la catastrophe dont vous me parlez. J'ai à peine jeté un coup d'œil sur les journaux ces jours-ci. De plus, il paraît que vous avez encore d'autres nouvelles tristes. Tâchez de m'en dire quelques mots. Je n'ai point de détails de Marseille. Le fils est dans une grande désolation[1]. Il est peu à Paris et beaucoup à Passy. J'y suis aussi beaucoup. Je n'ai pas besoin de vous dire toute la perfection de Mme Récamier dans de telles

(1) André-Marie Ampère mourut à Marseille le 10 juin.

circonstances comme dans toutes Je lui ai dit votre affliction partagée. Je lui dirai votre affliction personnelle que je ne suis pas en état d'apprécier, mais que je partage toujours. Le pauvre Justin Maurice était parti pour donner ses derniers soins à sa mère; il a trouvé sa mère venant de mourir sans lui(1). Soyez donc bien certaine que le christianisme seul a dit la vérité sur la destinée humaine. Oui, cette vie est non seulement une épreuve, mais aussi une expiation. Car, sans cela, tout cet appareil d'irrémédiables douleurs serait une cruauté gratuite. Parmi toutes mes préoccupations douloureuses, j'ai lu les deux volumes de M. de Maistre. Ils ne m'inspirent aucune curiosité pour vous. A mon sens, c'est un livre parfaitement nul. Il y a bien quelques belles pages, mais un petit nombre, et sans portée. *Il efface sans écrire*. Je lui avais prêté mon plan, mais je suis obligé de dire qu'il ne l'a pas eu. C'est de l'invective et pas de discussion. Aucun point de départ pour la connaissance. Mais il ne faut pas lire M. de Maistre quand on a du chagrin. C'est un homme trop inhumain. Je relirai plus tard, si je puis. Tâchez donc de trouver un moment, mais pas à la lumière, à cause de vos pauvres yeux, tâchez de trouver un moment, le matin, pour dire en deux mots ce que vous ne pouvez me raconter. J'ai presque honte de ma santé. Celle de Mme Récamier est toujours un peu chancelante. Et les vôtres ? Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

6 juillet 36.

Voici que j'allais vous écrire quelques mots lorsque j'ai reçu votre lettre.

(1) Justin Maurice, ami de Ballanche, était un poète de quelque talent. Il donna en 1835 *Au pied de la Croix* et avait écrit en 1833 les *Pensées du ciel et de la solitude,* avec une préface de Gustave Drouineau.

Je suis ravi de ce que vous me dites de Silvio Pellico.

Je vous garderai le secret au sujet de Milton. Cela me sera d'autant moins difficile que je suis obligé de le garder pour moi-même. J'ai été confondu et cela est d'autant plus étonnant que j'en avais entendu beaucoup de choses. M. Lenormant et moi sommes les seuls qui n'ayons pas la tête tournée. Nous nous y accoutumerons peut-être. Je n'ai pas encore lu les deux volumes d'essais. Sans doute, je vous garderai le secret, mais attendez-vous à être vivement interrogée. Je dois vous dire cependant qu'il y a des passages rendus avec un rare bonheur, et que certaines témérités ont, à mon avis, parfaitement réussi. On ne peut savoir ce qui se passe, à cet égard, dans le public; car, ou il n'y a pas de public pour ces choses, ou ce public, s'il existe, n'a pas d'organe. Depuis quelque temps, j'ai été condamné à écrire beaucoup de lettres, ce qui m'a prodigieusement retardé pour tout. J'ai fait pour le *Journal des Débats* un article sur mon ami Ampère : ils l'ont depuis plus de huit jours, et ils ne l'ont pas encore inséré. Le fils s'occupe beaucoup de la mémoire de son père, et cette occupation lui fait grand bien.

Je ne saurais avoir une meilleure santé, mais celle de Mme Récamier ne s'affermit point. L'ennui commence à prendre M. de Chateaubriand. Il est maintenant question d'aller en Normandie chez Mme Lenormant qui y est rétablie.

Je suis haletant d'affaires de toutes sortes, et je finirai par me tirer de tout.

Je n'ai point perdu de vue ce que vous appelez votre vente. Le libraire déniché par M. Wilson y prend tout à fait. Il a été malade et c'est ce qui m'a empêché de vous en parler plus tôt.

Faites reprendre le manuscrit losque vous voudrez. Travaillez, travaillez. Tâchez d'être prête pour le mois d'oc-

tobre. A cette époque, je pourrai m'en occuper sérieusement, et je pense que ma revision ne me prendra pas beaucoup de temps. Dans tous les cas, je me mettrai en mesure pour y donner tout le temps qui sera nécessaire.

On travaille à remettre à flot Ladvocat, et comme ce sont des amis qui y travaillent, il sera notre homme si l'autre manque.

Mais c'est un repos de savoir qu'un éditeur est tout à fait conquis par le bon bout, c'est-à-dire après avoir lu lui-même.

Vous pouvez être certaine qu'il ne sait que ce que je lui ai dit, et que tout est entre lui et moi.

Mille et mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

J'espérais un peu que vous seriez moins effarouchée du système de traduction ; je redoutais la sévérité de M. d'Hautefeuille, mais je comptais un peu sur vos éblouissements. Il est écrit là-haut que nous sentirons de même sur toutes choses. Mais, cette fois-ci, nous sommes tenus de nous garder mutuellement le secret. Ainsi, à présent, nous avons un secret entre nous.

2 août 36.

Depuis plusieurs jours, je suis dans le deuil.

Ma pauvre sœur, qui avait une vie de souffrances, vient de m'être enlevée. J'ai été prévenu trop tard pour avoir la douloureuse satisfaction de l'assister dans ses derniers moments. J'ai fermé les yeux à ma mère, à mon père, et je ne les ai pas fermés à ma sœur. Elle était mon aînée de quelques années. En cessant de vivre, elle a cessé de souffrir. Elle est bien une triste preuve que la vie elle-même est une expiation, car, certainement, elle n'avait rien à expier pour elle.

Je pars ce soir pour la Normandie. Je ne passerai là que quarante-huit heures, et je reviendrai à Paris ; de là, je

partirai presque immédiatement pour Lyon, où j'aurai de bien tristes affaires à régler.

Voilà donc où nous en sommes de nos projets! Vous ne trouverez à Paris ni Mme Récamier ni moi.

Écrivez-moi quelques douces paroles de consolation que j'emporterai avec moi dans ce triste voyage.

Je serai absent à peu près un mois.

A mon retour, si vous êtes à Saint-Vrain, j'irai vous faire une petite visite.

La santé de Mme Récamier est assez bonne; je lui porterai vos doux souvenirs. Mme Lenormant est un peu souffrante.

Voici le nom du libraire : M. Beaujouan, rue des Grands-Augustins, n° 18.

Je ne vous conseille pas de le voir en mon absence; à mon retour, j'espère vous trouver un éditeur plus digne. Cependant, celui-ci a le mérite de désirer de faire l'affaire.

Ma santé n'a point souffert, c'est que je suis en train de me bien porter.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

Le triste HÉBAL.

Mme Récamier se trouvait à Passy qu'elle comptait quitter le plus tard possible; chaque soir Ballanche allait l'y voir, afin de constater son état de santé, surtout celui de ses yeux qui commençaient à faiblir. Durant cela, Chateaubriand séjournait à Maintenon, dont il parcourait les cours et les jardins à la lumière de l'automne. Devant le parc conservant le sérieux et le calme du grand roi, il écrivait un chapitre des *Mémoires* resté inédit. (voir Biré, t. VI). L'Abbaye ne devait pas tarder à le rejoindre.

15 octobre 36.

Ampère et moi nous sommes arrivés à Maintenon mardi matin. Mme Récamier y est arrivée dans la journée. M. le duc de Laval est arrivé aussitôt, quelques minutes après. M. de Chateaubriand est arrivé mercredi matin, et il est reparti hier.

J'avais laissé Mme Récamier souffrante à Paris, elle est arrivée encore assez souffrante. Elle est mieux.

Nous avons eu deux lectures de M. de Chateaubriand qui sont ce que vous savez. Ces mémoires sont une mine inépuisable des plus belles choses.

Maintenon est un très beau lieu. Un château très pittoresque en dehors, très commode en dedans. De très belles eaux, des aqueducs magnifiques, des ombrages admirables.

Des hôtes d'une grande perfection comme hospitalité et comme agrément de société.

Je me suis occupé du plan que vous connaissez. Je l'ai trouvé d'une exécution plus difficile que je ne croyais. Vraisemblablement, je le modifierai. J'introduirai, dans la *Ville des Expiations*, *Orphée*, *Antigone*, les *Sécessions romaines*, la *Vision d'Hébal*, l'*Homme sans nom*, etc. Mais je laisserai en dehors l'*Essai sur les institutions*, les *Prolégomènes de la Palingénésie*, le *Vieillard et le jeune homme*, etc. J'aurai toujours trente-trois livres. Chaque livre sera toujours précédé de deux arguments, pour la liaison et l'ensemble. Mais ces arguments seront choses complètement nouvelles. Je ne m'obstruerai point de morceaux pris dans mes ouvrages précédents. J'aurai toujours deux volumes : le monde ancien et le monde moderne. Mais mes précédents écrits resteront ce qu'ils sont ; et pourtant, ma publication nouvelle sera mon testament.

Et vous, vous occupez-vous bien ? Aurai-je, à mon arrivée à Paris, votre mise au net définitive ?

Nous partons lundi pour Montigny. Ce serait bien aima-

ble à vous de m'écrire là. Nous n'y demeurons que deux jours pleins. Puis nous retournons directement à Paris :

Montigny, par Cloye (Eure-et-Loir), chez M. le duc de Laval.

Donnez-moi bien, je vous prie, des nouvelles de toutes les santés. La mer a-t-elle réussi ?

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

23 octobre 36.

Nous voici de retour à Paris.

J'attends avec impatience ce que vous m'annoncez par votre lettre.

Je n'ai rien à dire sur notre réunion qui, en effet, était charmante, et qui, je crois, vous aurait beaucoup plu. Je suis bien sûr d'une chose, c'est que, pour nous, vous l'auriez complétée.

J'ai trouvé, à Maintenon, une femme qui est de notre petite église, laquelle est destinée à devenir une grande église. Cette femme est Mme de Forbin-Janson, sœur de Mme de Noailles.

Les abbés et les femmes nous arrivent ; le monde sera bientôt à nous.

Je vais m'occuper sérieusement de mes nouvelles publications.

J'ai trouvé ici tant de lettres à répondre que je n'ai que le temps de mettre à vos pieds toutes mes respectueuses tendresses pour vous et pour toute la colonie de Saint-Vrain.

Tâchez de vous arranger pour un séjour un peu prolongé ; et si M. d'Hautefeuille le veut bien, ce séjour pourra être fort profitable à sa santé.

HÉBAL.

10 novembre 36.

Vraiment, je commençais à m'inquiéter de vous. D'après

ce que vous m'aviez écrit, j'attendais de jour en jour le précieux manuscrit qui, enfin, est arrivé à bon port.

Mme Récamier est fort souffrante depuis une quinzaine de jours. De plus, il lui est survenu un petit contre-coup de la conspiration de Strasbourg. La duchesse de Saint-Leu et Mme Salvage sont immédiatement parties d'Arenenberg, en Suisse, où elles étaient établies. Mme de Saint-Leu a débarqué je ne sais où, Mme Salvage est venue débarquer chez Mme Récamier. Un petit salon, une chambre à coucher. Mme Récamier obligée de rester au lit dans sa chambre. Mme Salvage s'est établie dans le salon où l'on a monté un lit.

Mme Récamier n'est pas rétablie, mais elle est beaucoup mieux. Quant au jeune Bonaparte, on n'a pas eu un seul instant d'inquiétude pour une fin tragique, mais sa mère n'en savait rien.

Ces dames vont partir. Mme Récamier va achever de se rétablir. L'Abbaye-aux-Bois rentrera dans l'ordre accoutumé.

J'ai entre les mains un ouvrage anglais du chevalier Davy. C'est un ouvrage philosophique dont vous avez peut-être entendu parler.

M. Paul David (1), un des commensaux de l'Abbaye-aux-Bois, a eu un accident qui l'oblige à rester chez lui. Il lit le livre pour avoir un avis à donner, et je l'enverrai de suite à M. d'Hautefeuille.

Je suis allé hier chez M. de Kergorlay. On m'a dit que les santés n'étaient pas mauvaises et que toute la famille ne reviendrait que vers la fin de janvier.

Je vais profiter des deux ou trois jours qui me restent encore libres pour lire avec soin ce que vous avez bien voulu m'envoyer.

(1) Paul David, neveu par alliance de Mme Récamier, était sous le Directoire attaché à la maison de banque Récamier. Il demeura un des fidèles de l'Abbaye et fut amoureux de sa tante... comme tous les autres.

On fait chez Didot les dispositions nécessaires pour l'impression. Il a la prétention de faire un ouvrage qui sorte de ligne. Mon papier est arrivé ; il est tout ce qu'il y a de plus beau.

De mon côté, je fais mes dispositions de fonds. Des propriétés indivises avec ma pauvre sœur, et qui ne rendaient rien, se vendent. Je pourrai payer ce que je dois, faire les derniers frais que j'aurai à faire pour mes livres. Et j'entrerai dans un repos parfait.

Ma santé continue à être très bonne. Soignez bien toutes les vôtres.

Je fais, tant que je puis, la guerre aux lampes ; je suis convaincu que ce sont les lampes qui brûlent les yeux et détruisent la vue.

Vous me consternez en me disant que votre séjour de Paris est retardé. Je voudrais bien que le retard profitât un peu à la durée.

Mille et mille respectueuses tendresses.

HÉBAL.

On m'a parlé d'une fête qui a eu lieu à Saint-Vrain, d'un excellent discours de M. d'Hautefeuille qui a été dans les journaux et que je n'ai point vu.

1er décembre 36.

Franchement, je suis plus en peine de moi que de vous. Je redoute beaucoup le public pour moi ; je ne le redoute, en aucune façon, pour vous.

Je viens de relire avec soin *Une vie brisée*. Je trouve cette composition très belle et très originale. Vous avez un vrai style, un style qui vous appartient, fort vivant et fort coloré. Je ferais la guerre, mais une guerre très peu hostile, à quelques mots, et seulement à quelques mots. Peut-être y a-t-il des transitions pas assez ménagées, surtout dans la première partie.

Je suis un peu fâché de la confidence à Sainte-Beuve.

Peut-être vaudrait-il mieux lui faire la confidence entière, parce qu'alors il serait tenu au secret. S'il le devine tout seul, on ne peut plus espérer qu'il le garde. Or, il me paraît difficile qu'il ne devine pas, car il est fin comme l'ambre. Son jugement me paraît dépourvu de sens. Je crois que Balzac eût mieux jugé.

Je voudrais vous demander la permission de faire lire la *Vie brisée* à Mme Récamier. Il y a bien là un ordre de faits auxquels elle est restée étrangère, mais je serais là pour lui expliquer ce qu'ils ont de naturel.

Par exemple, cette identification d'une partie de l'être avec le monde phénoménal ne se manifeste dans votre récit que par la *fable* du chêne ; à mon avis, cela ne suffit pas. Vous avez aussi la mer, je le sais bien. Cependant, il faudrait, à mon avis, quelque chose de plus. Et surtout, il faudrait quelque manifestation de l'identification de l'autre partie de l'être avec le monde des intelligences, avec le monde continu de l'humanité.

Voyez-vous, le panthéisme repose sur quelque chose de vrai, et c'est ce quelque chose de vrai qui se montre dans la situation de Mathilde.

C'est sur cela que repose une théorie possible des songes, une théorie de l'extase, etc.

Voyez-vous, ce qui dure quelques instants chez quelques-uns a duré douze ans chez votre héroïne.

Je ne vous conseillerais pas d'entrer trop avant dans ceci.

Mais il faut que votre héroïne ait ce qui, dans les mystères anciens, était nommé *la descente aux enfers*. Seulement, il faut être très sobre. Je ne voudrais pas que votre théorie fût *complète*, mais je ne voudrais pas qu'elle fût *écourtée*.

Voyez-vous, il faut vous mettre dans l'idée que votre ouvrage est d'une très *haute importance*.

Et ne récusez pas ce jugement, il est vrai, de cette vérité

que comprendrait Sainte-Beuve si on le mettait sur la voie.

J'ai vu, un de ces jours, Mme Bazard dans l'enthousiasme de l'ouvrage traduit par M. de Cazalès. Ce qui m'a fait songer que je ne vous l'avais pas encore envoyé.

Voyez-vous, c'est encore ici le même ordre de faits, mais dans un autre ordre de choses.

Je remercie beaucoup M. Sivry sur le mot éternité.

Mais le sens que je cherche, c'est le sens *cyclique*, qui a existé dans toute l'antiquité.

Et, sous certains rapports, les sens cosmogoniques, cycliques, intimes, profonds du mot éternité sont des sens qui appartiennent encore à cet ordre de faits divins, et de faits humains en relation avec les faits divins qui sont des mystères.

C'est encore là que se trouve la *présence réelle* du sacrement eucharistique, ce qui exclut toute la communion protestante, etc.

Mme Récamier a été fort souffrante. Elle est un peu mieux, mais elle n'est pas rétablie.

M. d'Hautefeuille fera très bien de couper court à ses indispositions, si cela lui est possible. Il ne faut pas jouer avec les choses de santé.

Toutes mes respectueuses tendresses.

HÉBAL.

CHAPITRE V

Je présume que cette *Vie brisée* dont s'entretient Ballanche est une nouvelle non publiée par Mme d'Hautefeuille, à moins qu'elle n'ait paru dans un journal. Il est certain que sous le couvert de l'anonymat, elle fut soumise à Sainte-Beuve, car celui-ci adressait, le 20 octobre 1836, à M. de Kergorlay la lettre que voici :

En vous remerciant bien sincèrement, Monsieur, de m'avoir mis à même de lire l'ouvrage distingué que je vous renvoie, je me permettrai d'y joindre quelques réflexions critiques, puisque vous me l'avez demandé.

Ce roman a de l'intérêt, intérêt qui tient à une grande naïveté dans les sentiments exprimés dans le récit des événements et à ce qu'évidemment l'auteur y a cru jusqu'au bout. Pour moi, la croyance à la réalité ou, pour mieux dire, à la vérité du récit, s'est arrêtée plus tôt. Tout le commencement est d'un charme simple, vrai, et l'illusion me semble parfaite jusqu'à la folie de Mathilde ; à partir de cet endroit, sans que pour moi l'intérêt cesse, le vraisemblable n'existe plus, le romanesque commence. Je ne crois pas bien à ce retour d'amour d'Olivier ; à sa pitié, à la bonne heure ! à sa douleur ! à son remords ! et encore pas à une douleur ni à un remords qui la tue ! Car rien n'est égoïste comme l'amour, comme l'amour heureux. La pauvre Mathilde peut souffrir et sa raison s'égarer, si l'autre

couple s'aime, il sera heureux, et à part un souvenir parfois triste, le roman finira là. Puis plus tard, quand après deux ans Mathilde revient à la raison, je conçois qu'on la plaigne, qu'on l'aime avec bonté, qu'on l'environne de soins délicats, mais l'aimer d'amour! mais l'épouser surtout! Cela n'est pas possible, n'est pas bien selon moi. Comment compromettre ainsi par avance la raison des êtres qu'elle peut mettre au jour ! Quand cela serait possible dans la vie réelle, je ne l'admettrais pas encore dans le roman, qui doit être à la fois la vie d'élite et la vie vraisemblable. A partir donc d'un certain moment, il me semble que l'auteur distingué de cet ouvrage s'est livré à son imagination, à sa sensibilité, pour combiner une fable attrayante qui m'a rappelé pour le procédé et la couleur *Claire d'Albe* (1). Je crois qu'il ne faudrait plus faire de cette sorte. Si le coup de tonnerre de la fin, si la folie de Mathilde, si l'invraisemblable en un mot, tiennent à un ordre d'idées plus que romanesques, c'est-à-dire mystiques, oh! alors, pourquoi ne pas avoir insisté par une analyse suivie, subtile, pénétrante sur ces idées, comme je me figure qu'on l'a fait dans certains romans allemands. Voilà, Monsieur, toutes mes chicanes, mais pour les éloges qui ne seront pas moins francs, une grande pureté et une grâce infinie de sentiments, d'images, de style même, malgré l'inexpérience que vous me dites et que je n'ai pas trop aperçue; des délicatesses et des nuances de poésie qui marquent, ce me semble, combien l'auteur pourrait réussir dans le roman vrai d'analyse et de sentiment; dans les détails de passions tendres finement observées sans les coups de tonnerre et les démences qui sont toujours surannées du subterfuge....

Adieu, Monsieur, veuillez m'excuser de ma façon pédantesque et faire valoir mes excuses auprès de l'auteur

(1) Roman de Mme Cottin.

inconnu dont la bonté délicate à coup sûr voudra bien me pardonner, je l'espère.

SAINTE-BEUVE.

Cette critique qui, selon Ballanche, était *dépourvue de sens,* dut arrêter un instant la plume de l'auteur féminin.

Décembre 36.

Et d'abord, je vous dirai que je n'ai eu nulle peine pour l'autorisation. Je n'ai pas écrit une ligne, et s'il y a eu beaucoup d'écritures faites, je ne m'en suis point mêlé. Je n'ai fait que transmettre vos ordres à diverses écritoires.

Ensuite, je vous dirai que je n'aurais jamais cru qu'il fût possible d'aller aussi vite. Je ne connais que vous et M. de Chateaubriand pour une telle célérité. Je suis ravi de votre liberté dont vous voulez nous consacrer une bonne part. Saint-Chéron vous offre tout ce dont il peut disposer pour les journaux. Il me charge de vous dire combien il désire vivement que vous vous occupiez de Jeanne d'Arc.

Je suis allé, hier soir, voir Mme Swetchine, qui vous aime bien, et qui n'a jamais eu une meilleure santé. Mme Récamier et Mme Swetchine se sont fort reprises. Vous allez être trois femmes dans un bonnet, et même quatre, car Mme de Lamartine ne saurait être en dehors du cercle magique. Je dirai toutes vos tendresses à Mme Récamier, qui vous les rend parfaitement.

Je suis loin de croire au ministère de M. de Lamartine, et lui-même ne paraît ni y croire, ni s'en soucier.

Les intrigues de la coalition blessent toutes mes susceptibilités. Je ne sais ce qui en adviendra.

Mille tendres et respectueuses amitiés. HÉBAL.

Enfin, à force de les demander, j'ai pu voir de vos *bonnes feuilles.* Je suis fort content de l'exécution typographique. Vous réhabilitez les presses de Bailly.

La mort a été bien cruelle cette saison.

Vous savez que la princesse Marie est fort menacée.

6 février 37.

Depuis vous, Mme Récamier a été toujours de plus en plus souffrante. Enfin la grippe est survenue par-dessus, l'inflammation a gagné. Il a fallu agir comme pour une fluxion de poitrine. En vingt-quatre heures, elle a été saignée trois fois. M. Récamier s'est fait assister d'un confrère, M. Cayol, médecin excellent et sage. Maintenant, elle est en convalescence, mais elle exige encore de grands ménagements, et elle ne sera rétablie qu'à la belle saison. Vous voyez qu'il y a eu un instant d'inquiétude réelle. Nous n'aspirons plus qu'au moment où nous pourrons nous aller établir à la campagne. Ce sera sans doute Passy.

Je suis toujours très enrhumé. Mme Villars est grippée et son fils est malade auprès d'elle. Le domestique de Mme Récamier a été grippé, ainsi que celui de M. Paul David.

La moitié de Paris est malade. Je crois que vous vous êtes retirés au bon moment.

Je suis desolé que M. Sivry passe les nuits pour moi. Lorsque je priais M. Wilson de me rapporter les notes, c'était la bonne occasion que j'avais en vue. Mais il était bien loin de ma pensée de croire que M. Sivry serait obligé de passer les nuits.

J'ai reçu la petite préface, mais avant de la donner à l'imprimerie, je veux un peu l'examiner.

Je suis plus tranquille, mais, en vérité, j'ai été fort inquiet.

M. de Chateaubriand va bien.

M. et Mme Lenormant vont bien.

Ampère va bien.

Mille tendres respects et compliments.

BALLANCHE.

23 février 37.

J'ai choisi Delloye, libraire, place de la Bourse, pour éditeur-postiche. Je lui ai montré le petit volume, qu'il a trouvé charmant extérieurement, car pour l'intérieur, lettres closes, quant à présent.

Je le trouve aussi très joli, et très à part ; c'est ce que je voulais.

Je ne l'ai point encore montré à Mme Récamier. Elle ne pourrait pas le lire elle-même. Elle serait obligée de se le faire lire, et moi je n'étais pas en état, et je ne voulais pas que ce fût lu par un autre. Je vous dirai que la santé de Mme Récamier me donne toujours des inquiétudes. Elle ne se rétablit pas du tout. Elle est toujours obligée de s'abstenir de parler. Elle a toujours des nuits agitées et sans sommeil. Elle a commencé le lait d'ânesse, mais il ne peut pas encore avoir produit de l'effet. Je savais bien qu'elle ne pouvait se rétablir qu'avec la belle saison, mais j'espérais, en attendant, un état plus supportable. Il n'est plus question de grands voyages, mais seulement de Passy. Mais j'avoue que ce qui éloigne toute idée de grand voyage est aussi un sujet d'inquiétude. Dieu nous soit en aide ! Il faut que je sois bien misérable pour ne pas avoir encore jeté un seul coup d'œil sur le travail de M. Sivry.

J'ai une nouvelle femme de chambre. C'est un ménage complet. La femme a son mari et deux enfants. L'un de ces enfants est mon filleul et Mme Récamier est sa marraine.

Je verrai à m'établir lundi dans mon nouvel appartement. Dieu veuille que d'ici là je trouve quelque amélioration dans la santé de Mme Récamier.

Je suis aussi un peu découragé sur notre situation. C'est une calamité nouvelle que cette suite sans fin d'assassinats de toutes les couleurs. Ces tentatives de régicide sur le fils d'un régicide me font une horreur que je ne puis dire. Cela semble une vraie malédiction, et cependant ce fils de

régicide paraît visiblement protégé. Mais protégé au prix de la plus terrible expiation. Providence ! Providence ! Destinée humaine !

Et je sens bien vivement combien j'ai raison de désirer d'achever mon labeur.

Mille tendres et respectueux souvenirs.

J'ai prié M. Delloye de me faire ses propositions d'arrangement. J'attends sa note.

Nous commencerons par lancer le plus joli des petits volumes.

J'oubliais de vous dire que je suis tout à fait rétabli.

M. Rossy m'a dit qu'on attendait très prochainement M. de Kergorlay.

HÉBAL.

20 avril 37.

M. Wilson vous tient au courant de nos conditions.

Je ne vous parlerai que de mes inquiétudes. La mauvaise saison se prolonge trop et je crains que les médecins ne se soient laissé devancer par le mal. M. de Chateaubriand est aussi fort souffrant, Mme de Chateaubriand est dans un assez mauvais état de santé. La femme qui me sert a son mari dans un état de santé déplorable.

L'état de M. et de Mme de Chateaubriand n'a, je l'espère, rien de grave. Mais si la saison ne change pas, si Mme Récamier ne peut pas prendre bientôt le lait d'ânesse à la campagne, j'ai tout lieu de craindre une altération dans les organes de la voix. On lui recommande le silence le plus absolu pour longtemps.

Je vous tiendrai au courant ; mais, avant tout, il faudrait le changement de saison. Si l'on avait pu prévoir, il aurait fallu aller passer l'hiver dans le Midi ; et, très certainement, il ne faudra pas courir les chances d'un autre hiver dans ce climat qui, décidément, lui est contraire.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

11 mai 37.

Mme Récamier est en convalescence, mais une convalescence bien pénible : toujours de mauvaises nuits et absence de sommeil, toujours de l'agitation. J'attends avec bien de l'impatience la belle saison et la campagne. Je n'ai eu qu'un rhume, mais un rhume qui a fini par ressembler à une grippe. J'ai aussi la tête un peu prise. Mme Villars est fort souffrante. Je lui ai donné une garde. Paris fait pitié pour son épidémie ridicule.

Quant à Mme Récamier, ce n'est point la grippe ordinaire, c'est la grippe attaquant des organes déjà souffrants depuis longtemps. Je lui dirai toutes vos tendresses.

Le silence; et ses yeux l'empêchent de lire, et personne autour d'elle pour lui faire la lecture. Ceci est fort triste.

Voici qui est aussi fort triste. M. de Lamennais s'est fait directeur d'un journal[1]. Je vous envoie l'article d'introduction par lequel il commence sa nouvelle carrière de journaliste.

Je n'ai point vu Mme Swetchine. J'ai vu une seule fois M. de Lamartine. Le baron d'Eckstein est venu me voir hier.

J'ai encore votre préface.

J'ai reçu, ce matin, votre épreuve.

C'est demain dimanche.

Je vous écrirai lundi par la poste.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

Hébal.

Imaginez donc que je n'ai pas encore jeté les yeux sur l'énorme travail de M. Sivry.

Mon Dieu ! qu'il y a des jours d'incapacité, sans parler des jours d'inquiétude et de chagrin !

Hébal.

Après une gestation de quatre ou cinq ans, sur-

(1) Le journal *le Monde* qu'il dirigea seulement trois mois.

veillée par Ballanche, Mme d'Hautefeuille mit enfin au monde son premier volume, l'*Ame exilée*, qui parut sous le pseudonyme d'Anna-Marie. L'épigraphe ornant le livre : *La terre est un exil, la patrie est au ciel*, préparait suffisamment à l'histoire, qui se passe en Judée. Une jolie jeune fille meurt d'une maladie de langueur, un miracle la rend à l'amour de sa mère, mais elle est triste sur la terre parce qu'elle a vu les cieux, on l'unit à son prétendu et elle en profite aussitôt pour trépasser définitivement. Voilà l'œuvre qui fut vite portée aux nues par une partie de la presse ; bienfaisant effet des amitiés entretenues parmi les écrivains de l'Abbaye-aux-Bois.

« Le style de l'*Ame exilée* est une création, disait un journal, il y a quelque chose de Fénelon, de Bernardin de Saint-Pierre, de Chateaubriand, quelque chose aussi de Mme Cottin ; de toutes ces nuances habilement fondues, Anna-Marie s'est fait un style à elle, un style qu'il ne sera pas facile d'imiter. » — « Cette charmante légende est remplie de mélancolie et de grâce », écrivait le vicomte Charles de Launay. Le *Temps* du 30 avril n'était pas moins élogieux ; le *Journal de Paris* du 31 mai prodiguait les épithètes *délicatesse, beauté, parfum exquis*, *grâce*, mais il finissait par cette phrase qui pouvait être ironique : « On dirait une page d'*Antigone* ou d'*Orphée*. » Moreau, dans l'*Univers*, reproduisait un chapitre entier en louant l'édifiante originalité de la conception, l'élévation pathétique

du drame. Le *Journal général de France* du 25 mai, le *Journal des Débats*, la *Revue du XIXe siècle* et maintes autres feuilles faisaient chorus ; le *Figaro* pourtant raillait : « Le succès d'*Ourika* est dépassé. On veut mourir afin de ressusciter comme l'héroïne de la légende. On préfère la mort à tout, à sa famille, à sa mère, à son amant. Tout le monde n'a pas le malheur de naître négresse, mais tout le monde subit la fatalité de vivre sur la terre cet exil affreux!.... *L'âme exilée* est divisée en deux parties. La première se dévore comme une meringue, c'est fade et douceâtre. La seconde ne se laisse prendre qu'à petites gorgées comme de l'orgeat qui tournerait à l'aigre et qui glace l'estomac. »

Mme de Lamartine écrivait à l'auteur :

1er avril 1837.

Oui, Madame, j'ai désiré lire votre délicieux poème et j'avais bien raison, mais si j'avais pu prévoir toute l'émotion qu'il me causerait, je crois que je n'en aurais pas eu le courage. Je ne puis que le sentir et non le juger, mais c'est une belle chose, j'en suis sûre, sans cela il ne m'aurait pas fait tant de mal. Je suis maintenant tout impatiente de voir votre autre ouvrage que je pourrai lire avec plus de sang-froid et dont je réponds d'avance du succès d'après le talent révélé dans celui-ci.

Ne viendrez-vous pas à Paris, vous me l'avez fait espérer. Personne ne le désire davantage et ne sait mieux vous apprécier.

Croyez, etc.

M. E. de Lamartine.

Voici d'autres brassées de fleurs :

Turin, 5 mai 1837.

Madame,

M. de la Gervaisais m'a envoyé de votre part un exemplaire de l'*Ame exilée* et m'a confié que vous en êtes l'auteur. Je n'ai pas d'expressions pour vous témoigner ma reconnaissance et mon admiration. Ce livre est plein de beautés délicates, de beautés sublimes, tout le monde doit le goûter et l'aimer. Pour moi, qui ai eu le malheur récemment de perdre une mère, votre livre m'a fait verser des larmes et m'a fait du bien. Je vous en remercie.

Un autre ouvrage de votre aimable plume va donc paraître ? La littérature a besoin de génies bienfaisants, vous le serez.

Agréez, je vous prie, mon faible suffrage, il est sincère.

J'ai l'honneur d'être, avec les sentiments les plus distingués d'estime et de respect, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

Silvio Pellico.

Paris, 18 mai 1837.

Puisque vous me faites l'honneur, Madame, de me demander mon sentiment sur l'ouvrage qu'on m'a remis de votre part, je vous dirai que l'*Ame exilée* me paraît être une des plus charmantes productions qu'on ait publiées dans notre langue depuis longtemps. L'idée première en est très heureuse, triste et consolante à la fois. Ce n'est pas en montrant les misères de la vie que vous faites désirer de mourir, mais en détachant des pâles joies de la terre, ombre fugitive des joies véritables que Dieu nous a préparées au delà. Les détails toujours naturels et d'une simplicité biblique sont pleins de grâce et de suavité. Votre œuvre n'est pas belle seulement, elle sera encore utile et ce n'est pas ce qui vous touchera le moins.

Agréez, etc. F. Lamennais.

Pendant ce temps Ballanche chauffait l'opinion, discutait avec les éditeurs, corrigeait les épreuves, donnait des conseils, et bientôt Mme d'Hautefeuille lançait un nouveau roman, *Léa Cornelia*, qui parut en trois volumes. Veut-on en connaître le thème? L'héroïne, une jeune Espagnole, est une nature effrayante d'un byronisme échevelé. Dès son enfance elle est abandonnée par sa mère, traverse d'abord des aventures bizarres et froides, puis terribles et repoussantes, enfin termine son existence accidentée sur l'échafaud, après avoir assassiné son amant.

Cet ouvrage avait une grande infériorité sur l'*Ame exilée :* premièrement il était plus long, secondement les personnages à passions d'Othello accusaient trop ce romantisme néo-shakspearien qui mettait en vogue les yeux noirs, les cheveux noirs et les orageuses tempêtes du cœur. Malgré l'énergique soutien de Ballanche, la presse se montra réservée, bien que plusieurs amis prodiguassent des compliments assez nombreux pour satisfaire l'amour-propre de l'auteur. La *Chronique de Paris* disait : « Le talent féminin d'Anna-Marie n'a besoin d'aucun emprunt viril. Elle rend avec un grand bonheur non seulement les nuances légères, les riens de la vie, mais encore des effets d'une haute puissance. » Le comte Louis de Carné écrivait dans le feuilleton de la *Paix* (18 juillet) : « Heureux tissu d'esprit et de sensibilité, d'inexpérience littéraire et de parfaite éducation, livre pa-

thétique et charmant, qui fait couler les larmes et rappelle sur les lèvres un sourire constant de bon goût. » La *Gazette de France* du 19 août appelait *Léa Cornelia* « un petit chef-d'œuvre tout rempli de fraîcheur, d'innocence et de grâce ». Mais L. Moreau, empruntant les colonnes de l'*Univers*, avançait que Mme d'Hautefeuille n'était pas encore entrée dans la possession facile, dans toute la liberté de son talent; tandis que le vicomte Charles de Launay (Mme de Girardin) consacrait les dernières lignes du feuilleton de la *Presse* (8 juin) à une critique maligne : « Lisez *Léa Cornelia*, imprimait-elle, vous y trouverez un luxe de vieilles filles qui vous amusera; il y a déjà trois vieilles filles dans le premier volume, deux Anglaises, une Française, puis une jeune personne qui ne veut absolument pas se marier, ce qui est déjà un commencement de vieille fille. » Ballanche ne prisa guère l'observation, comme en témoigne cette lettre à son élève et correspondante :

12 juin 37.

Mon Dieu, que je suis triste ! Vous avez su la mort du duc de Laval. Encore un homme de notre société intime, si ancien ami, si parfaitement dévoué à Mme Récamier, qui disparaît. Mme Récamier, qui commençait à aller un peu mieux, a été profondément affligée et en a reçu une forte secousse. J'ai fait une petite note pour le *Journal des Débats*, qui m'a un peu coûté, parce que j'étais obligé de mesurer mes expressions sur l'esprit du journal. Il a encore un peu été mutilé par M. de Chateaubriand, mais toujours dans la même vue qui m'avait obligé à de la ré-

serve. Une phrase n'a pas de sens complet, à cause d'un mot qui manque, par la faute de l'imprimeur.

J'ai vu le stupide article de la *Presse*. Nous nous y attendions comme vous savez. Il ne faut pas que cela vous désoblige trop. L'article est déjà oublié et le livre restera.

Mon article était complètement fini, je n'avais plus qu'à le recopier. Il sera remis demain au *Journal des Débats*.

Vous avez su la mort du pauvre enfant de M. de Kergorlay.

M. de Chateaubriand, depuis quelques jours, est fort souffrant. Je n'en suis point en peine, mais je crains qu'il n'y ait bientôt lieu à avoir quelque inquiétude pour Mme de Chateaubriand. Sa santé n'a jamais été bonne, mais elle s'altère plus que jamais.

On m'a dit qu'on n'était pas sans quelque inquiétude pour la santé de M. le duc de Doudeauville.

Le moment actuel est bien dur à passer.

Quant à Mme Récamier, ses deux médecins sont d'un avis tout opposé sur la cause du mal et, par conséquent, sur le traitement à adopter. Nous songeons à les départager par un troisième avis.

Nous voudrions bien que M. Récamier eût raison, car c'est lui qui ne croit pas à une lésion. Je vous dirai qu'outre mon désir, il me semble bien qu'il explique mieux l'état de la malade, qu'il la connaît mieux, qu'il est, par conséquent, mieux en état d'apprécier ; mais, enfin, il n'en résulte pas moins un grand trouble dans toutes nos espérances et dans tous nos calculs d'avenir.

Ne soyez point en peine de *Léa Cornelia*. Le libraire est plein de confiance.

J'irai demain à Paris : j'espère y trouver l'exemplaire corrigé que vous m'annoncez.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

Si *Léa Cornelia* n'avait pas une très bonne

presse, Mme d'Hautefeuille pouvait se consoler avec ces deux lettres qu'elle avait reçues de Chateaubriand :

5 mai 1837.

Mon excellent ami M. Ballanche, Madame, en me remettant *Léa Cornelia*, m'a assuré que vous aviez déjà eu l'amabilité de m'envoyer l'*Ame exilée*. J'ai lu ce poème avec un grand charme, mais rien ne m'a indiqué que j'avais l'honneur de le tenir de votre main. J'espère, Madame, que vous n'aviez attribué mon silence qu'à sa véritable cause ; pour peu que j'eusse le moindre prétexte de vous importuner, je me serais empressé de vous dire combien j'avais été frappé de la merveilleuse histoire de cette jeune créature qui, rendue à la vie, sent le dégoût de la félicité, même des tendresses qu'elle avait connues ici-bas, tant elle avait été heureuse au séjour des anges ! On ne peut donner une idée plus haute et plus vive du ciel.

Je vais maintenant lire *Léa Cornelia* pour avoir un hommage de plus à vous offrir.

Agréez, je vous prie, mon respect et mes sentiments sincères.

CHATEAUBRIAND.

Paris, 1er juillet 1837.

C'est sous l'émotion de la lecture de *Léa Cornelia* que je dicte, Madame, ce billet, ne pouvant l'écrire moi-même et souffrant encore d'une violente douleur dans le bras droit. J'ai été malade et j'ai passé ma vie entre deux autres malades, Mme Récamier et Mme de Chateaubriand. Je n'ai pu vous remercier plus tôt de votre beau livre et de votre obligeant billet. Vous avez bien voulu citer une phrase de moi, c'est encore une nouvelle cause de reconnaissance, mais il ne s'agit pas de cela. Je me donnerai bien garde, comme vous semblez le désirer, Madame, de vous importuner par la pédanterie d'un jugement en

forme. Il vous suffira de savoir que j'ai commencé la lecture de *Léa* hier au soir et que je n'ai pu la quitter qu'après l'avoir complètement finie. J'ai été entraîné d'un bout à l'autre par un intérêt qui ne m'a pas laissé respirer, et pourtant cet intérêt ne m'a pas empêché d'apercevoir les belles formes du style. Votre talent a vaincu en moi une grande répugnance, celle des catastrophes violentes. J'ai bien de la peine à pardonner aussi à Albert d'avoir aimé sa patrie plus que sa maîtresse, mais enfin il sort de cela de grandes leçons. Je crains néanmoins que la coupable ne soit un peu trop belle : ces filles perverses qui, comme la vieille Héloïse (celle d'Abailard), préfèrent l'amour au mariage, sont de dangereuses créatures dont les malheurs nous touchent au lieu de nous rendre plus sages. Vous savez qu'Aubiac alla gaiement à l'échafaud en baisant un manchon de velours bleu qui lui restait des bienfaits de sa dame. Si *Léa* m'avait laissé un pareil manchon, je ne sais ce que j'aurais fait. Pourquoi, Madame, lui avez-vous donné tant de séduction ? Quelques défauts auraient mieux fait sentir les vices de l'éducation de votre orpheline.

Pardonnez, Madame, à cette critique qui vient de la corruption de mon siècle et qui n'ôte rien à mon admiration pour l'auteur de *Léa Cornelia*.

CHATEAUBRIAND.

CHAPITRE VI

Le roman de *Léa* excitait aussi l'attention de Mme Swetchine, cette femme que Sainte-Beuve nommait *la fille aînée de M. de Maistre et la fille cadette de saint Augustin*. Comme ses lettres ont paru à de nombreux critiques des monuments de la langue française où il n'y a rien qui ne soit noble et pur, je citerai celle-ci qu'elle adressait à Mme d'Hautefeuille le 8 juin :

Paris.

Je commence, Madame, par vous remercier du plaisir infini que m'a fait la troisième partie de votre manuscrit, le seul que je connaisse encore. Je vous en remercie comme d'une impression douce et salutaire par l'admiration qui la pénètre, hommage sincère dont le bonheur est trop rare. J'oserais presque dire que vous vous êtes mise hors de ligne par la haute moralité de cette belle conception, par la force soutenue de son exécution et par son essor si régulier et si libre, quoique la forme de cet ouvrage appartienne à l'imagination, elle y restera constamment à sa place légitime, qui est la seconde, même pour ce qui lui appartient, et n'empêche jamais de suivre l'*idée* dans son développement complet, et certes, ce n'est pas que toute la partie dramatique ne soit conduite à merveille, que tous les effets n'y soient pas ménagés avec beaucoup d'art, mais ce que j'admire encore le plus, ce sont les savantes gradations par lesquelles vous faites passer cette pauvre âme, toujours belle de nature, des ténèbres de l'abîme

aux clartés célestes. Rien n'est brusque dans les transitions, ni forcé, tout y est selon le sentiment humain et selon la raison divine, les mouvements de *Léa* sont rendus si compréhensibles, si sympathiques, qu'il semble impossible qu'elle ne soit pas ce que le passé l'avait faite, et qu'elle ne devienne pas ce que la grâce lui prépare. On saurait lui vouloir ni moins de résistances et d'obstacles créés par la passion, ni des velléités plus désintéressées, et enfin, comme triomphe, rien au delà du noble et si méritoire sacrifice qui lui fait affronter une mort d'ignominie, de préférence à celle qu'elle n'avait pas cru trop payer d'un crime. Tout cela a été senti dans les profondeurs de l'âme, et voilà pourquoi tout y suit une marche si logiquement progressive et que tout y reste dans cette parfaite mesure de la vérité dans les sentiments qui lui trace elle-même leurs limites. Il me semble, Madame, que, sous le point de vue particulier, vous vous êtes rendue inattaquable aux yeux des esprits les plus difficiles, et que les moins disposés à se laisser persuader seront frappés, dans un livre où ils ne l'attendaient pas, de cette belle, large et majestueuse exposition que vous faites des principales et plus consolantes vérités chrétiennes. S'ils suivent attentivement les mouvements de l'âme naturellement forte et élevée de Léa, les désirs, les besoins, les impulsions qui naissent de la loi même de la nature, ils ne pourront s'empêcher de reconnaître, dans un nouveau modèle, l'éternelle coïncidence des nécessités de la créature déchue avec les adorables et puissants remèdes de l'élément réparateur. Voilà, ce me semble, ce qui ressort admirablement de votre ouvrage et ce qui le place parmi les très bons livres. Ces paroles renferment nécessairement, Madame, le vœu de sa publication. C'est parce que le désir de paraître ne saurait y avoir eu aucune part, parce que ces pensées ont été méditées seulement entre Dieu et vous, que vous les devez aux autres, et que votre devoir est de leur faire pro-

fiter du succès dont elles ont été bénies. J'estime peu le vain bruit des réputations seulement littéraires, je trouve même quelquefois peu dignes ces laborieux efforts pour n'arriver qu'*au plaisir* de l'intelligence, mais quand on a, comme vous, l'espoir et presque la certitude de faire du bien, il me semble *commandé* de passer outre, qu'on soit homme ou femme, la conscience n'ayant pas de sexe. Donnez-nous donc, Madame, ce bel ouvrage, après l'avoir revu encore, épluché, limé, achevé jusque dans ses moindres détails. Vous n'avez pas encore, ce me semble, tout le *savoir-faire*, tout le charlatanisme peut-être de votre admirable talent ; votre vol est celui des ailes à *larges envergures*, et vous devez redescendre avec peine à des soucis minutieux ; pourtant, c'est un second travail qu'il faut joindre au premier, vous amoindrir peut-être un peu pour sacrifier à l'élégance, comme vous arrivez si naturellement à l'éclat du style quand il est dans la pensée à ce *desiderata* un peu frivole. Permettez-moi de joindre quelques observations sur un sujet grave que vous abordez avec une sorte de dogmatisme qui m'a paru trancher péniblement avec la suavité de la couleur générale. Je veux parler de la *dureté stupide* de la peine de mort, qualifiée de *crime social, frappée d'anathèmes, abhorrée de tous les esprits religieux*. Or, ces épithètes ou ces assertions me paraissent plus qu'inexactes et hasardées, puisqu'elles enveloppent dans une immense condamnation l'innombrable foule d'hommes éminents en lumières et en vertu, qui, en s'appuyant sur l'Écriture et sur l'Église, ont vu dans la peine de mort un incontestable droit exercé par la société sur elle-même sous la sanction de Dieu, et que, d'ailleurs, elles sont démenties par tant de noms célèbres, d'incontestables supériorités, soit comme génie ou comme piété, qui, de nos jours, restent encore rangés parmi ceux qui déplorent la peine de mort comme un mal nécessaire. L'hostile amertume de ces expressions est rendue excusable dans

la bouche de Léa par l'épouvante de l'échafaud, le désordre des passions qui se combattent en elle, l'imprécation est pour elle un langage permis et naturel, mais dans celle de l'étrangère, de l'avocat, elles prennent un bien autre caractère de gravité, elles assument l'infaillibilité de l'axiome et partant sa responsabilité, c'est la raison générale et suprême qu'elles expriment et, spécialement, celle de l'auteur, et ne pourraient manquer d'appeler sur lui des attaques d'autant plus vives, qu'il est lui-même plus respectable, son ouvrage éminent est ici agresseur. Ce ne sont pas ici les sentiments que je combats, je conçois parfaitement qu'ils s'émeuvent contre la peine de mort, je crois même qu'on n'use que d'un légitime droit en militant pour son abolition ; peu disposée pour ma part à être *frappée de sa sévérité*, la vie avec le remords me paraissant bien autrement cruelle, je suis particulièrement arrêtée par l'argument qui s'est présenté de bonne heure à moi, de l'irréparabilité du malheur qui clôt par le châtiment une destinée rebelle et coupable, et il me suffit, pour unir à cet égard-là mes vœux aux vôtres, mais je pense qu'il y a loin du droit qu'on peut puiser dans cette considération, à arracher d'une manière violente et hautaine, des mains de la société, un moyen de préservation qui, s'il était usurpé, ne ferait des siècles *passés* et peut-être encore longtemps *à venir* qu'une longue, ténébreuse et criminelle prévarication. Ce droit, cru possédé par les hommes, partout et toujours, donnerait à l'erreur une universalité que l'universelle conscience dénie. Dieu n'aurait point ainsi abandonné les hommes, et ici la foi vient encore éclairer la raison. Cela n'empêche point. encore une fois, que cette idée formulée comme désir, et exprimant votre conviction, ne trouve sa place dans votre ouvrage. Dans toutes les hautes questions, c'est beaucoup qu'une voix de plus et une voix comme la vôtre, et certes elle ne perdrait rien même de sa force par les adoucissements que je voudrais

obtenir. Qu'il me soit permis de soumettre à votre jugement un doute sur la justesse du passage suivant : *et que Dieu saura punir dans une autre vie ceux que sa douceur épargne dans celle-ci;* il me semble qu'en substituant *patience* à *douceur*, le sens serait plus clair et plus exact, car la *douceur* qui épargne dans le temps pour punir dans l'éternité ne me paraît pas bien *douce,* mais elle peut être et elle est effectivement *patiente*, en laissant lieu au repentir, à l'amendement, ruses adorables par lesquelles Dieu veut bien tromper sa justice.

Encore un mot, Madame, qui sera une pétition en faveur de l'Italie ; l'arrêt que vous portez sur elle me paraît bien sévère, bien décourageant dans son irrévocabilité. Je passe bien condamnation avec vous sur les masses : elles n'ont jamais que le sort qu'elles méritent, mais ne les voyez-vous pas *à travers* les Manzoni, Pellico, Balba et tant d'autres ? Une armée est bien quelque chose pour ces hommes d'élite et je ne sais pas s'il est un pays qui laisse supposer, à meilleur droit, plus de véritable *mérite ignoré.*

Voilà, Madame, le fond brut de toutes les pensées que votre manuscrit a excitées en moi, je vous les livre en toute franchise, en toute confiance, sans une hésitation, sans un retour sur mon audace. Vous m'avez demandé la vérité de mon impression, en sachant que vous l'auriez tout entière ; les esprits comme le vôtre sont faciles à vivre et bien commodes ; d'ailleurs, quand on loue et qu'on admire de si bon cœur, je ne sais pas si l'on a des droits, mais je sais qu'on est bien heureux de se croire des devoirs.

Adieu, Madame, c'est M. d'Hautefeuille que j'aurais besoin de féliciter ; il doit jouir plus que vous-même encore de ce que vous faites, car il lui est permis d'y joindre ce que vous vous interdisez, ce noble orgueil, si réhabilité de tous points, quand on l'éprouve pour un autre. Charles veut bien que je l'embrasse et vous, Madame, que je vous offre mes bien vives et sincères amitiés.

Mon départ est fixé à lundi prochain, c'est à M. Ballanche que je remettrai votre manuscrit d'après l'avertissement qui m'en a été donné par M. Wilson ; vous me permettrez de le garder jusqu'à mon départ, sa lecture est retardée par de bien tristes préoccupations.

S. SWETCHINE.

Ballanche continuait ses conseils et ses obligeantes réclames, troublé cependant par les santés chancelantes autour de lui.

23 juin 37.

Hélas! voici ce qui est arrivé. J'ai eu de vives inquiétudes. La même incertitude continue, et, quoi qu'on en dise, l'état devient de plus en plus alarmant. Je ne vois pas d'altération apparente, mais la poitrine se prend. De plus, c'est un état fort triste que cette sorte de solitude forcée au sein même de l'intimité. M. de Chateaubriand était très souffrant, ce qui était une complication de plus. Il était beaucoup mieux aujourd'hui.

Cependant, j'ai fait votre article, tellement fait que je l'avais signé pour le porter au journal. Vous ne pourriez vous imaginer le tas de brouillons que j'avais faits avant d'arriver à cette rédaction définitive. Que bien que mal, c'était fini. Je l'ai relu, je l'ai trouvé trop long pour le journal. Je me suis mis à le réduire. Je le réduis de plus de moitié. Lorsque ceci sera fait, je donnerai l'article réduit au journal. Je conserverai l'article tel qu'il est fait à présent, j'y mettrai quelques notes pour des choses que je veux y ajouter, et je vous enverrai le tout pour que vous y fassiez vos remarques, et cela deviendra la préface de la seconde édition.

J'ai trouvé combien il m'est difficile d'écrire à présent. Il faut bien mettre quelque chose sur le compte de la vie inquiète que je mène, mais il y a aussi je ne sais quelle diffi-

culté d'écrire, qui va trop souvent jusqu'à l'impossibilité. Ce m'est un bien fâcheux présage de ce qui m'attend pour mon travail définitif.

J'ai envoyé vos conditions à Didot. Mais, auparavant, je les ai relevées sur un exemplaire que j'ai gardé par-devers moi. Sitôt que mon article sera fini, et ce sera demain, je relirai l'*Ame exilée* avec vos corrections. J'y ferai immédiatement mes remarques. Je vous enverrai le tout afin que vous preniez un parti sur toutes choses. Mais ne me faites pas envoyer d'épreuves ; cela pourrait entraîner trop de longueur. C'est assez comme cela.

Ce n'est pas de mourir moi-même en propre personne qui me tourmente, c'est de mourir dans les autres. C'est de mourir successivement dans les autres et dans soi, de mourir par morceaux, qui fait toute ma tristesse. Cette difficulté que je suis sûr de rencontrer pour l'expression de ma pensée définitive est bien une sorte d'avant-goût de la mort.

Je vois que Mme Récamier perd la voix, que ses yeux lui manquent, que peut-être sa poitrine s'altère. M. de Chateaubriand avait ces jours-ci le sentiment d'une grande altération. Nous venons de perdre le duc de Laval. Voici bien des pertes que je fais parmi mes amis les plus anciens.

Vous, vous vivez dans la solitude ; mais vous êtes pleine de vie. Votre pensée a acquis un instrument, et, je vous assure, un instrument très bon.

Ce n'est pas à mon âge qu'on peut espérer de reconquérir un instrument perdu. Ma santé est très bonne ; j'aimerais mieux être souffrant comme je l'ai été souvent et longtemps. Vous savez, ou vous ne savez pas, que je me suis toujours très bien accommodé de la souffrance. Je trouve que cela aide bien à supporter la vie. Ce n'est pas la mort qui déplaît, c'est la décadence. Et je le sens bien dans Mme Récamier, dans M. de Chateaubriand, c'est-à-dire que je sens combien cette triste impression existe chez eux.

Je ne sais pas ce que je retrouverai de Platon; il est complètement dépareillé.

Mon article réduit ne vous plaira pas ; l'article entier ne vous aurait pas plu. Possible que la préface qui en résultera vaille mieux.

Mme Récamier aurait désiré que j'eusse fait des citations. Elle avait raison, mais je n'avais pas conçu mon article pour cela. Si j'avais pu causer et discuter avec elle, je crois que j'aurais mieux réussi. Mais il n'y a pas moyen. Voyez donc comme on est barré de tous côtés.

M. de Salvandy, en m'écrivant une lettre officielle pour la Légion d'honneur, y avait joint une lettre très aimable de lui [1]. J'ai bien fait trois lettres de réponse et je n'en ai envoyé aucune. Cette décoration me paraît une stupidité pour moi dans ce moment. Depuis longtemps je n'ai rien publié, ce qui ôte le motif ou l'occasion. Je suis en dehors de toutes choses, je ne vais nulle part. A quoi donc peut me servir le ruban ? Je ne l'ai pas encore mis. Il faudra bien qu'un jour je fasse une visite à M. de Salvandy. Ce jour-là je mettrai le ruban, puis ce sera fini.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

BALLANCHE.

25 juin 37.

Ne croyez pas que je vous écrive tous les jours ; ce serait bien contraire à toutes mes mauvaises habitudes. Mais votre lettre est trop sympathique à mes tristesses pour que je ne m'empresse pas de vous en remercier. Je veux aussi me hâter de vous dire qu'avec ou sans raison je suis moins inquiet. Je crois cependant que c'est avec raison. La manière dont M. Récamier fonde son opinion me paraît très réelle, très logique, établie sur une observation vraie.

(1) Ballanche fut fait chevalier de la Légion d'honneur le 7 juin 1837.

Mais la gravité est aussi grande sans être aussi alarmante. Le temps, les soins, les précautions seront très longtemps un régime indispensable. Cet état de séquestration complète n'est pas près de finir ; et cet état est triste surtout pour Mme Récamier accoutumée, elle, à une vie avec les autres.

Je suis fort touché du culte inquiet de M. de la Gervaisais pour sa princesse; j'en suis très réellement touché! Mais j'avoue que je ne puis en être troublé. Je n'y puis rien, absolument rien. Et l'impuissance est aussi un repos. M. de la Gervaisais comprend très bien que les personnes qui s'intéressent à ces lettres sont de deux sortes. Les unes, tout en les goûtant comme elles le méritent, ne veulent pas accepter l'innocence de cette publication. Les autres se soucieraient fort peu d'une réhabilitation morale d'une certaine société. Quant à ceux qui ne voudraient voir là qu'un intérêt historique ou littéraire, convenez que ceux-là ne peuvent pas beaucoup s'en occuper. D'ailleurs, il n'y a rien là d'assez vif pour le train ordinaire du monde.

Les commis de M. Delloye m'ont dit que plusieurs personnes étaient venues réclamer des exemplaires de *Léa Cornelia* qui leur étaient promis par vous. Ces exemplaires ont été refusés. Avez-vous donné une liste ? Si vous ne l'avez pas donnée, il serait bon d'en donner une. Si vous l'avez donnée, il faut tenir à ce que vos promesses soient tenues.

J'ai fini par écrire à M. de Salvandy une toute petite lettre.

Voici le résumé de ma toute petite lettre :

J'ai été étonné d'avoir reçu cette distinction, étant d'un âge, et ayant rempli une carrière où je n'étais plus dans le cas d'attendre des encouragements. Je n'ose croire à des titres pour une récompense; et si ces titres existent, ils sont antérieurs à ce moment-ci.

C'était mieux tourné que je ne le dis là ; mais je voulais que ce fût une leçon, à mon occasion, et non à mon sujet,

car, Dieu merci! je ne voulais pas concevoir l'idée que j'avais pu croire, un seul instant, que j'avais été oublié jusqu'à présent. Il était bien permis d'oublier ce que je n'avais jamais su.

M. de Salvandy a fort bien pris la chose. Il m'a répondu immédiatement que ce n'était pas pour moi, qu'il savait fort bien que j'étais *au delà de l'encouragement et au-dessus de la récompense.*

Cette réponse est d'un homme d'esprit, qui me constitue un tout petit tort de susceptibilité. Je préfère bien cela à l'acceptation du fait de parfaite insensibilité de ma part, ce qui eût été plus vrai.

La leçon reste ce que je voulais qu'elle fût, à savoir que, dans ces choses, il y a deux sortes d'à-propos, selon que l'on veut encourager ou récompenser.

Mais vous allez me trouver un peu difficile pour être si désintéressé dans la question. Et c'est précisément parce que je suis désintéressé, que je pouvais mieux donner la leçon.

Quoi qu'il en soit, la première et la seconde lettre de M. de Salvandy sont également aimables.

Ce qui vaut mieux que la croix d'honneur, c'est ce que vous me dites. Vous distribuez à la fois l'encouragement et la récompense. Les femmes s'entendent mieux à ces choses que les ministres. Mais, comme je suis en train d'être hargneux, je vous dirai que votre sentiment sur ce que je suis est exagéré. Le mot est dur, mais il est vrai.

Toutefois, je vous en remercie.

Cette lettre vous prouvera un peu plus de repos; vous ne m'avez jamais vu aussi bavard.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

30 juin 37.

Je ne veux que vous écrire un mot, pour ne pas vous

faire perdre de temps pour votre nouvelle édition. Je dois être bien étonné d'être consulté sur une convenance d'étiquette. Quant à moi, je n'aurais point d'hésitation. Je préfère de beaucoup l'absence du titre. Il est évident que vous vous adressez à la personne et à l'amie, et non à la grande dame. Si elle avait le titre, il faudrait bien le mettre, car, enfin, il faut bien défigurer la personne. Mais rien au delà.

Quant à l'expression *bercer de douceur*, il ne faut pas que vous la regrettiez, il faut la laisser. Vous comprenez bien que je ne puis être ennemi de ces sortes d'expressions inanalysables.

Je suis charmé que vous adoptiez le texte sacré sans chercher à le modifier. Seulement, il fallait l'entourer. Mais c'est à vous de faire cet entourage. Je n'ai voulu que vous faire comprendre ma pensée.

J'ai oublié de vous dire que j'ai rencontré, il y a quelque temps, M. de Labourdonnais. Il m'a rappelé combien il avait été choqué de la publication des lettres de la princesse. Et il m'a dit combien il était revenu sur cette première impression, après une nouvelle lecture. C'est ce qui doit arriver à toutes les personnes d'une certaine sorte. Vous et moi, nous avons eu raison.

En courant en cabriolet, j'ai rencontré l'abbé Gerbet. Je suis descendu et, comme c'était près du *Bon Lafontaine*, j'y suis entré avec lui. Il m'a parlé de l'*Ame exilée* comme ayant fait une excellente impression sur Mme Albert de Laféronnais. Le lendemain, sans perdre de temps, j'ai déposé au *Bon Lafontaine* un paquet *de votre part* contenant un exemplaire de l'*Ame exilée* et de *Léa Cornelia* pour l'abbé Gerbet.

Mme Récamier n'est pas si bien qu'hier ; mais ces petites alternatives d'un jour à l'autre sont sans signification. C'est la situation qui est à considérer. Or, elle n'a pas changé.

Mille tendres et respectueuses amitiés. HÉBAL.

Un éloge exagéré est comme la calomnie, il en reste toujours quelque chose. Je crains même qu'il n'en reste trop. Mais cela m'est bon dans ce triste moment.

12 juillet 37.

J'avais réduit mon article de plus de la moitié pour être plus certain d'une insertion plus rapprochée. Samedi dernier, M. Armand Bertin me promit l'insertion pour lundi, et la promesse n'est pas encore tenue aujourd'hui mercredi.

Voyez-vous, lorsqu'on n'appartient pas à la coterie des journaux, on est toujours ajourné. Il semblerait que les articles non payés devraient avoir la préférence; cela n'est point, parce que les articles payés sont là qui demandent à vivre. Puis il y a les éditeurs favorisés que l'on veut contenter. Puis, enfin, il y a les auteurs épousés par la presse périodique, les inféodés des diverses coteries, etc. Oui, la constitution de la presse périodique est détestable de tout point. Patience et résignation.

Je n'ai conservé que d'informes brouillons de l'article. Ainsi, je n'ai pu relire le *si beau morceau* que vous avez l'extrême bonté de me signaler. Je vous prie donc de bien conserver ce que vous avez entre les mains, pour que je construise, en temps et lieu, la préface en question. Il est fort possible que les articles à survenir donnent lieu à quelque addition à la future préface. Conservez surtout, je vous prie, la petite note sur papier de couleur. Il faudra que j'en tienne compte, parce qu'elle me met sur la route des *réalités objectives* et des réalités *subjectives*, deux sortes de réalités également puissantes, et qui sont alternativement mères et filles les unes des autres.

Lorsque votre dernière lettre m'est arrivée, j'avais de nouveau pris de l'inquiétude. Aujourd'hui et hier, je suis rentré dans l'apaisement de l'inquiétude.

Avant-hier, j'ai rencontré M. Goureau qui m'a très bien

parlé de *Léa Cornelia* et qui m'a dit qu'il plaçait M. Récamier au premier rang pour le tact médical, en première ligne pour la science ; et M. Récamier, qui a fort bien réussi pour Mme Goureau, était en opposition avec les autres médecins consultés ; et M. Récamier a expliqué à M. Goureau son opinion sur Mme Récamier ; et M. Goureau croit à l'opinion de M. Récamier.

Voilà où j'en suis. Pour moi, la chose considérable, c'est l'état apparent de Mme Récamier ; or, je trouve cet état rassurant. Elle-même commence à être moins triste et moins découragée.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

Hébal.

15 juillet 37.

Je commence par vous rassurer au sujet des avances faites. D'abord, elles sont prises sur des fonds que je destinais à mes impressions. Or, elles ne sont pas même commencées. Et comme, Dieu merci ! il n'y a nul doute que les rentrées finiront par se faire, il n'y a nulle inquiétude à avoir. Malheureusement, je ne suis pas pressé. Aujourd'hui même j'ai reçu de M. Delloye 1,200 fr. à compte.

Ne vous inquiétez pas trop de ce retard dans la vente. Le moment est mauvais. La librairie est dans un état affreux. Les acheteurs sont absents. Un second succès est toujours chose difficile. Soit dit entre nous, je préfère qu'il se fasse tout seul.

Je vous en conjure, ne donnez rien aux revues. Elles ne sont dignes ni de vous, ni de moi. J'ai quelquefois cédé à leurs importunités, et je ne l'ai jamais fait volontiers. S'il y en avait une qui fût dans nos idées et dans nos opinions, je ne vous détournerais point de servir à leur succès; il n'en est point ainsi. Publiez ce que vous avez à publier, mais n'accordez pas votre plume à ces maltôtiers des lettres.

Hier a paru un feuilleton du *Journal des Débats*, contenant mon article sur *Léa Cornélia*. J'ai trouvé que je l'avais un peu trop écourté, mais ces choses ne se lisent pas avec assez d'attention pour qu'on sente ce qui manque. La préface, qui doit demeurer, viendra en son temps.

Je vous ai écrit avant-hier : il paraît que nos lettres se sont croisées.

J'ai reçu l'article de M. de Sivry. Je le remettrai au *Journal général* qui avait inséré celui sur l'*Ame exilée*.

M. Delloye est revenu souffrant de Londres ; et je le crois fort découragé de la librairie. Il m'a promis de vous envoyer le *Journal des Débats* d'hier.

Quant à Mme Récamier, toujours mêmes vicissitudes. Pendant quelques jours, le mieux était incontestable. Depuis quelques jours, le malaise est plus considérable. Et alors, tristesse et découragement. Mais la situation est la même. Et, à part le mal existant, qui n'a pas fait de progrès, la santé générale a plutôt gagné.

Je ne comprends pas bien les critiques de M. votre frère. Il faut bien s'attendre aux choses auxquelles on doit s'attendre le moins.

Mille tendres amitiés.

BALLANCHE.

Parlant des journaux, Bonald les jugeait « des feuilles fugitives, oubliées aussitôt que lues, qu'on ne relit plus, qu'on conserve encore moins ». L'auteur d'*Antigone* partageait cet avis puisqu'il écrivait à Ampère : « Les saturnales du feuilleton français envahissent le monde. » Cependant les gens de lettres n'ont jamais eu tort d'utiliser également le livre et la presse pour atteindre la réputation. Ballanche, lui, estimait suffisant de se

consacrer aux grands ouvrages dont l'effet plus lent n'en est que plus profond, plus assuré.

17 juillet 37.

Je vous en conjure, ne vous laissez pas trop dominer par la pensée des journaux. Le *Globe*, dans un temps, m'a traité fort légèrement. Dans un article de M. Romand, la *Revue des Deux Mondes* a supprimé des passages où j'étais placé trop haut. Lors de la candidature à l'Académie, cette même revue discuta les noms des concurrents et s'abstint de citer le mien. Le *Journal de Paris* trouva très singulier qu'on pût hésiter à préférer M. Scribe, etc.

Affaires de coterie. M. Buloz a toujours un tyran. Dans un temps, c'était Victor Hugo; à présent, c'est Gustave Planche. Ce qui doit vous rassurer, c'est que votre nom ne peut plus être effacé. C'est un grand bonheur que l'*Ame exilée* ait eu du succès et *Léa* conquerra le sien.

M. Sivry me dit qu'il a été question du prix Monthyon. Il est possible que vous rendiez à l'Académie l'important service de donner un prix à propos, chose qui serait souvent dans ses désirs, mais qui n'est pas toujours dans ses possibilités.

Voici une idée qui m'est venue au sujet de la future préface.

On ne tire, m'a-t-on dit, qu'à 500 l'*Ame exilée* en conservant les planches.

Il serait possible que lorsque cette nouvelle édition sera épuisée, il fût convenable, en procédant à un nouveau tirage, de faire une nouvelle édition aussi de *Léa*.

Alors, on pourrait peut-être mettre la préface à l'*Ame exilée* au lieu de la mettre à *Léa*.

Il y aurait deux raisons pour cet arrangement.

La première, c'est que le volume de l'*Ame exilée* est moins fort que les trois autres de *Léa*.

La seconde, c'est qu'il y aura toujours plus d'acheteurs

pour l'*Ame exilée,* et que les acheteurs seraient sollicités à se compléter par *Léa.*

Voyez.

Depuis son voyage à Londres, je trouve M. Delloye fort découragé des affaires de librairie. Ce découragement ne nous regarde point, mais il doit nous nuire un peu, parce que, bien entendu, il ne pouvait que nous faire entrer dans un mouvement général.

Si vous avez, en ce moment, votre copiste sous la main, je vous prie de vouloir bien faire copier la future préface à mi-marge. Vous auriez l'extrême bonté de me l'expédier par la même occasion. Je la reverrais avec soin. J'y ferais les dernières corrections; et je vous la renverrais ensuite pour que vous puissiez en disposer à votre gré lorsque le moment sera venu.

Je voudrais que ce fût le plus tôt possible, parce que dans la circonstance où je suis, je ne sais plus ce que je deviendrai d'ici à très peu de temps. Il a été question, ces jours-ci, de faire le voyage des Pyrénées, mais on a été arrêté par cette idée qu'un voyage était indispensable pour échapper, cet hiver, au climat de Paris, et que deux voyages, coup sur coup, c'était beaucoup.

Je suis donc un peu comme l'oiseau sur la branche.

Au reste, ce ne sont pas les voyages qui peuvent m'empêcher de travailler si, d'ailleurs, je suis une fois posé quelque part, et si j'ai l'esprit plus tranquille.

Le jour où je vous ai écrit de si bonnes nouvelles, j'en écrivais aussi à Mme Lenormant, qui est en Normandie. Elle s'est empressée de féliciter sa tante qui en a été fort vivement attristée, parce que ces félicitations tombaient dans un moment fâcheux. Je vois bien que je m'étais exagéré le mieux, surtout pour la malade qui ne s'était jamais sentie dans la véritable voie de retour à la santé.

Je crois que le voyage inopiné des Pyrénées et les déli-

bérations auxquelles il donnait lieu n'ont pas peu contribué à irriter les nerfs si ébranlés de la malade.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

7 août 37.

Voici un M. Chaudes-Aigues, dans la *Revue de Paris*, qui divague comme M. Souvestre (1). Mais au moins M. Souvestre avait cité. Je vous l'ai déjà dit, c'est une dure parole que le mot expiation. On a l'air de croire à une réaction préméditée. Et M. de Carné aurait bien fait de s'abstenir de l'énoncer. Il fallait que la réaction fût dans le public et non dans vos amis. Il en résulte que les adorateurs des faux dieux veulent résister. Buloz combat *pro aris et focis*. Mais il ne faut pas que cette résistance vous inquiète; vous finirez par triompher. J'ai surpris un mari lisant *Léa Cornelia* à sa femme; et ils en étaient l'un et l'autre bouleversés. M. de Kergorlay, qui a eu la bonté de venir me voir ici, pense comme moi.

Demain, M. Delloye met en vente la nouvelle édition de l'*Ame exilée;* c'est avec les ailes de l'*Ame exilée* que nous ferons sortir *Léa Cornélia* du banc de sable où l'on voudrait la retenir.

Je ne suis point d'avis que vous vous mettiez sur les rangs pour le prix Monthyon. Cela se fera, si cela doit être fait.

Je n'ai point encore vu Mme Swetchine. Cela m'est assez difficile, car ma vie est arrangée d'une manière tout à fait incommode pour beaucoup de choses.

Mon grand intérêt est de me préparer au départ, s'il doit avoir lieu. Rien encore de décidé. Mme Récamier est mieux, mais il faudrait un mieux plus caractérisé pour un voyage. Si le voyage n'a pas lieu, elle s'établirait aux Néothermes

(1) Dans la *Revue de Paris* du 1er août 1837, Chaudes-Aigues avait écrit un article assez dur sur *Léa Cornelia*.

pour l'hiver. Ce parti m'inquiéterait fort, en ce que ce ne serait qu'un pis aller. Bien entendu qu'on ne dit point cela et que l'on s'abstient même de le penser. Nous n'avons plus qu'un mois.

J'ai trouvé M. de Kergorlay fort attristé de la santé de Madame sa femme.

M. de Chateaubriand est toujours un peu souffrant; il va un peu mieux.

Vous travaillez à quelque chose d'important: pourriez-vous m'en dire quelques mots un peu significatifs?

Je revois les notes que j'avais faites pour l'introduction. Ces notes me confondent d'étonnement, et même de plus que cela. Elles sont en petit nombre, mais d'une grande puissance de création. Serai-je en état de les mettre en œuvre?

Mme Récamier ne doute point de toute votre occupation d'elle. Mais nous ne causons point, et elle n'écrit pas.

Cette mauvaise encyclopédie que vous savez tend à sa palingénésie. Elle a commencé par abolir tout ce qui a été fait jusqu'à présent; et pour mieux constater qu'elle veut se régénérer, elle recommence dans un format différent.

Vous m'avez parlé d'un projet de Revue. En voici deux nouvelles: la *Revue française et étrangère* et la *Revue française*. C'est bien assez de deux nouvelles Revues; je ne crois pas qu'il y ait place pour une troisième. La *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris* me paraissent toucher à une fin de bail. C'est un cycle clos. Ces deux Revues, pour continuer leur succès, devraient un peu songer à une palingénésie.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

26 septembre 37.

Je suis allé, un de ces jours, à Boulogne, j'espérais y voir la *Revue*. Le baron ne l'avait pas, je ne l'ai pas reçue, et

je ne sais personne qui la reçoive. Je suis allé à Paris avec l'intention de la chercher dans quelque cabinet littéraire ; mais, étant toujours pressé, je ne l'ai pas encore vue. Ainsi, pour le moment, je ne puis pas avoir d'avis. J'avoue que j'avais quelque confiance en cet article, mais ce que vous m'en dites ne m'étonne point. J'ai rencontré aujourd'hui Saint-Chéron qui m'a promis de m'envoyer l'article de Mme Bazard. J'ai rencontré, il y a quelques jours, M. de Chazot que j'ai trouvé dans un véritable enthousiasme de l'*Ame exilée*; il a fait un article pour un journal légitimiste, l'*Europe* ; il va lire *Léa Cornelia* à la même intention. J'espère avoir dirigé son impression, chose qui, je crois, était assez nécessaire.

Mme Récamier est, en ce moment, fort souffrante, mais sans qu'il y ait lieu à inquiétude nouvelle. La situation est la même et l'opinion de spasmes nerveux devient de plus en plus assurée. La grande question était de savoir comment se passerait l'hiver. M. Andral voyait de graves inconvénients à l'Abbaye-aux-Bois. En conséquence, nous nous sommes mis en quête d'un appartement convenable pour passer l'hiver le moins mal possible. Au milieu de toutes ces délibérations, est survenu le baron Pasquier, qui vient de s'établir au Luxembourg, et dont l'appartement de la rue d'Anjou était complètement libre. Il a offert cet appartement avec toute sorte de grâce et d'insistance. Il est bien clos, bien tranquille, et paraît très convenable, d'après le rapport de Mme Lenormant. M. Andral le verra. Mme Récamier, qui avait été fort touchée de l'offre de M. Pasquier, sans avoir d'abord le mouvement de l'accepter, a fini par se rendre. Nous avons tous pensé qu'il serait difficile, à force de recherches, de rien trouver de mieux. Mme Pasquier a joint ses insistances à celles de son mari. M. Auguste Pasquier s'en est mêlé de tout cœur (1).

(1) Auguste Pasquier était le frère du chancelier.

En vérité, il n'y avait pas moyen de résister à une obligeance si persévérante. Nous voici donc jetés dans le faubourg Saint-Honoré. Moi, je garde mon appartement de la rue de Sèvres, mais il me paraît difficile que je puisse me passer d'un pied-à-terre dans le voisinage de la rue d'Anjou. Je verrai. Comme je suis très convaincu que le séjour de l'Abbaye-aux-Bois a été calamiteux ces deux derniers hivers, il y a longtemps que j'ai désiré que Mme Récamier en sortît. Ceci va sans doute changer toutes nos habitudes. Il n'est question encore que de cet hiver. On croit que de nouvelles dispositions pourraient rendre l'Abbaye habitable pour Mme Récamier. J'avoue que j'ai peine à le croire. Ainsi, nous serons dans le cas de chercher, mais nous avons l'hiver devant nous. Une autre complication est celle de M. de Chateaubriand. Sa santé n'est pas bonne. Celle de Mme de Chateaubriand est mauvaise. Il est impossible qu'elle continue à porter le fardeau de Marie-Thérèse. Voilà donc une détermination à prendre. Que feront-ils l'un et l'autre ? Où iront-ils ? Où irons-nous ?

Quant à moi, je suis entré dans de grandes incertitudes. Je veux, à tout prix, imprimer cet hiver, parce qu'ensuite je ne saurais quand j'imprimerais. Mais qu'imprimer ? Sous quelle forme ? Je suis loin d'être fixé à cet égard.

Il me semblait que vous deviez venir à Paris dans le mois prochain. J'imagine que vous viendrez encore au *Bon Lafontaine*. Mais à un autre voyage, n'y aurait-il pas moyen de trouver dans le voisinage de Mme Swetchine et de M. de Lamartine ? Ce point serait intermédiaire entre la rue de la Planche, la rue de Sèvres et le faubourg Saint-Honoré.

Tout ceci est moment difficile à passer.

Mais l'essentiel me paraît à l'abri ; je suis persuadé que cet hiver la santé de Mme Récamier s'améliorera assez pour prendre un parti définitif pour l'année prochaine.

Je persiste à croire qu'alors un voyage, soit celui des Pyrénées, soit celui d'Italie, pourra être favorable.

Je ne veux pas vous écrire plus longtemps aujourd'hui; il me semble que voilà assez de nouveau pour une fois.

Mille et mille tendres amitiés.

HÉBAL.

10 novembre 37.

Depuis vous, Mme Récamier a encore été fort souffrante. Elle a été saignée et il y a lieu de croire que la saignée était nécessaire. Depuis quelques jours, elle est mieux, elle a plus de force et nous nous rassurons de plus en plus sur le fond de la santé. Il y a même quelques symptômes qui font pressentir un déplacement de la cause inconnue de l'affection. Son appartement de la rue d'Anjou est une perfection comme hygiène. On peut y maintenir une température convenable et l'on y jouit d'un très grand silence. Je n'ai point pris de logement dans le voisinage, et je ne crois pas être obligé d'en prendre un, surtout si le mieux se soutient, comme il faut bien l'espérer.

Vous savez que j'avais chez moi un ménage complet, homme, femme, enfant. Ce pauvre ménage vient de se décompléter. L'homme, qui a été fort malade, vient de succomber. Il est mort dans la même chambre que Mme Villars.

Je ne sais si vous connaissez la marquise de Gouvello, excellente femme qui était établie à l'Abbaye-aux-Bois. Le matin, à sept heures, elle assistait à la messe, très bien portante. En rentrant chez elle, elle s'est trouvée souffrante, une fluxion de poitrine s'est déclarée, et elle est morte dans la nuit du même jour.

Voilà donc la vie!

Il faut que M. de Sivry ait été bien adroit pour venir à bout de satisfaire Victor Hugo.

Je ne dis rien aujourd'hui de la ballade.

M. de Lamartine nommé à trois collèges, dont deux à l'unanimité! Honneur à la poésie! Et l'on dit qu'il n'y a plus de poésie, qu'il n'y a plus, dans ce temps, de quoi sentir la poésie!

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

CHAPITRE VII

Quoique l'écrivain vécût replié sur lui-même, il n'avait rien de l'égoïste, « sorte de vampire qui veut nourrir son existence de celle des autres ». Bercé dans ses méditations, il mûrissait avec persévérance sa pensée et n'avançait que par cercles et par circuits. Tout en s'alimentant des lectures contemporaines, son cerveau travaillait à des compositions toujours longues mais rarement définitives, capables néanmoins de charmer les imaginations tendres et rêveuses.

22 décembre 37.

Je vous dirai d'abord qu'en ce moment je travaille assez, quoique ce ne soit encore que de préparation et de tête. Le fait est que j'ai gagné deux choses, la première d'avoir construit mon unité d'une manière qui me satisfait, la seconde d'avoir pris l'habitude de fermer ma porte plusieurs heures de suite.

Mme Récamier va beaucoup mieux. Je crois que son nouvel appartement a été le meilleur des médecins.

Ne soyez point en peine de votre place dans l'opinion : elle sera bonne, de plus en plus. Il devient évident que le temps est nécessaire à *Léa*. Mais que fait le temps ? Savez-vous bien qu'un livre publié par moi avant le *Génie du Christianisme* commence à être recherché ? Mais il est absolument introuvable.

Je vous engage à travailler comme si vous deviez publier

en arrivant à Paris; mais, en même temps, je ne vous engage point à vous presser de publier. Au reste, nous en parlerons avec maturité, lorsque vous serez ici. Tenez-vous en état de publier pour le moment, afin que si nous jugeons ce moment opportun, nous puissions en profiter immédiatement.

Je me suis empressé de lire le dernier ouvrage de M. de Lamennais, sitôt qu'il a paru (1). Avant de l'avoir lu, j'avais le projet de faire un article pour la *Revue française;* mais j'y ai renoncé tout de suite. Il est trop nul philosophiquement et logiquement. C'est pour moi une trop grande affliction pour que j'en entretienne le public. Au reste, l'insuccès est aussi grand que possible. Aux yeux des uns, l'abbé de Lamennais est un *apostat;* aux yeux des autres, il est encore un *calotin*. C'est un deuil affreux. En outre, sa situation est triste comme santé et comme fortune. Je ne le vois point, et il ne me sort pas de devant les yeux.

Mille respectueuses tendresses. HÉBAL.

3 avril 38.

N'oubliez pas de me donner des nouvelles de votre voyage et de vos santés. Vous avez eu bien froid. Notre jeune ami Charles a-t-il beaucoup toussé ? J'ai fait votre présent à Mme Récamier, qui me charge de vous tendrement remercier. Il s'est introduit un nouveau projet entre la rue d'Anjou et l'Abbaye-aux-Bois. Encore un séjour provisoire. Je vous tiendrai au courant. Je commence à être un peu en peine de la publication de M. de Chateaubriand. Le morceau inséré dans la revue réussit peu (2). Nous n'étions pas d'avis de cette insertion, et surtout nous aurions mieux choisi. Nous verrons. Mme Récamier con-

(1) Lamennais venait de publier *Affaires de Rome*, récit du voyage qu'il avait fait en 1832 dans la ville éternelle avec Lacordaire et Montalembert.

(2) La *Revue des Deux Mondes* du 1er avril publia des fragments du *Congrès de Vérone*.

tinue de prendre la situation en tristesse. M. de Chateaubriand se prend lui-même en tristesse. Ampère prend le temps en tristesse. Je suis très bien entouré comme affection ; mais je suis très mal entouré comme imagination. Ma nature est calme et sereine. Il me faudrait quelques jours sereins ; je crains de ne pas les avoir. La tristesse me gagne.

Hier soir, il m'est arrivé une chose qui m'a un peu contrarié. Lorsque je suis désorienté, je perds immédiatement l'appréciation du temps. Toute la journée, je vous ai crue partie depuis deux jours. Toute la journée, j'ai pensé au mardi de Mme Le Tissier. En effet, le soir, je suis allé chez elle. J'étais tout étonné de ne trouver aucun mouvement à la porte d'entrée ; j'ai commencé à la croire dans son nouveau logement. J'ai ensuite été étonné de ne voir aucun manteau dans l'antichambre. Enfin, je suis entré. J'ai trouvé M. et Mme Le Tissier tout seuls au coin de leur feu. J'ai cru qu'on était parti parce qu'il était plus de dix heures et demie. Mme Le Tissier a conclu de ma visite que j'avais le projet d'aller la voir tous les soirs. Elle a vite demandé du thé. Je n'y comprenais rien. Enfin, j'ai appris que nous étions au lundi et que vous étiez partie le matin même.

Vous voyez que je suis toujours

Hébal.

5 mai 38.

J'avais eu bien du regret de ne pas m'être trouvé chez moi lorsque M. de Sivry est venu me voir; j'en ai bien plus à présent. Mais vous allez faire une petite apparition; que je sois prévenu du jour, afin que nous ayons une heure à nous !

J'apprends avec plaisir que Charles tousse moins, et je suis charmé aussi qu'il vienne un peu se faire voir à son médecin. Sa santé a encore besoin d'être surveillée.

Mme Récamier vient de quitter l'Abbaye-aux-Bois; elle

s'est provisoirement établie chez Mme Lenormant. Le violent orage de ces jours derniers et des raccords de peinture dans son escalier lui avaient ôté la voix. Ces vicissitudes la désolent et lui font du mal.

J'ai su par mon jeune ci-devant abbé combien M. Pinard avait été bon pour lui, et j'ai été bien contrarié d'avoir donné un tel embarras, inutile, à cet excellent ecclésiastique. Mon pauvre protégé n'est pas venu me voir depuis longtemps. Je crois qu'il y a de bonnes choses dans ce malheureux jeune homme, mais il a bien compris que je ne pouvais rien pour lui. Raison de plus, pour moi, de le bien juger.

J'ai, je crois, une femme de chambre qui vous conviendrait. Elle était attachée à Mlle de Martigny à l'Abbaye-aux-Bois. Maintenant, elle est chez le curé qui loge dans la même maison que moi. Ma gouvernante serait charmée que vous prissiez cette fille, dont la besogne est trop forte, parce que le curé a toute une famille avec lui. Je la crois très douce et très bonne. Ma gouvernante me dit que vous êtes menacée de perdre aussi votre cuisinière. Je ne sais sur quoi elle se fonde. Mais enfin, la sœur de lait de celle que nous vous offrons pour femme de chambre serait une cuisinière qui vous conviendrait. Ces deux filles seraient bien contentes si elles pouvaient entrer toutes les deux chez vous. J'allais vous écrire à ce sujet lorsque j'ai reçu votre lettre.

Je suis assez en peine du *Congrès de Vérone* et de la *Guerre d'Espagne*.

En ceci comme en beaucoup de choses, je fais taire mes propres sentiments et je garde un silence qui m'est assez pénible. Je pense comme vous, pour la partie littéraire, et comme M. de Carné pour la partie politique. J'ai rencontré, hier, M. de Carné, presque au moment où je venais de recevoir votre lettre. Il m'a interrogé à brûle-pourpoint. Je me suis trouvé sans défense. Il a fait un article qui sera

inséré dans la prochaine *Revue des Deux Mondes* (1). Je n'ai exercé aucune influence sur cet article, mais je l'ai trop confirmé dans ses impressions, chose que je n'aurais point faite si je m'étais attendu à sa rencontre fortuite. Je ne doute point que M. de Carné n'ait mis bien des ménagements dans l'expression de son opinion; mais ce sont des ménagements, et M. de Chateaubriand est accoutumé à un autre régime. Je suis entouré de personnes qui traitent fort mal ceux qui ne partagent pas leur enthousiasme. Mme Récamier serait la seule à souffrir plus patiemment la controverse, et je vois bien qu'elle a des craintes et des tristesses, ce qui, joint à ses autres sujets de tristesse, ne lui fait pas du bien. Je n'ai point dit à M. de Carné votre impression; je ne la dirai point à Mme Récamier.

C'est une chose bien pénible, croyez-le, de se trouver quelquefois solitaire, au sein même de l'intimité. J'ai le malheur d'être un bloc tout d'une pièce. Mon sentiment sur le livre de M. de Chateaubriand tient à tout un ensemble d'idées, à toute une appréciation du temps et des choses. Toujours je suis absolu dans les idées d'un ordre supérieur, et conditionnel dans les idées d'un ordre inférieur : c'est précisément le contraire qui se manifeste dans la plupart des esprits; c'est ce qui rend, pour moi, toute discussion si difficile, dans une simple conversation.

Je ne veux pas m'embarquer dans des explications qui ne finiraient point.

Tâchez, lorsque vous viendrez, de m'apporter les feuilles que vous savez. Vous ne ferez que me les prêter, je vous les rendrai.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

J'ai rencontré, ces jours-ci, M. de Kergorlay. M. de La-

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1838, article de M. de Carné sur le *Congrès de Vérone*, par Chateaubriand.

martine a fulminé un anathème terrible contre la suppression des tours pour les enfants trouvés. Ici, je suis fort à l'aise, parce que les deux théories sont fondées sur des faits que j'ignore. Je vous avouerai cependant que les esprits pratiques m'imposent assez dans ces sortes de thèses. Or, il me paraît bien que les esprits pratiques sont pour M. de Kergorlay.

26 novembre 38.

Hier, dans la matinée, M. d'Hautefeuille est survenu inopinément à l'Abbaye-aux-Bois. Il a dû nous trouver tous avec des figures étranges et étonnées. C'est que nous venions d'être bouleversés par une lecture de M. de Chateaubriand (1). M. d'Hautefeuille est arrivé au moment où cette lecture venait de finir. Outre cela, M[me] Récamier était souffrante, et sitôt que M. d'Hautefeuille a été parti, elle l'a cherché pour lui parler de vous et de Marie. Moi-même j'étais un peu troublé, parce que, dans la lecture, il avait été question d'un passé auquel j'avais été un peu associé, et qui réveillait en moi des souvenirs de trente-cinq ans.

M. d'Hautefeuille était à Paris depuis plusieurs jours et je n'en savais rien. Dites-lui bien cette préoccupation où nous étions, car il n'a dû rien comprendre à tout cela.

Il vous parlera de M[me] Swetchine qu'il a vue. Elle n'approuve pas l'*Aurore de la vie nouvelle*, ni moi. N'y a-t-il pas un livre de saint Martin : l'*Aurore naissante?*

Adoptez, croyez-moi, le titre de M[me] Swetchine : c'est une mère de l'Église.

Je suis désolé de tous les retards de l'imprimeur, mais j'en suis peu étonné. Ce qui me contrarie le plus, c'est votre propre contrariété, car pour la chose même, il n'y a nul inconvénient. Mais ce qu'il y aurait de fâcheux et de

(1) Ce sont très probablement les pages des *Mémoires d'Outre-Tombe* consacrées à M[me] Récamier (livre XI).

très triste, ce serait si vos projets de Paris devaient en être modifiés.

Comme tout est difficile ! L'affaire des épreuves n'est pas encore terminée. Imaginez qu'il faut une décision ministérielle. Le rapport est fait et la décision est à la signature.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

M. d'Hautefeuille n'aura-t-il point souffert du froid ?

11 janvier 39.

Vous avez mille fois trop raison de vous plaindre de mon silence. Je crains, en vérité, de finir par oublier d'écrire. Et toutefois, je suis assez confiant pour être certain que vous ne doutez pas, en aucune façon, de tous mes souhaits les plus illimités.

Je continue à être de plus en plus rassuré sur la santé de Mme Récamier qui, je l'espère, jouira un peu plus de votre prochaine présence à Paris.

M. Debécourt a souvent ma visite ; je sais que votre impression marche avec plus de rapidité que je ne l'espérais.

J'ai causé avec lui du second titre. Il a préféré, sans hésitation, celui-ci :

Gloires et douleurs de la Vierge Marie.

J'avoue que, moi aussi, je le préfère à :

Narrations sur la Vierge Marie.

Mais je crois que je préfère encore le premier titre tout seul :

Le Lys d'Israël.

Le public sait déjà ce que doit contenir le livre ; il est attendu ; toute explication, à mon avis, est inutile. Ceux qui ne le savent pas encore l'apprendront.

Je ne sais si je vous ai dit que Saint-Chéron se met à votre disposition pour tout ce qu'il pourra dans l'intérêt de la publicité. Il désire fort qu'à présent vous vous occu-

piez de Jeanne d'Arc. Il prétend que ce sujet vous revient de droit.

Hélas ! notre princesse Marie a succombé (1).

Nous avons de bonnes nouvelles d'Ampère.

La coalition n'avait point mes sympathies.

Mille tendres amitiés et toutes mes respectueuses affections pour tous.

HÉBAL.

15 janvier 39.

Hélas ! Il est trop vrai, ce pauvre M. de la Gervaisais est mort, bien tristement, bien solitairement (2). Aucun des siens, aucun de ses amis ne s'est trouvé auprès de lui. Il est mort, entre un garçon d'auberge et une servante. Je le savais malade, je suis allé le voir, je crois, deux jours auparavant. J'avais bien la crainte qu'il ne se relevât pas, mais j'étais loin de soupçonner que ce fût si près. Et en effet, il s'est éteint d'une manière à peu près subite. J'allais lui faire une seconde visite, lorsque j'ai su sa mort. Nous étions environ une quinzaine de personnes à ses tristes funérailles. Je n'ai connu là que M. Turquety. Je sais qu'il y avait de ses parents, mais je n'en connaissais aucun et je n'ai point aperçu qui menait le deuil. Personne ne m'a parlé, je n'ai parlé à personne, si ce n'est à M. Turquety. Je crois être le dernier de ses amis qui l'ait vu, et je l'ai vu à peine. Comme vous, j'ai eu quelque regret de lui avoir témoigné ma désapprobation de sa dernière publication. Cependant, je dois vous dire, parce que votre situation est la même, que je n'ai aucune espèce de remords. Je suis bien convaincu qu'il a su immédiatement

(1) La princesse Marie d'Orléans, duchesse de Wurtemberg, qui mourut le 2 janvier.

(2) Nicolas-Louis-Marie Magon, marquis de la Gervaisais, était né à Saint-Servan en 1765. Écrivain trop fécond, il avait un style incorrect mais original et plein de force. On trouve toujours dans ses œuvres matière à occuper la réflexion.

à quoi s'en tenir sur vous et sur moi. Or, nous étions certainement les deux seuls à l'apprécier et à lui porter un intérêt très réel. Nous avions pour lui un attachement vrai qui a résisté à toutes les apparences. Il en a douté, dans ses dernières heures, mais il en a été certain peu après.

J'avais présenté son petit-fils à Mme de Chateaubriand et à Mme Récamier. Ce petit-fils, depuis quelque temps, était retourné en Bretagne. Je n'ai point eu de ses nouvelles depuis son départ. Je crains que la carrière de ce jeune homme ne soit très difficile. Je ne lui vois point d'appui et il n'a pas été élevé de manière à se produire convenablement. Il n'a ni étude générale, ni étude spéciale. Il se destinait au service militaire en Sardaigne. Malheureusement, il s'est blessé à la main avec un fusil de chasse. On avait cherché des appuis au ministère des affaires étrangères. Au reste, son grand-père lui manquera comme affection, mais ne lui manquera pas comme appui. J'ai trouvé ce jeune homme très bien, très heureusement né, mais je le crois sans culture.

Il faudra vous occuper sérieusement de votre santé, pendant votre séjour à Paris.

Je dîne aujourd'hui chez Mme Le Tissier, où l'on parle beaucoup de vous.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

20 janvier ?

Voici que je me mets de nouveau sur les rangs pour l'Académie. Je réussirai ou je ne réussirai pas. Dans les deux cas, je resterai tranquille. Pourtant, j'aimerais assez une occasion de parler en public. Nous verrons. Pour en finir d'une seule fois, je vais prendre un cabriolet, et je tâcherai d'épuiser mes visites en une seule journée. C'est assez amusant d'avoir un peu ce qui ressemble à une toute petite fièvre d'ambition, mais il ne faut pas que

cela dure trop. Aussi, nommé ou non, je n'y songerais plus.

M. de Kergorlay et M. Wilson ont le bonheur de vous aller voir; j'espère bien que mon tour viendra enfin. En attendant, ils m'apporteront de vos nouvelles.

Il faut que je prenne un parti. Mes matinées sont tellement envahies que je n'ai pas même le temps d'écrire quelques pauvres petits billets. Je n'ai jamais fermé ma porte, je crois que je vais me décider à avoir un jour, et à me clore les autres jours. Mais il faut auparavant que je range mes livres, afin de me donner une pièce libre pour recevoir. Je ne sais pas m'arranger dans ce monde, et il est bien tard pour que je l'apprenne à présent.

J'ai vu M. de Lamartine. Il est toujours question d'une Revue. Cette fois-ci, c'est plus sérieux; toutefois je crains d'être, moi, dans une ligne tellement à part que je ne puisse m'atteler avec aucun autre collaborateur. Ceci va se décider. L'Académie et la Revue, ces deux choses vont se décider; et j'irai vous en porter des nouvelles. Puis je me mettrai tout de bon au travail. Je veux profiter du temps que me laisse ma bonne santé. Mon pauvre ami Montbel a été frappé il y a déjà quelques années, et il n'a jamais pu se relever. Cela m'arrivera tôt ou tard. Montbel a fini son beau et grand travail sur Homère. Il avait commencé un travail semblable sur les Tragiques grecs. Je n'ai jamais espéré qu'il pût conduire à sa fin cette dernière entreprise. Mais Homère est complètement achevé et publié. Ainsi, il laisse un monument carré. Lorsque ma *Palingénésie* sera publiée, ce sera mon Homère, et je pourrai vivre ou mourir.

Mais la peur me saisit lorsque je vois mon nom grandir de jour en jour. Il m'est démontré qu'on attend de moi plus que je ne pourrai donner. Toutefois, ce n'est pas l'Académie qui m'inspire de telles craintes.

Je crains d'être brouillé avec l'abbé Gerbet. Il a passé

par Paris et je ne l'ai pas vu. Il aura su, sans doute, que j'avais un peu vivement désapprouvé sa lettre d'adhésion à l'Encyclique. J'avoue bien que les termes de sa lettre m'avaient un peu trop effarouché, à cause de l'abbé de Lamennais. Mon premier mouvement a été exagéré; et je commence à craindre tout à fait que l'abbé de Lamennais ne se laisse entraîner hors des voies où j'aurais tant désiré qu'il fût resté. S'il fallait choisir entre nos deux abbés, mon inclinaison serait sans nul doute pour l'abbé Gerbet; mais je voudrais les garder tous les deux. Pour porter les choses à leur dernière expression, il est certain que si j'étais à mon lit de mort, ce serait l'abbé Gerbet que je voudrais. Toutefois, je regretterais les beaux yeux et les paroles exaltées de l'abbé de Lamennais.

La perfection, dans de tels moments, ce serait l'âme de l'un et l'expression de l'autre.

Ma joie serait de les réunir pendant que je vis; et j'espère que ce sera ainsi.

Je ne vous parle point des Lettres. M. de la Gervaisais est une vraie calamité pour ses amis.

Adieu. Adieu. Songez un peu à moi dans vos solitudes. Je vous demande pardon de vous avoir tant parlé mort et derniers moments. Je crois en vérité que la perte d'un ami de quarante ans est la cause de votre tristesse. Tous mes souvenirs à M. d'Hautefeuille. Voudriez-vous bien donner pour moi un bon petit baiser sur le front de mon bien jeune ami Charles!

HÉBAL.

Dites, je vous prie, à votre jeune poète qu'un autre jeune poète se propose de faire un poème en neuf chants qui aura pour titre : Ballanche.

Anna-Marie lança alors son *Lys d'Israël* (2 vol. in-8). C'était l'histoire de la sainte Vierge, en-

châssée dans un cadre orné des souvenirs religieux mais un peu fantastiques que laissent en un cœur tendre les impressions et les rêves d'or du jeune âge, les narrations et les légendes du giron maternel. On ne pouvait donner à cet ouvrage le nom de roman, l'auteur ne sortait pas de la tradition sacrée, n'inventait point de faits, il les prenait dans les évangélistes, seulement il avait cherché à deviner les actions intermédiaires dont ne s'occupe pas l'Écriture. Un péril était à redouter, celui de tomber dans la surabondance de sentiments, de composer une Vierge à la Mignard, une Vierge de boudoir. Mme d'Hautefeuille avait évité cet écueil par sa connaissance des traditions chrétiennes autant que par ses qualités d'une foi vive et éclairée, par l'application habile et directe des vertus de Marie aux plaies d'une société sceptique et sensualiste. Un autre danger du livre résidait pour les âmes simples dans le mélange de ce qui appartient à l'histoire réelle et aux fictions de la poésie. Il pouvait les accoutumer à regarder comme purement humains des actes d'un ordre surnaturel, il pouvait répandre sur des figures qui doivent rester pures du contact de nos idées certaines couleurs toujours fausses quand elles ne sont pas inconvenantes. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage eut coup sur coup cinq éditions, et la critique se montra généralement très favorable. L'*Artiste* du 3 mars avait beau trouver le sujet stérile et prétendre que le *Lys d'Israël* ne pouvait être lu d'un bout à l'autre

sans fatigue et ennui, des écrivains de poids se dépensaient en louanges ; Merle dans la *Quotidienne* du 24 février, Brifaut dans la *France* et le fidèle Ballanche qui écrivait dans les *Débats :* « Je dis que le *Lys d'Israël* n'est pas simplement une œuvre d'imagination, qu'il est surtout une œuvre de foi ; ce caractère est important à faire remarquer, parce qu'en un tel sujet les intentions pures et droites suffiraient à peine, si d'ailleurs l'exécution n'était pas irréprochable. »

Mme Swetchine avait été consultée sur ce travail avant qu'il ne fût livré au public, et comme cette femme est admise pour un des maîtres de la vie spirituelle, on doit la juger particulièrement compétente en ce qui concerne le *Lys d'Israël*. Voici les deux lettres qu'elle écrivit à Mme d'Hautefeuille à cet égard. Il est regrettable que, fidèle à sa douce manie, Mme Swetchine les ait faites si longues.

Paris, 13 octobre.

J'ai fini vos deux parties, ma bien chère, et malgré le décousu et la dissipation où me jettent les vingt ans de mon neveu, je ne veux pas tarder un instant de vous dire le plaisir infini que m'a causé cette lecture ; M. Ballanche avait bien raison de dire que cet ouvrage laissait loin derrière lui le talent de l'*Ame exilée;* c'est que tout marche en vous à mesure que vous marchez vous-même et vous ne rencontrez guère dans les difficultés qu'un stimulant de plus. L'ensemble de votre composition est sage, d'une gravité pleine de convenance qui n'exclut pas une simplicité qui touche et fait pénétrer très avant dans les beautés

de votre sujet; dans ce qui concerne particulièrement la sainte Vierge, tout ce que vous ajoutez à l'Évangile est encore si empreint de son esprit qu'aucune disparate ne se fait sentir, vous nous la montrez toujours digne, égale à elle-même, et la grâce dans sa plénitude respecte si bien en elle sa haute nature, que je ne doute pas que vous ne la rendiez encore plus chère aux mères en découvrant et révélant si bien des sentiments toujours sanctifiés. Votre langage qui deviendra si aisément beau est parsemé de traits charmants, presque toujours justes et quelquefois sublimes : *O Joseph, quel moment pour douter*, entre autres, m'a fait tressaillir ; que de belles et imposantes scènes ! Que de mouvements presque lyriques et toujours si naturellement amenés ! Cette fusion de l'Écriture dans le texte y fait un effet excellent, et je suis loin, pour ma part, de vous reprocher le nombre et la longueur de vos citations ; il ne faut pas perdre de vue que c'est à l'utile que vous prétendez sacrifier, et que vous êtes tout à fait en mesure de le concilier avec l'excellent effet de l'ensemble, ce que vous tirez de vous-même me semble déjà la récompense de ces pieux emprunts, les deux arrivées à Nazareth, les adieux à sa maison, la mort de Joseph, la rentrée à Jérusalem de Marie et des saintes femmes, les bonheurs et les peines de la maternité, le morceau *qu'elles soient bénies*, et plus que tout cela, cet admirable hymne de la *Régénération des éléments, de l'art, de la science*, etc., m'ont transportée. Je ne sais rien non plus de si touchant que la prière de la sainte Vierge de *souffrir et de sentir avec Jésus toutes les douleurs autant que sa faible et infirme nature le permettra*, que ses paroles : *Courage, mon fils, chacun de tes pas sauve un monde*, et ces autres paroles qui suivent : *Marie, Marie, dans ce moment digne du Dieu qui vous a choisie, vous avez aussi aimé le monde jusqu'à donner votre Fils pour lui*, tout cela est admirable et me paraît devoir produire de la vraie édification, si

d'ailleurs vous parvenez à éviter les écueils contre lesquels tant d'impressions salutaires pourraient échouer. Ici, ma chère, commence la tâche que vous m'avez imposée, et de moi-même je sens que je ne vous louerais pas de si grand cœur si je ne me sentais autorisée à vous faire les observations qui se sont présentées à moi ; en affrontant jusqu'à l'ennui que peuvent vous donner de si minutieux détails, je fais preuve de plus d'audace encore qu'étant *vraie*, comme vous me vouliez, *jusqu'à la brutalité.*

D'abord, je pense comme vous que la première partie, quoique pleine de peintures délicieuses, est pourtant la plus faible, que c'est celle où il y a le plus à reprendre. Cela tient aux difficultés inhérentes au sujet même et à la haute question de savoir s'il est tout à fait licite à l'imagination de s'en emparer. La première objection qui se présente, ce sont les transpositions hardies, fréquentes, presque habituelles, des textes sacrés, comme les paroles des disciples d'Emmaüs attribuées aux Égyptiens, celles de la grotte, etc.; je pense que ces transpositions pourront être reprises et critiquées, mais pour juger de votre ouvrage, il faut se mettre à votre point de vue non pas seulement comme première donnée qu'il s'agit d'accepter, mais aussi pour les détails, et du moment où vous avez voulu surtout faire passer l'Évangile dans votre ouvrage, il faut bien consentir à ce que vous placiez selon vos besoins les emprunts que vous lui feriez. Ainsi, lorsque le texte conserve son sens primitif ou son application, comme dans les promesses faites avant la scène à Simon et à André de les *faire pêcheurs d'hommes*, etc., etc., rien ne m'arrête ; mais je ne serais pas sans scrupule sur les paroles du psaume : *un seul jour passé dans ta demeure vaut mieux que mille partout ailleurs*, paroles que vous mettez dans la bouche de Joseph, adressées à Marie. Ces paroles consacrées et qui, légitimement, n'appartiennent



LA Ctesse CHARLES D'HAUTEFEUILLE, NÉE DE BEAUREPAIRE

(1789-1862)

qu'à Dieu, à sa maison, à sa présence, détournées de leur application *unique*, me feraient presque l'effet d'être irrévérentes si elles ne sont pas surtout prononcées (ce dont je ne suis pas assez sûre de me rappeler) après l'annonciation.

Le psaume de la vigne féconde et des plants d'olivier, adressé par Notre-Seigneur à l'Époux, me laisserait bien aussi quelque doute. Lui faire proférer des paroles que l'Évangile ne lui attribue pas est une de ces hardiesses dont le *second* mouvement serait toujours de s'abstenir. Ne pourriez-vous, dans cette même occasion, vous servir d'une autre manière de ce psaume admirable et parfaitement adapté à la circonstance, et pour faire parler le Sauveur, mettre dans sa bouche les textes rapportés par les évangélistes et se rapportant au mariage; tout ce qui concerne son inviolabilité serait si fortement exprimé par : *que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a joint*, et d'autres passages encore, qu'il n'y aurait qu'à lier ensemble.

Je vous avoue que je n'aime pas beaucoup la sorte d'énigme par laquelle la Vierge désigne l'Époux auquel elle consent à donner sa main; j'y vois trace de réminiscence païenne.

Paix aux hommes dont la volonté est pure, substitué, dans le cantique des anges, à *Paix aux hommes de bonne volonté*, ne me semble pas motivé; l'impression des choses consacrées s'altère avec la plus légère altération qu'on leur fait subir.

Ici viennent des passages qui m'arrêtent davantage : *les fils des hommes la voient et la trouvent belle, et leur cœur s'éprend pour elle d'une forte passion.*

Je voudrais le retranchement de ce mot *passion* et presque celui d'un amour trop humain. Dans un sentiment il y a toujours quelque chose de celui qui l'inspire, et ici l'ascendant doit être bien plus marqué; il n'émanait rien de la sainte Vierge que de pur, de calme, de tranquille, la raison même mettrait ce privilège au nombre de ceux de

sa conception immaculée. Jésus-Christ a voulu être tenté par un miracle de sa volonté divine ; pour Marie, le miracle était de ne pouvoir même séduire ; plus que cela sur ce point, la sensibilité humaine est une de ces infirmités que la simple vue de la sainte Vierge a probablement plus d'une fois guérie.

Je pense qu'il serait convenable de retrancher les railleries d'ailleurs douces et réservées des voisines sur la stérilité de Marie.

Le tableau des doutes de Joseph demande, je crois, à être fort adouci, resserré et abrégé. Je sollicite en particulier le retranchement des paroles *plus le désespoir prend possession de lui,* des transports jaloux, quelque chastes et mesurés qu'ils soient, prennent quelque chose d'irrévérent dans la pensée du lecteur plus pénétré que Joseph lui-même à ce moment des grandeurs de Marie; à peine l'Évangile indique ces mouvements qu'il les apaise par l'avertissement de l'Ange, tant il semble que le ciel même ait été jaloux de mettre immédiatement la gloire de Marie à l'abri du cœur troublé de son saint époux, pas un moment n'est laissé entre le doute et son apaisement, un mot signale l'anxiété de Joseph, et encore ce seul mot, tous les évangélistes ne le disent pas, saint Jean, je crois, le passe sous silence.

Je crois que là encore, comme vous l'avez si admirablement senti pour l'annonciation, il faut s'en tenir rigoureusement à l'Évangile.

Et son amour était si grand, qu'il conçoit le Dieu de l'amour éternel. Je craindrais que cela ne fût point assez exact et que dans votre pensée ce fût sous-entendu un mérite dans l'amour de Marie, qui rendrait moins libre, moins *gratuite*, la grâce ineffable dont elle est l'objet, l'amour immense de Marie, en ce qui l'élevait sans nulle comparaison au-dessus de l'amour divin senti par les hommes, était effet et point cause.

A la fin du chapitre.

Abîmons-nous devant un tel mystère.

J'aimerais mieux quelque autre parole pour terminer, qui reportât moins l'esprit sur le mystère que sur l'accomplissement des mystérieuses prophéties, qui arrêtât davantage les yeux sur les clartés dont l'Incarnation était l'aurore, que sur les ténèbres de l'incompréhensible. Le moment où le Saint-Esprit couvrit Marie de son ombre n'est-il pas le signal de la réconciliation du ciel avec la terre ?

Par un même sentiment jaloux de cette compréhension des desseins de Dieu, que donne la foi ardente, je voudrais une variante au passage qui présente la rédemption comme l'effet d'un amour immense et *inexplicable*. Je n'ai guère autre grief contre ce mot inexplicable que la *peine* qu'il me fait. Je n'ignore pas qu'il ne puisse se défendre, mais en même temps n'est-il donc pas vrai, qu'une fois l'amour de Dieu révélé aux hommes, tout dans les voies de Dieu s'explique et se justifie, que ses plus étonnants bienfaits ne sont plus que les effets *naturels* d'une cause *surnaturelle* et que tout ce que son amour peut, même aux yeux de notre intelligence, il le doit ?

Mais de toutes ces remarques, celle sur laquelle il me semble le plus urgent d'attirer votre attention, c'est sur ce qui concerne Madeleine, son apparition aux noces de Cana, et ce qui précède, pourra être critiqué, mais ce qui me semble tout à fait à retrancher, c'est le *projet de tenter* Notre-Seigneur, et tout ce qui s'y rattache, quelque légèrement indiqué qu'il soit ; vous y avez mis sans doute une grande réserve, mais c'est trop encore, comme ces paroles : *elle lui lança le feu de ses regards*. Ce qui me paraît en faire un devoir, c'est de voir comment dans la tentation du désert, ce point, le pivot peut-être après l'orgueil de la misère humaine, a pourtant été écarté ; combien, à cet égard-là, jusque dans les ennemis le respect a été général, si bien que nous qui sommes témoins d'une si uni-

verselle et si merveilleuse réserve, nous ne saurions guère l'attribuer qu'à une permission toute particulière de Dieu. J'insiste d'autant plus, ma très aimée, sur le retranchement, la modification de ces derniers passages relatifs à la sainte Vierge et au Sauveur, j'y insiste d'autant plus, que je crois davantage votre ouvrage fait pour exciter les sentiments qui peuvent le mieux assurer votre récompense, que l'effet du livre m'a paru devoir être salutaire et pieux et que, dès lors, c'est à la conscience qu'il importe de ne pas le compromettre. De vrais sacrifices seraient rachetés par un intérêt comme celui-là, et vraiment vous ne pouvez pas douter que pour ces changements votre admirable puissance d'invention ne vous vienne facilement en aide.

Je poursuis.

Les *Pharisiens dont la secte sévère....* Je voudrais une autre épithète, car la sévérité est une bonne chose et presque toujours sainte, lorsqu'elle est juste.

Peut-être serais-je frappée de quelques longueurs et trouverais-je quelque chose de ces concetti, habituellement étrangers à votre belle et large manière, dans ces *larmes précieuses de Notre-Seigneur à la mort de Lazare dont naquit l'ange des saintes amitiés.*

Faire marcher de front les progrès de l'enfant et la science de Dieu, est sûrement bien difficile; ce morceau demanderait peut-être à être retravaillé, en modifiant ce que vous indiquez des enseignements de la sainte Vierge, relativement aux rapports de l'enfant avec l'Éternel; même pour la mère, c'est trop ici mettre le doigt entre l'arbre et l'écorce. De plus, je me trouverais très heureuse que vous voulussiez vous attacher à prendre et à développer davantage le divin bienfait de l'Eucharistie; l'idée de la communion de la sainte Vierge est heureuse, mais Agar fait retomber trop bas; recueillez la mémoire de votre âme et faites comprendre quelque chose des délices du pain de vie.

Pour le titre, je suis obligée de vous dire qu'au défaut, celui que vous vouliez donner à votre ouvrage, je l'ai vu rappeler spontanément *le Lys de la Vallée*, association de souvenirs bien indignes, assurément, de votre sujet et de vous, il m'est venu, *la Fleur de Jessé*, qui serait assez biblique, je vous le livre sans y penser davantage.

Certes, il faut que je fasse grandement abstraction de tout amour-propre, pour vous envoyer un travail fait au milieu du bruit et cent fois interrompu; j'avais redemandé à M. Ballanche la première partie que je lui avais renvoyée après l'avoir lue rapidement, il n'a pu me la rendre et il résulte de là que je ne suis pas même sûre des textes que je cite, ne les ayant pas sous les yeux. Mais tout cela est bien égal, avec une bienveillance comme la vôtre, vous devinerez tout ce que j'omets et vous éclaircirez tout ce que j'embrouille, et dans tous les cas, vous garderez de ce fatras l'impression de l'affection la plus vraie et de la sincérité la plus dévouée à tous vos intérêts véritables.

Mille et mille tendres amitiés.

S. Swetchine.

24 novembre, Paris.

Si vous aviez été témoin de l'impression que m'a faite votre lettre, vous auriez vu comment une appréciation déjà si élevée pouvait monter toujours, vraiment il n'appartenait qu'à vous de faire découvrir des douceurs nouvelles dans un devoir dont on ne connaît, en général, que les aspérités, et, après avoir rendu la vérité facile, vous la rendez si aimable qu'on ne sait, en vous étudiant, lequel des deux plaît davantage, de vous louer ou de vous contredire. Mon premier mouvement eût été de vous l'écrire sur-le-champ, et depuis j'ai bien regretté de ne l'avoir pas fait; mais j'ai voulu, au préalable, m'appuyer de quelques conseils, plus tard une foule de préoccupations me sont survenues, et enfin depuis trois semaines je n'ai

pas cessé d'être souffrante, et je l'ai été tant à plusieurs reprises que j'ai été obligée de fermer ma porte, même mercredi dernier, jour où M. de Kergorlay m'est venu à ma vraie peine; ce grand malaise me vient d'une douleur au cœur qui complique tous les autres maux d'habitude, et met particulièrement en désarroi le système nerveux. Je commence à sortir de cette mauvaise veine, et c'est tout au plus si pendant ce temps j'ai recueilli les voix pour le peu de points qui vous arrêtaient encore; je me suis convaincue que les transpositions de textes résultaient nécessairement de la forme donnée aux emprunts que vous faisiez, que du moment où vous faisiez un travail libre sur l'Écriture, vous ne deviez rester exactement fidèle qu'à son esprit, et que le changement de circonstances et de personnes que vous vous permettiez était moins hardi, ce que l'on croit indulge souvent, le sens des paroles de l'Écriture détourné de son interprétation première, mais appliqué toutefois dans des vues qui lui restent conformes; encore hier, avant d'avoir vu M. d'Hautefeuille, j'adjurai M. Lacordaire de me dire s'il croyait que l'on pût s'élever contre les paroles des disciples d'Emmaüs dans la bouche des Égyptiens, et de l'application faite par Notre-Seigneur, aux noces de Cana, du psaume de la *Vigne féconde et des plants d'olivier*, et il m'a dit que rien ne lui paraissait moins irrévérencieux, que toutes les fois que l'on ne suivait pas littéralement le texte, ces libertés-là étaient indispensables. M. d'Hautefeuille m'a dit que vous étiez revenue au *Lys d'Israël*, sans vous arrêter au rapprochement du titre que l'on voulait vous faire éviter, je pense que vraiment ce serait sans inconvénient; les mêmes choses ne se présentent pas à tout le monde, et on ne se déciderait à rien s'il fallait prévoir tout ce qui peut impressionner. Quant à la fleur de Jessé, ce n'est pas seulement sa racine que l'on m'a opposée, mais encore l'application que M. de Genoude et M. Lacordaire croyaient qui en était faite exclusive-

ment au Sauveur; ils m'avaient fait peur, et un des jours où j'ai été le plus malade, j'allais vous écrire deux lignes pour vous dire de vous bien garder de ma fleur de Jessé, mais un moment après, en disant mon office de la Vierge, je tombai sur le texte appliqué précisément comme j'en avais besoin. Ainsi, au petit chapitre *pour l'Avent deuxième office*, à la suite de laudes, les paroles d'Isaïe sont appliquées à la Vierge : *Il sortira un rejeton de la tige de Jessé, et il naîtra de sa racine une fleur sur laquelle l'Esprit du Seigneur se reposera.* Ne vous semble-t-il pas au moins probable que dans *cette fleur sur laquelle l'Esprit du Seigneur reposera*, l'Église ici reconnaît Marie? J'ai fait part de mon observation, elle n'a point été combattue, je vous la donne comme elle m'est rendue, en vous assurant en mon âme et conscience que j'aime autant et peut-être davantage le *Lys d'Israël.* M. d'Hautefeuille, qui m'a laissé l'espoir que je le reverrais aujourd'hui, m'a dit que vous commenciez déjà votre travail d'épreuves, et que M. Ballanche n'avait plus rien trouvé à redire; c'est bien la certitude de sa pleine et entière satisfaction, et par conséquent la *sécurité* comme effet produit, et suffrage de talent et de goût.

Adieu, ma bien chère, on me donne l'espoir de vous revoir en janvier et de vous garder quelques semaines. C'est de bien bons moments qui me sont promis, et j'en jouis à l'avance.

N'est-ce pas aussi le moment où vous paraîtrez? Je passe en vous suivant à travers bien des impressions, et lorsque vous vous exercez à être humble dans le succès, je me sais gré d'être glorieuse.

J'embrasse Charles et vous qui me le permettez.

S. SWETCHINE.

Chateaubriand avait, lui aussi, envoyé son petit mot :

Paris, (?) février 1839.

Vous savez, Madame, combien je vous admire. Je n'ai pas encore eu le temps de lire dans son entier le *Lys d'Israël*. L'apparition de Madeleine au milieu des noces de Cana est merveilleuse.

Pardonnez-moi, Madame, si j'écris ce mot à la hâte, uniquement pour vous prouver que je vous lis et pour vous offrir, avec mes remerciements les plus anciens, l'hommage de mon profond respect.

CHATEAUBRIAND.

Encouragée par ces éloges, Mme d'Hautefeuille préparait déjà un nouvel ouvrage.

28 avril 39.

Votre *Jehanne* me ravit. Entrez hardiment dans la pensée qu'Agnès Sorel représente la gloire humaine et royale, l'honneur comme on l'appelle : c'est notre idole actuelle. Par conséquent, vous rencontrerez des sympathies nationales, les seules de ce moment-ci. Mais réservez de plus hautes sympathies à votre véritable héroïne. C'est une idée providentielle qui s'est incarnée dans Jehanne. C'est l'idée de l'unité de la France que Michelet a si bien sentie. Ensuite, la France avait une mission à accomplir dans le monde. Charles VII a profité de l'enthousiasme de Jehanne ; il a même cru à l'intervention divine ; mais il ne s'est véritablement associé qu'au sentiment bien vrai, et qui ne manque pas d'héroïsme et de grandeur, au sentiment patriotique d'Agnès. Le patriotisme d'Agnès est le patriotisme exalté et commun que tous sentent ; celui de Jehanne est un patriotisme inspiré qui ne se trouve qu'à la hauteur de la sphère religieuse. Tâchez de réaliser ces deux sortes de patriotisme, et que l'on sache bien que Charles VII n'avait que cette pauvre sorte de patriotisme qui laisse un peuple et un roi tuer ses prophètes. Notre dignité nationale, dont il est si souvent question dans nos

Chambres, est à cette triste espèce. Nous avons tout juste le patriotisme d'Agnès et de Charles ; nous sentons la gloire humaine et vaniteuse comme ces deux faibles créatures.

Pourquoi ne feriez-vous pas un ciel où vous placeriez le déroulement des destinées anglaises et des destinées françaises ?

Il s'agissait de savoir s'il y aurait une France.

Il faut bien se rendre compte de la différence entre le temps de Charles VII et celui de Henri IV.

Votre ciel pourrait être une vision.

Je crois que vous en avez besoin pour expliquer le plan providentiel.

Les voix qu'entend Jehanne, convertissez-les en entretiens que des anges ont entre eux.

M. Thomassy vient de publier une brochure sur Christine de Pisan chez votre ami Debécourt. La première fois que vous lui écrirez, demandez-lui cette brochure ; il est utile que vous la lisiez.

J'avais bonne envie d'aller voir Mlle de Virieu, et je n'y suis point allé. Je voulais aussi aller voir Mme Le Tissier, laquelle me boude et n'a pas voulu me parler un jour que je l'ai rencontrée chez Mme de Lamartine. Je n'ai revu ni M. Cazalès ni presque M. Wilson. Je n'ai point entendu parler de M. de Kergorlay. Je sais que M. de Carné doit être dans le chagrin. J'ai donné un jeune homme à M. Jourdain. Il va l'envoyer à Berlin. Il me demande un article sur son livre. Mon article sur le *Lys d'Israël* va me donner des pratiques.

Je connais l'article du *Semeur*. Faites attention qu'il est écrit dans un sentiment protestant et que ses objections s'adressent à l'Église catholique aussi bien qu'à vous.

Mme Récamier a souvent été fort souffrante.

Nous avons eu une seconde lecture où étaient M. et Mme de Lamartine, qui ont été ravis d'admiration.

O honte! on veut abaisser le niveau de notre dignité française à la hauteur de ce crapaud de Thiers. Nous avons une Chambre si vaniteuse qu'elle repousse la suffisance des doctrinaires et qu'elle adhère à toutes les insolences de Thiers.

En vérité, nous ne méritons pas même de descendre à Augustule.

Les légitimistes se moquent beaucoup; et ils aident à l'abaissement général.

Relevez notre pauvre France.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

Hébal.

CHAPITRE VIII

En produisant coup sur coup trois ouvrages, Mme d'Hautefeuille avait été à la peine, elle allait être à l'honneur. Dès 1834, la lecture solennelle des *Mémoires d'Outre-Tombe* avait lieu à l'Abbaye-aux-Bois, devant un petit comité d'intimes qui s'appelaient Montmorency, Noailles, La Rochefoucauld, Ballanche, Sainte-Beuve, Ampère, Quinet, etc. Ces initiés privilégiés ne tardèrent pas à répandre un secret dont ils étaient justement fiers, mais en 1839, Chateaubriand composait le chapitre XI, consacré à Mme Récamier. « Sa beauté, écrivait-il, mêle son existence idéale aux faits matériels de notre histoire; lumière sereine éclairant un tableau d'orage. » Mme Tastu, assistant aux lectures, s'arrachait là doucement à ses peines et disait : « Oh! ces ailes de l'aigle qui battaient dans l'air! » Il ne fallait pas cette fois que le moindre souffle vînt éveiller la modestie de la déesse; René ne soumit point ses manuscrits au noble aréopage, et c'est Mme d'Hautefeuille qui eut la gloire d'être choisie comme arbitre.

21 juin 39.

Voici que j'ai une confidence à vous faire.

Mme Récamier, lorsque vous lui avez conseillé d'écrire

ses souvenirs — il y a bien longtemps que je lui donne le même conseil — ne vous a point dit qu'elle avait une centaine de pages dans les *Mémoires* de M. de Chateaubriand. Elle aurait pu vous le dire; mais à cause de la manière dont M. de Chateaubriand s'exprime sur elle, elle aurait eu quelque embarras à vous faire cette confidence. Pourtant je l'y ai engagée, et elle s'y est résolue. Elle serait même charmée d'avoir vos impressions. Voulez-vous lire cette centaine de pages, sans en rien dire à personne, à la condition seulement que vous direz avec franchise votre pensée tout entière? M. de Chauteaubriand a remis à Mme Récamier cette partie de ses *Mémoires.* Elle a toute liberté de communiquer à l'intimité la plus parfaite, et vous êtes de cette intimité. D'après les observations de Mme Récamier et d'un très petit nombre de ses amis, une dernière revision serait faite. Ensuite, cette partie des *Mémoires* irait rejoindre le dépôt où les éditeurs doivent les prendre lorsque la publication aura lieu.

Vous savez qu'il a été fait des lectures des *Mémoires*, mais vous comprendrez facilement qu'il n'en a jamais été fait de la partie qui concerne Mme Récamier. Ceci est donc une confidence tout à fait à part.

Mme Récamier n'aurait jamais osé vous la faire si vous ne l'eussiez pas mise sur la voie et si je ne l'eusse pas moi-même encouragée.

Passé ce premier embarras d'une telle confidence, elle mettrait un très grand prix à connaître vos impressions, puisque vous représenteriez pour elle ce public d'élite auquel seul on doit songer, et parmi ce public d'élite les femmes d'élite.

La solitude de la campagne serait très favorable à cette lecture impartiale, et pourtant à laquelle vous prendrez un très vif intérêt. La solitude, loin du bruit du monde, vous placerait juste dans le point de vue de la postérité.

Je vous engage à accepter ce rôle, à cause de l'intérêt

beaucoup plus particulier que je prends à cette partie des *Mémoires* de M. de Chateaubriand. Et je suis bien persuadé que vous aussi c'est à cette partie des *Mémoires* que vous prendriez un intérêt plus direct.

M. de Chateaubriand peut dire de lui-même ce qu'il veut. Il s'est livré au public. Il n'en est pas de même de Mme Récamier. M. de Chateaubriand ne veut traduire Mme Récamier devant la postérité qu'avec son assentiment. Elle lui a ouvert ses portefeuilles. Il n'en a fait usage que sous ses yeux. Ainsi, tout est bien entendu entre eux. Lui-même, vous le comprenez, est plein de tous les sentiments les plus délicats pour soigner cette renommée si intacte comme elle mérite d'être soignée.

Je suis là pour ajouter aux soins de l'auteur, pour veiller aux susceptibilités de celle qui en est l'objet.

Vous me viendriez en aide, vous nous viendriez en aide à tous.

Si vous agréez ce plan, il faut que vous ayez l'extrême bonté de faire prendre les cahiers chez moi, parce que je n'oserais pas les aventurer moi-même.

Vous auriez la précaution de m'indiquer le jour où vous enverriez prendre le manuscrit.

Il faudrait que vous voulussiez bien le lire de suite et faire en même temps vos notes à part.

Vous me renverriez le tout par la même voie.

Je dois vous dire que M. de Chateaubriand est maintenant très pressé de compléter son manuscrit dans le dépôt où il doit dormir jusqu'au moment où ses éditeurs l'en tireront.

Je n'ai pas besoin de vous recommander le silence le plus parfait.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

9 juillet 39.

Vous avez mille fois raison de vous étonner.

Voici ce qui est arrivé. Vous auriez eu immédiatement le manuscrit si on était venu immédiatement le prendre. Mais vous savez que les choses changent d'un jour à l'autre. Il est survenu la pensée de faire quelques changements, et l'on s'est mis de suite à les faire. Puis d'autres encore. Et toutes ces petites recherches ne sont pas encore terminées. Je vous tiendrai au courant. Mme Récamier a désiré voir la lettre que vous m'écriviez pour me donner votre assentiment. Elle en a été ravie, et elle a voulu la garder. Il faut être juste, cette lettre était charmante pour Mme Récamier. Elle contenait, en très peu de mots, une si juste appréciation de ce qu'elle est, que j'en ai conclu, pour moi, le désir de vous voir écrire quelques pages sur elle. Nous en recauserons. Ainsi, l'envoi du manuscrit n'est qu'ajourné. On tient plus que jamais à avoir votre avis ou, comme on dit à présent, votre impression.

J'ai entre les mains un exemplaire d'un ouvrage du vénérable M. Cazotte. Il vous est destiné. Si vous voulez le faire prendre, par la première occasion, il vous attend.

Je travaille, en effet. Je vous ai dit que je faisais plusieurs mémoires ; ce n'est point de la poésie. Je regarde toujours la situation comme très mauvaise. M. de Lamartine prend une belle position dans la Chambre ; j'en suis charmé.

1840 me paraît beaucoup trop près pour la catastrophe que j'attends. Ma foi en l'avenir n'est pas ébranlée, mais la transition m'effraie. N'est-il pas vrai que c'est encore une chose terrible que d'en être toujours à la transition ? Au reste, les choses humaines sont toutes transitoires ; ce monde-ci n'est qu'une transition.

Votre Jehanne, soyez-en sûre, sera merveilleusement belle. Ne vous désolez pas du temps que vous y consacrez.

J'ai envoyé à Turin un exemplaire du *Lys d'Israël :* il

est question de le faire traduire en italien. Si la communication réussit, la traduction se fera sous mes yeux.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

15 juillet 39.

Je m'empresse de vous annoncer que vous pouvez faire prendre le manuscrit. Seulement, je vous prie de vouloir bien me dire, un jour d'avance, le moment où vous pourrez le faire prendre, par occasion sûre. Je ne le demanderai à Mme Récamier que lorsque vous m'aurez prévenu.

Je joindrai au paquet le volume de M. Cazotte qui vous est destiné; je vous assure qu'il vous intéressera vivement. Il exhale un vrai parfum d'honnêteté, de simplicité, de foi antique, de sentiments excellents, de parfaite mansuétude (1).

J'aurais beaucoup de choses à dire sur la situation actuelle; je me bornerai à vous dire que je la trouve théoriquement impossible : la société n'est debout que par le fait.

Les dieux s'en vont, disait-on, sur la fin de l'empire romain.

Les rois s'en vont, disait M. Lainé, en juillet 1830.

Les têtes s'en vont, a dit feu Mme Villars.

J'ajoute : la société s'en va.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

J'ignore le jugement que Mme d'Hautefeuille porta sur le chapitre XI des *Mémoires*, on le trouverait certainement dans les archives de M. de Loménie. Il importe d'ailleurs assez peu. Nous pouvons présumer qu'il fut inspiré ou revu par Bal-

(1) *Témoignage d'un royaliste*, par J. Scévole Cazotte.

lanche, et l'opinion de celui-ci doit être conforme à celle de son amie.

Pour l'instant, le doux rêveur avait déposé la plume, semblant vouloir jouir paisiblement de sa réputation acquise. Craignait-il que sa pensée d'un si haut vol ne fût pas comprise de tous ou qu'on le trouvât trop abstrait. « Faire des livres, disait-il, à quoi bon? La génération actuelle ne les lirait pas, et la génération suivante aura certainement des écrivains supérieurs. » Mais, détaché de la philosophie, son esprit toujours en éveil se dirigeait vers une autre voie.

15 août 39.

Voici bien une autre affaire à laquelle vous ne vous attendez point.

Je viens d'inventer une machine hydraulique d'une très grande puissance.

Je fais faire le mémoire et les dessins et, d'ici à un mois, je compte prendre le brevet d'invention.

D'ici là, je m'occupe d'une application immédiate, et j'ai songé à Versailles.

Voici les renseignements que j'ai obtenus :

Le service de l'aqueduc de Marly se fait par des moyens insuffisants et qu'il est question de remplacer.

Il paraît que Versailles a manqué d'eau cette année, ce qui ne lui était pas encore arrivé depuis plus de cinquante ans.

C'est ce qui a donné lieu à plusieurs projets pour éviter cet inconvénient pour l'avenir.

Une commission est nommée pour examiner ces divers projets.

Le conseil municipal offre déjà 400,000 fr. pour la construction d'une machine nouvelle devenue nécessaire.

Vous connaissez Versailles. Je voudrais savoir à qui je pourrais m'adresser avec confiance pour avoir toutes les données du problème à résoudre, c'est-à-dire la quantité d'eau à élever par jour, la hauteur, etc., etc. ?

Dès que j'aurai les données, je m'occuperai d'un mémoire pour l'application spéciale aux besoins de Versailles.

Je puis vous dire, dès à présent, que ma machine serait d'une telle puissance qu'elle pourrait promettre tout ce qu'on lui demanderait.

Toutefois, comme il ne s'agit encore que d'un principe, je ne me soucie point d'en parler. Je crois avoir tout prévu ; cependant, il serait possible qu'il y eût des difficultés non soupçonnées et qu'il faudrait surmonter.

Je ne voudrais parler de cet objet que lorsque je serais parfaitement sûr de la possibilité d'exécution.

Versailles me servirait merveilleusement, parce que ma théorie s'appliquerait à des mesures positives.

C'est l'à-propos de la circonstance qui me force à rompre le silence plus tôt que je ne l'aurais voulu.

Voyez donc, je vous prie, avec M. d'Hautefeuille, si vous pourriez me donner quelque direction.

J'ai dit, pour aujourd'hui.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

Hébal.

M. et Mme Lenormant sont en Normandie.

Ampère va faire une petite absence.

L'Abbaye devient solitaire.

Mme Récamier n'ose pas se remuer parce qu'elle n'est pas assez sûre de sa santé. On s'occupe toujours des *Mémoires*. Ne m'oubliez point auprès de tous. Travaillez-vous ?

29 septembre 39.

Voici huit jours que j'ai eu le grand plaisir de voir

M. d'Hautefeuille. J'avais reçu votre lettre plusieurs jours auparavant avec, tous les jours, le dessein d'y répondre. Mon Dieu ! comme le temps passe.

Mme Récamier a presque toujours été souffrante. Moi-même, j'ai été un peu opprimé par la mauvaise saison. Mais je suis bien, et Mme Récamier est restée assez souffrante.

Nous sommes presque seuls à Paris. Ampère fait des courses ici et là. M. et Mme Lenormant sont en Normandie. M. de Chateaubriand n'a pas remué. Sainte-Beuve est pourtant ici. Quinet aussi. Vous vous contenteriez, je crois, de cette solitude, et vous y ajouteriez beaucoup d'agrément.

Ce que vous me dites de Mme de Kergorlay me fait un plaisir infini. Je savais déjà qu'elle était dans une bonne phase de santé. M. de Kergorlay a été d'une grande perfection pour des recommandations de Mme Récamier. Dites-lui, je vous prie, combien elle en a été touchée et reconnaissante.

M. d'Hautefeuille m'a dit que vous aviez le projet de venir passer quelques jours à Paris sur la fin du mois. J'en suis ravi. Je vous dirai que vous me trouverez peu disposé à voir les bêtes.

Certainement, j'ai parlé de votre protégé, le relieur de M. Wilson. Sachez que M. Lenormant a été de fort mauvaise humeur pour tout ce qui tenait à la bibliothèque. De plus, un sous-bibliothécaire m'a dit que le protégé était un peu cher. J'en reparlerai.

Je suis pour *Jehanne :* c'est là le véritable nom. D'ailleurs, il faut la séparer de M. de Voltaire, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi Louis XV.

Mes entrailles paternelles se réjouissent toujours lorsqu'on dit du bien d'Antigone; c'est ma fille préférée.

Quant à mon invention, je n'ai aucun doute sur la théorie. J'ai déjà épuisé deux calculateurs qui ont fait, à ce

sujet, de l'algèbre à n'en plus finir. Les difficultés sont énormes, et je suis d'une grande fécondité de moyens pour tourner ces difficultés. Il me reste à employer les ressources d'un homme pratique ; c'est ce que j'ai commencé à faire. Les lois physiques sont irréfragables. Or, j'agis en vertu de deux lois physiques qui, toutes les deux, remontent à Pascal. L'une a été fort employée, et l'est tous les jours; seulement, j'en tire des effets successifs dans la théorie, et simultanés dans la pratique : c'est là la merveille. L'autre n'est employée que depuis une trentaine d'années, mais à l'état de force passive, et je la fais passer à l'état de force active ; c'est-à-dire que c'est un *effet* dont je fais une *cause*. Autre merveille si l'on veut.

Lorsque M. de Montalivet sera ici, je le verrai, parce que c'est par lui que j'aurai tous les renseignements sur Versailles.

Mille respectueuses tendresses.

HÉBAL.

8 octobre 39.

M. de Kergorlay a eu l'extrême bonté de venir et de revenir me voir pour arranger un voyage à Saint-Vrain. Il met à tout cela un empressement très aimable, où je reconnais bien votre vive sollicitude.

M. Récamier me veut encore quelques jours sous ses yeux.

Depuis vous, Mme Récamier vient, tous les jours, passer la soirée auprès de moi, ce qui me fait quelquefois des soirées très brillantes, mais toujours très agréables.

Je sais que Justin Maurice est très exact à vous écrire.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

Le mérite littéraire de Ballanche désormais reconnu devait un jour recevoir une consécration

officielle. Bien que notre théosophe émît le désir de rentrer dans son silence, puis de ne vivre que pour ses amis, ceux-ci le poussaient vers l'Académie française.

11 octobre 39.

Je n'avais pas trop le mouvement de réclamer contre mon insertion dans la liste de la candidature académique, mais les ignobles lazzis du *Charivari* et du *Corsaire* m'y ont décidé (1). J'ai écrit un simple mot au *Journal des Débats*, uniquement pour nier le fait de ma présentation. Ma lettre a été insérée hier; elle n'a pas plus de trois lignes.

Entre nous, je dis toujours que je me présenterai pour remplacer M. de Bonald, mais c'est une manière de répondre aux bienveillantes sollicitations de quelques-uns. Je suis bien décidé à ne point me présenter. Je mourrai tranquille, sans courir les chances d'un éloge académique peut-être fort médiocre et fort absurde.

J'attends toujours un jeune Montgolfier. J'ai besoin d'un homme pratique pour savoir les moyens dont la mécanique peut disposer; ensuite, il me fournira sans doute un faiseur de dessins. Je ne crains qu'une chose, c'est la complication de la machine. La seule difficulté est là, et c'est pourquoi j'ai besoin d'un homme pratique. Au reste, cependant, la complication de ma machine n'est pas comparable à la complication de la machine à vapeur. Il est vrai de dire que cette machine à vapeur s'est faite successivement, par une suite de tentatives dont les premières ont été assez infructueuses. La mienne est faite de toutes pièces et complète, mais seulement dans ma tête.

Je ne vous ai pas assez dit combien j'ai été satisfait de

(1) Le *Charivari* du 9 octobre contient un article : *Physiologie de candidature académique*, où le candidat est largement raillé.

ce que vous avez eu l'extrême bonté de me lire. Soyez certaine que le public sera charmé.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

17 novembre 39.

M. Wilson est venu me voir avant d'aller à Saint-Vrain, j'espérais avoir de vos nouvelles par lui. Me voici maintenant en peine de votre santé. N'allez pas croire que vous n'avez pas besoin de vous en mêler ; non, non, croyez-moi, il faut s'occuper de sa santé, parce que la santé est bonne pour ce qu'on en fait. J'ai eu pendant quelques jours une sorte de difficulté de vivre ; j'étais sans force aucune. Je me suis mis à étudier mon régime, à essayer, et enfin je suis parvenu à reprendre le dessus. Si cet état eût continué, j'aurais eu recours à un médecin. Mais j'ai pu m'en passer. Mme Récamier a toujours les mêmes alternatives, mais enfin sa santé n'a rien d'inquiétant. Je suis allé, ces jours derniers, voir Mme Swetchine ; je l'ai trouvée assez bien, et avec un bon visage. Elle était avec le fils de Gœrer. Vous savez qu'il est venu à Paris pour étudier tout ce qui concerne Jeanne d'Arc, dont il a déjà écrit l'histoire. Il compte publier le second procès dont la plus grande partie est encore inédite. Je suis charmé que vous vous occupiez de cette héroïne. Il ne sera pas dit que les étrangers sont seuls à soigner cette gloire si française. Croyez-moi, ce que vous avez fait est très bien, et bien à vous. Ainsi du courage. Occupez-vous de Jehanne et de votre santé. Je viens de passer par une phase de découragement. J'ai mille peines à me remettre au travail. Cependant, je viens à bout de me vaincre.

J'espère que le mois prochain, je commencerai à imprimer. Nous avons eu quelques lectures en très petit comité : des morceaux de M. de Chateaubriand, des chapitres de l'histoire de Port-Royal, de Sainte-Beuve. J'ai assisté à la

lecture de la pièce de Mme de Girardin contre le journalisme (1). Elle-même lisait, chez elle. Il y avait pas mal de monde. La pièce n'est pas une pièce, mais il y a de très beaux vers. La Comédie française voudrait la jouer, le ministère ne s'en soucie pas. Vous savez combien je suis décidé en faveur des Girardin, mais, si j'étais le ministère, je m'opposerais à la pièce comme lui. Mes pressentiments continuent d'être fort tristes. Point d'esprit public, point d'idée qui rallie, une cohue d'opinions factices, de la souffrance intime, un dépenaillement de toutes choses. La recrue que vient de faire la Pairie est peu brillante, mais pouvait-on la faire autrement (2) ? Que va faire l'Académie? On s'en inquiète peu. Ce que nous avons de mieux à faire, entre nous, c'est de nous faire un monde à part. Faites votre *Jehanne* qui, soyez certaine, sera une belle chose ; je ferai mon monolithe. M. de Chateaubriand laissera ses mémoires. Si Mme Récamier voulait, elle laisserait ses souvenirs, mais, du moins. elle laissera une mémoire qui ne sera point sans quelque éclat. On dit M. de Lamartine souffrant. Je me réjouis de la joie de M. de Carné. Je manque de sympathie pour M. Jourdain: cela viendra.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

3 décembre 39.

Il faut bien que je vous le redise, entre blanc bonnet et bonnet blanc, il y a toute la différence d'une locution française à une locution qui ne l'est pas. La différence qu'il y a entre la *Phèdre* de Racine et celle de Pradon, c'est la différence du génie au non-génie. Le talent est une chose

(1) C'est l'*École des journalistes*, dont la censure interdit la représentation.

(2) Le 7 novembre avait eu lieu la nomination de vingt nouveaux pairs, parmi lesquels Bérenger (de la Drôme), le marquis de Boissy, le vicomte Cavaignac, le duc d'Estissac, Viennet, Teste, Cubières, etc.

qui se sent et qui ne se dit pas. Votre Jehanne sera votre Jehanne : voilà tout. Elle sera ; les autres ne seront pas. Je ne dis point cela pour le travail de Gœrer, qui vous servira et qui ne vous nuira point. L'inspiration, là, est historique. Vous me dites que l'archevêque d'Embrun compare Jehanne aux Sibylles. Je l'ai toujours considérée comme une nature de Sibylle, mais une Sibylle chrétienne, et d'action, au reste comme la plupart des femmes et des vierges qui ont subi le martyre dans les temps de Dioclétien et autres enragés.

Oui, je travaille, quoique lentement. Je m'enferme dans mon tombeau qui sera, au lieu d'une coque de soie, un monolithe de marbre blanc.

La charte turque est une invasion de l'Occident sur l'Orient ; et cette invasion ira jusqu'au bout, malgré tous les czars.

Les nouvelles d'Afrique inquiètent.

La santé de Mme Récamier est toujours sujette à des éclipses ; elle s'informe beaucoup de la vôtre. La mienne est excellente.

Je fais grand cas de la santé pour mes amis et pour moi. Dans les temps anciens, je n'en tenais pas si bien compte. Soignez donc la vôtre.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

7 décembre 39.

Voici ce qui se passe :

Nous nous sommes mis à lire ce que j'avais écrit il y a bien des années.

Il se trouve que j'ai été beaucoup plus complet que je ne croyais.

Mme Récamier se lasse de s'occuper d'elle-même. Il faut laisser passer cette impression. Je ne la contrarie point, parce que je la comprends.

Elle pense, quant à présent, qu'il faudrait vous engager à rester dans les limites des lettres que vous avez entre les mains.

Toujours est-il qu'elle est charmée et touchée de tout ce qui se passe en vous relativement à elle.

Je persiste à penser qu'il faut toujours vous mettre à même de lire et cette partie des *Mémoires* de M. de Chateaubriand et ma propre notice.

C'est ce qui se fera d'abord.

Mme Récamier ne voudrait pas nuire à saint Louis. Elle a parfaitement raison.

M. Lenormant arrive cette semaine; nous le consulterons immédiatement au sujet de saint Louis.

M. Mignet s'en est fort occupé dans un temps; c'est par là qu'il a débuté dans la carrière historique.

Alors, sans doute, il n'était pas encore fataliste.

Mille tendres respects et mille respectueuses tendresses.

HÉBAL.

26 décembre 39.

Vous êtes fort attendue pour le 7 du mois prochain, et nous aurons encore quelques bonnes heures.

Vous trouverez Mme Récamier dans un assez bon état de santé, malgré quelques petites éclipses momentanées de voix et quelques atteintes de rhumatisme. M. de Chateaubriand est très bien, quoique se sentant un peu vieillir, mais on ne s'en aperçoit point.

Je suis charmé que le livre de Gœrer ne vous touche point; j'en étais bien sûr d'avance. Lorsque nous serons entre nous, nous verrons bien ce qu'il y aura à faire relativement aux publications de quelques épisodes de Jehanne. Vous savez tout l'intérêt de ce petit monde, que vous connaissez, qui vous aime et qui vous admire.

Vous trouverez Mme Swetchine assez bien de santé.

Vous aurez M. et Mme de Lamartine, MM. de Carné et

de Cazalès, Wilson, Jourdain, tous ceux dont vous aimez à être entourée.

Mme de Kergorlay ne m'a jamais paru mieux. Je dîne aujourd'hui chez elle. Nous parlerons de vous.

On me dit que le baron d'Eckstein a eu un très grand chagrin, la mort d'une personne à qui il était fort attaché.

Les agitations de l'année dernière sont remplacées par une sorte de découragement qui ressemble à du marasme.

Je continue à me mettre en mesure pour mon impression, mais je n'ai point commencé.

Mlle de Lagrange a commencé mon portrait. Je ne puis rien vous en dire.

Je sais que M. de Chateaubriand ne veut à aucun prix laisser faire le sien. Il veut en rester sur celui de Giraudet. Mme Récamier aurait préféré que je fusse resté sur la médaille de David. Vous verrez cela.

Quand vous serez ici, pourrez-vous me céder, de temps en temps, M. de Sivry? Je choisirais ses jours et ses heures.

Mille respectueuses tendresses.

Hébal.

Les lettres du commencement de l'année 1840 nous manquent, mais il est certain que Ballanche n'abandonnait pas sa correspondante. Par un mot écrit en mars, on voit qu'il commerçait avec les éditeurs et auteurs tant à son sujet qu'à celui de Mme d'Hautefeuille : « Ayez bon courage, disait-il à celle-ci ; on s'accoutumera à vous. Vous vous ferez un public qui sera initié par le succès croissant de l'*Ame exilée*. On comprendra cette inspiration toujours la même. » Le libraire Delloye s'occupait en effet de tirer la sixième édition de l'*Ame exilée*, et Rosa allait en lancer une traduc-

tion espagnole. Devant semblable succès, Anna-Marie ne devait pas rester inactive. Dans les premiers jours de mai, elle donnait au public *Angélique*, aventure romanesque qui se résumait ainsi : Quelque temps après la Révolution, une jolie novice va dans un couvent prononcer ses vœux; au dernier moment elle ne se sent pas le courage de ce sacrifice, et comme, par un serment de l'abbesse, la vierge ne peut sortir du lieu saint sans être mariée, un jeune officier présent s'offre pour époux. Afin d'exagérer l'invraisemblance, il se trouve que ce militaire est une jeune fille qui, pour sauver l'honneur de son nom, a remplacé au régiment un parent dont l'inconduite est une flétrissure. Comment sortir d'une pareille impasse? Angélique finit par épouser le frère de la femme-soldat, et celle-ci trouve aussi un véritable mari. Commencé dans l'étrangeté, ce drame finissait assez vulgairement, par une sorte de partie carrée qui faisait de cette œuvre quelque chose de fort médiocre. Néanmoins Louis de Loménie écrivait à l'auteur, le 16 juillet 1840 :

« Permettez-moi de vous offrir mes très sincères félicitations pour votre livre dont la lecture a rafraîchi ma pauvre âme desséchée d'enfant du siècle. Il y a là une audace de pureté qui étonne d'abord et finit par dompter les plus rebelles. Pour ceux qui souffrent de ne plus croire, *Angélique* est mieux qu'une belle œuvre, c'est une bonne œuvre. »

Compliments adressés plus à la femme qu'à

l'écrivain, car les amis lettrés voyaient avec regret Mme d'Hautefeuille se jeter dans des conceptions bizarres et accuser à chacun de ses ouvrages, depuis l'*Ame exilée*, un déclin progressif. Seul le bon Ballanche marchait droit son chemin.

8 mai 40.

Je ne suis point étonné que vous ayez pour vous les prêtres et les jeunes femmes.

Il nous faut, à vous et à moi, une nouvelle génération.

Je crois que je prendrai des arrangements avec Delloye. Je ferai mon édition monumentale, et lui fera une édition de petits volumes à *35 sous*. Tel est le projet qui me convient assez.

On vient de publier deux volumes sur Charlotte Corday et une sorte de réhabilitation de Marat (1).

Dans une note, on cite les fameuses lettres publiées par MM. Ballanche et de la Gervaisais.

L'auteur du livre nouveau établit que la royauté et non le roi a été frappée, le 21 janvier. Louis XVI était un très honnête homme. Marie-Antoinette était digne. Madame Élisabeth était une sainte. Enfin, il y avait dans toute cette cour des mœurs. Et alors, arrive la figure de cette princesse qui aima si purement et si chastement un officier de dragons.

Vous voyez donc que les lettres avaient une signification, et que cette signification devait être un jour saisie par d'autres que par vous et par moi.

Il en sera de même pour Angélique.

Je ne vois toujours point paraître le petit article.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

(1) L'un de ces livres était d'Alphonse Esquiros.

23 mai 40.

Je vous dirai que je ne suis pas trop content de ma santé, non pas qu'elle rétrograde, mais elle n'avance pas, ce qui m'est une raison de plus pour ne pas tarder.

Aussi, ai-je commencé à imprimer, et même j'ai déjà entre les mains les premières épreuves.

Je ne suis pas encore très pressé pour le travail de dévouement de M. de Sivry; mais d'ici à moins d'un mois, j'en serai très pressé.

Je vois que mes épreuves me retarderont beaucoup, car, sans cela, je dirais moins d'un mois.

J'ai renoncé à M. Delloye. Je fais tout par moi-même.

Je ne vois point mon petit article dans le *Journal des Débats*; maintenant il serait trop tard, parce qu'il faudrait un véritable article. M. Jourdain croit qu'il ne faut pas, en ce moment, provoquer la discussion; je suis assez de son avis.

Il faut laisser l'opinion saine se former, sans taquiner l'autre qui s'irriterait.

Les prêtres et les jeunes femmes sont pour vous, et d'autres encore qui ne sont ni prêtres ni jeunes femmes.

Mais, au nom du ciel! ne vous découragez pas. On ne saura réellement pas à quoi s'en tenir sur vos tendances que lorsque vous aurez clos votre cycle.

Il nous faut notre *Jehanne*.

Mme Récamier a toujours les mêmes alternatives. Il n'est pas bien étonnant qu'il y ait de l'incertitude dans ses projets.

Quant à moi, je m'abstiens d'en former. Une seule chose m'occupe sérieusement, c'est la ferme pensée de clore aussi mon cycle.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

30 mai 40.

Je suis retombé, mais sans gravité. Je suis condamné à rester quelques jours chez moi, à la diète la plus sévère. M. Récamier avait raison et je suis bien décidé à lui obéir. Cette réclusion forcée ne nuira point à la suite de mon travail. Au contraire, car, depuis quelques jours, mes traînasseries de santé me retardaient.

Tous les projets de Mme Récamier sont incertains. Les miens ne peuvent pas l'être. Deux choses s'opposent à toute incertitude de ma part. Il m'est impossible de songer à un voyage avec ma situation de santé. Et ma situation de santé me prescrit en même temps de ne mettre aucun retard dans l'achèvement de mon travail.

Sans doute, ce sera fort triste de rester ainsi seul, mais quand il n'y a pas lieu à examiner, on se résigne. Il convient assez à l'homme d'être, de temps en temps, à l'abri de la pensée d'avoir à choisir. J'espère que cette solitude me servira du moins à avancer dans ce qui doit être la clôture de ma carrière.

Si je survis à l'accomplissement de l'œuvre, ce qui est très probable, je serai tout entier à mes amis.

Toutefois, je ne désespère point d'aller passer quelques jours à Saint-Vrain, mais ce ne sera peut-être la semaine prochaine. Vous pouvez être sûre que j'y ai songé plusieurs fois, et que Mme Récamier y songeait aussi.

Dans ce moment, j'ai trop besoin de Fanny, et je ne pourrais être que très incommode; d'ailleurs, je ne suis pas encore assez lancé dans ma revision et mes épreuves.

Keppler disait : je puis bien attendre que mon temps soit venu; Dieu n'a-t-il pas attendu un observateur tel que moi?

Comprenez-vous le mystère?

Il est vrai que Dieu est éternel.

Il y a vingt-deux ans que j'ai publié les *Institutions sociales*.

Sauriez-vous bien me dire depuis quand on les lit, si même on les lit? Mais on les cite.

Ne vous découragez pas.

Une seule chose m'aurait décidé à une petite publication à part, ç'aurait été le cas où cela m'eût soulagé de quelque chose pour ma grande édition. Mais ce résultat ne pouvant être obtenu, je ne m'en soucie en aucune façon.

Je sais de quelle noce vous me parlez.

Enfin, je pourrai vous entrevoir quelques instants la semaine prochaine.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

BALLANCHE.

Mes plus tendres remerciements à M. d'Hautefeuille; vous pouvez bien lui dire de ma part, comme Lafontaine chez qui vous venez : J'y songeais.

26 juin 40.

J'ai fait hier ma petite course à Bièvre avec Mme Récamier, Mme Lenormant et Mgr Canova.

M. Récamier a été plein de soins pour tous, et pour moi en particulier. Il persiste à me faire suivre le même régime encore quelques jours, y compris les bains d'immersion.

Ma petite course ne m'a point fatigué.

Merci mille fois de me faire participer aux choses saintes !

Mon curé est très soigneux à mon égard; je crois qu'il m'épie un peu pour me saisir au cas où je voudrais partir sans être en règle, chose dont je n'ai nulle envie.

Je pense tout à fait comme vous sur Justin Maurice. Je suis loin de contester sa nature poétique; je l'ai tout de suite sentie. Mais, malheureusement, il n'est doué qu'à la mesure d'une femme; ce qu'il a est insuffisant pour un homme dans ce temps-ci. Avec un peu plus d'énergie, au lieu d'être novateur comme Victor Hugo, il serait régénéra-

teur. Alors, il prendrait en poésie la place que des artistes allemands prennent dans l'art. Et sa place serait belle en France, car elle n'a pas encore été prise, même par M. de Lamartine. Je vois bien des essais ; nul ne dépasse le niveau de Justin Maurice. Toutefois, M. de Lamartine vient de faire un grand pas, à mon avis; il vient de donner une nouvelle édition corrigée de la *Chute d'un ange*. C'est ce mot *corrigé* qui est un grand pas, un pas immense pour M. de Lamartine. Vous comprenez bien que si je trouve le don de Justin Maurice suffisant pour une femme, je ne conteste en aucune façon la possibilité pour une femme de s'élever au-dessus de ce niveau, surtout dans ce temps-ci. Je reconnais très bien la supériorité de certaines femmes, et même je suis très disposé à croire que, pour toutes en général, la moyenne est plus élevée que celle des hommes.

Ceci m'amène à notre Jehanne dont nous causerons plus tard.

Nous aurions besoin d'un Savonarole en poésie, au bûcher près ; et Justin Maurice ne peut pas être cela.

L'abbé de Lamennais s'y est brisé avec sa nature souffrante qui était bien une nature d'homme.

Mille et mille tendresses respectueuses et mille actions de grâces pour vos sollicitudes.

HÉBAL.

10 juillet 40.

Je m'empresse de vous écrire un mot pour vous dire qu'aujourd'hui je suis très bien. J'espère que cela va continuer et qu'alors j'aurai pleine liberté d'aller me mettre sous votre protection et celle de M. d'Hautefeuille.

M. Récamier me disait hier soir que je devais continuer, même à la campagne, ces bains d'effusion, où M. Constant m'a vu plongé.

Croyez-vous que ce ne serait pas trop d'embarras, chez vous ?

C'est Fanny qui me les donne avec une véhémence pro-

digieuse ; ce serait elle qui me les administrerait courageusement à Saint-Vrain ; mais encore faut-il qu'il y ait possibilité.

Mme Récamier est ébranlée sur son voyage d'Ems. Elle a toujours l'extrême bonté de me faire elle-même mes soirées. Quelquefois, je m'aperçois bien de sa fatigue, malgré sa dissimulation.

Je m'empresse de vous donner de mes nouvelles, parce que je crains les lettres de Justin Maurice et la présence de M. Wilson. Jamais, depuis ma rechute, je ne me suis mieux trouvé ; cela me paraît plus que de la convalescence.

Mille tendres et respectueuses amitiés à vous, à M. d'Hautefeuille, à toute la colonie.

HÉBAL.

CHAPITRE IX

Comme Mme Récamier était alors fort souffrante de la gorge, les médecins l'envoyèrent à Ems où elle se rendit seule, tandis que Chateaubriand restait à Paris et que Ballanche faisait ses malles pour gagner Saint-Vrain.

18 juillet 40.

Mon Dieu ! que je suis touché de tant de sollicitude, de tant d'adorable empressement ! Il est très certain que vous, M. d'Hautefeuille, toute la colonie, vous me constituez insolvable à tout jamais. Heureusement, pour nous autres chrétiens, nous avons l'éternité sur laquelle nous comptons bien mieux que sur le temps. En vérité, il faut bien que j'y compte, et j'y compte tout à fait.

Mme Récamier part aujourd'hui avec Ampère. Je serais bien en état de partir lundi prochain si je n'avais pas été retenu par une affaire indispensable. Je suis donc obligé d'ajourner à lundi prochain, c'est-à-dire au lundi suivant.

Ne vous inquiétez point du voyage. Je n'ai besoin de personne que de Fanny. Et même, je vous dirai que j'ai en horreur les complications. Je préfère de beaucoup partir seul, n'avoir point à m'entendre avec un tiers, quelque disposé qu'il fût à ne suivre que mes convenances. J'irai donc avec Fanny. Croyez-vous que mes pensées n'auront pas à m'occuper durant le voyage ? Un tiers me dérangerait peut-être. Qui sait ?

En attendant, je suis ravi que vous ayez franchi une des

difficultés de votre sujet. Je vois avec plaisir tout l'intérêt que vous portez à votre héroïne; je ne suis pas même fâché que l'émotion vous ait gagnée au point de vous faire souffrir, pourvu que ce ne soit pas trop.

Votre lettre m'a, moi-même, tellement ému que j'ai immédiatement formé un projet, celui d'écrire quelques pages sur cette époque; et ces pages pourraient peut-être servir d'introduction à votre poème. Qui sait? Je trouverai chez vous *Le règne de Charles VI* par Michelet. Ayez l'extrême bonté de me marquer, dans *Les ducs de Bourgogne,* les passages sur lesquels j'aurai besoin de m'arrêter. Je ne voudrais rien vous prendre de tout ce qui tient à l'unité de votre poème, mais je voudrais saisir ce qui aiderait à en faire saisir l'intention providentielle. Songez-y d'ici là. J'y songerai aussi.

Je n'ai point mémoire que M. de Kergorlay m'ait parlé de M. Brucker; cependant, ce nom-là ne m'a point sonné d'une manière nouvelle.

Je vous écrirai demain quelques mots.

Mille et mille respectueuses tendresses.

HÉBAL.

25 juillet 40.

Je sors cet après-midi pour aller retenir mes places à la diligence d'Arpajon, pour mardi. Je vous écrirai demain. Je tâcherai d'avoir le coupé pour Fanny et pour moi. Je me trouve assez bien pour n'avoir pas besoin d'une voiture particulière.

Je pars sans faire l'expérience. Elle m'aurait trop retardé.

Je ne suis pas encore certain du succès; je ne sais qu'une chose, quant à présent, c'est que si l'expérience réussit, ce sera la plus puissante machine hydraulique qui ait été faite. J'en désire vivement le succès, parce que j'en ai une autre en tête qui serait d'une importance bien

plus grande encore. Je ne puis me livrer à l'exécution de cette seconde machine qu'après que j'aurai assuré le sort de la première, parce que cette seconde machine exigera des frais énormes que je ne pourrais faire sans cela,

Ne vous étonnez pas tant de ce mouvement de mes idées. Il n'est point nouveau chez moi ; seulement, ce sera la première fois que j'aurai poussé une invention à bout. Imaginez-vous que sitôt que je vois une machine, je la saisis tout de suite, et je ne puis m'abstenir d'en faire immédiatement une autre.

J'ai de bonnes nouvelles de Mme Récamier, de la route. Elle est bien rassurée sur moi, parce qu'elle me croit auprès de vous. J'espère beaucoup de ce voyage.

Mes plus tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

On dira donc d'Hébal qu'il fut grand mécanicien, car, voyez-vous, ses inventions, si elles se réalisent, compteront certainement au nombre des inventions les plus importantes.

En attendant, n'en parlons point.

Ballanche se trouvait dans la béatitude au château de Saint-Vrain, et attendait patiemment le retour de Mme Récamier qu'il tenait au courant des événements. Quelle dut être sa joie lorsqu'un jour Mme d'Hautefeuille lui montra cette lettre reçue le matin même de l'adorable Juliette :

Ems, 5 août.

Oui, chère madame, vous m'avez fait un véritable bien en me donnant vous-même des nouvelles de notre ami, tout mon désir était de le savoir près de vous ; il me parle avec une vive reconnaissance de la perfection de votre hospitalité. Il me semble qu'il ne pouvait trouver qu'en

vous ce qui lui est si nécessaire dans ce moment : l'intérêt dans le calme ; vous vivez des mêmes idées, vous parlez la même langue, que j'aimerais à vous entendre, à me trouver avec vous dans cette aimable retraite si bien habitée ! Quel contraste avec l'isolement où je vis, presque tout ce que je connaissais est parti, je m'occupe uniquement de ma santé, c'est bien la plus sotte, la plus stupide, la plus triste des occupations ; j'ai bien besoin, pour y persévérer, de me dire que c'est un sacrifice que je fais à mes amis, que je n'ai eu le courage de les quitter que pour les occuper moins tristement de moi.

J'ai été plusieurs jours bien souffrante et bien découragée, mais je suis beaucoup mieux depuis trois jours et je commence à espérer.

Adieu, très chère madame, rappelez-moi au souvenir de M. d'Hautefeuille, parlez de moi avec notre ami, et recevez l'expression de mon attachement et de ma tendre admiration.

(Sans signature.)

Ballanche se laissait bercer par les soins exquis de son hôtesse. Il écrivait à Mme Récamier : « M. et Mme d'Hautefeuille sont d'une perfection d'hospitalité, d'attentions et de prévenances dont on ne peut se faire une idée. Je me couche de très bonne heure, on se tient dans ma chambre, M. et Mme d'Hautefeuille reçoivent leurs visites chez moi autour de mon lit. Je ne me suis point encore remis au travail, mais je ne tarderai pas [1]. » Il faisait de courtes promenades et jouait aux échecs avec la maîtresse de maison. Il pratiquait, comme

(1) *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, t. II, p. 498.

il l'affirmait lui-même, le régime pythagoricien, mais il avait trouvé là une seconde Antigone [1]. Surveillé comme un enfant chéri et pris par le charme de la campagne, le bonheur du retour à Paris lui troublait néanmoins le cœur; ce fut à la fois triste et joyeux qu'il regagna l'Abbaye-aux-Bois.

Paris, 7 septembre 40.

Je suis tout étonné de me trouver chez moi, et tout désorienté. Voici une autre solitude qui va commencer. Il faudra bien que la vie s'arrange autrement. Il n'y a pas moyen d'être toujours séparé d'une partie de soi.

J'ai dîné hier avec Mme Récamier, Paul et Ampère.

J'ai trouvé Mme Récamier aussi fatiguée que je m'y attendais. Et, cependant, je n'ai pas trouvé son visage altéré. Elle regrette toujours son voyage. Ce que M. de Kergorlay vous a écrit était vrai ; je crois qu'il l'avait pris dans un journal. Mais ce petit mouvement a duré fort peu, parce que Mme Récamier a été souffrante tout de suite, qu'elle s'est tenue chez elle enfermée et, sitôt qu'elle a été remise, tout avait disparu. C'est comme une vision dont elle s'est à peine aperçue, ce qui a fait qu'elle n'en avait rien écrit. Elle a été, pendant quelques jours seulement, contente des eaux, puis elle a été obligée de les suspendre. J'espère donc que, plus tard, elle en aura le bénéfice. Nous n'y sommes pas ; j'apprends, ce matin, qu'elle a eu une très mauvaise nuit.

J'attends avec une vive impatience de vos nouvelles. J'espère que M. Charles est tout à fait rétabli. Mes tendres et empressés souvenirs à lui, à M. de Sivry, dont j'ai si peu profité, à M. d'Hautefeuille, qui a été pour moi d'une

(1) Lettres citées par E. Herriott.

bonté si parfaite, et par qui je n'ai point été assez battu.

Je vais m'occuper de vous de toute façon. Je reçois, à l'instant, des volumes de Sismondi. Malheureusement, ce qu'on m'envoie ne contient que le règne de Charles VI.

Mme Récamier me disait hier qu'elle voudrait beaucoup que vous puissiez, quand vous venez à Paris, vous loger dans notre intérieur, de manière à ce que nous soyons toujours ensemble. Je ne demande pas mieux. Ce que tous veulent doit finir par pouvoir s'arranger. Ce point gagné serait beaucoup. D'abord, il faut toujours que vos séjours aillent se prolongeant, à cause de M. Charles. Ensuite, Mme Récamier ne sera plus tentée du voyage des Eaux. N'y aurait-il pas moyen, pour elle, d'avoir un établissement de campagne dans votre voisinage? Elle et vous, vous vous convenez si parfaitement!

J'ai vu, ce matin, M. Mourier. Je suis très content de lui. J'ai vu aussi M. Bataille, dont je suis également très content.

Mes empressés et respectueux compliments à M. le curé, à M. Constant, à M. Dieu, à M. de Mortemart.

Quand je me suis trouvé seul dans cette diligence, j'ai été comme un animal pris au piège.

Je n'ai point été fatigué, je suis certainement en très bonne voie.

Je vous écrirai plus au long un autre moment.

Point de nouvelles de Justin Maurice.

HÉBAL.

10 septembre 40.

J'ai reçu votre si bonne lettre qui m'a vivement ému. Oui, nous nous arrangerons pour dominer notre destinée. Mme Récamier y donnera les mains de cœur et d'âme. Ma seule peur est que la guerre vienne tout déranger dans le monde, car notre monde à part finira par s'arranger.

Mme Récamier est très souffrante en ce moment. Elle a eu, la nuit dernière, une crise très violente. En voilà encore pour quelques jours. Ensuite, j'espère que notre train reprendra. Tenez-moi au courant de toutes vos santés. J'ai vu hier M. Récamier, mais à l'Abbaye, auprès du lit de Mme Récamier. Je lui ai cependant dit quelques mots de ma santé. Il m'a fort approuvé d'avoir modifié mon régime dans le sens de la sévérité. Il me conseille fort de persévérer dans cette sévérité. Il suspend les bains et les choux, à condition de les reprendre à la première alerte. Il me permet le raisin mûr, hors des repas où entre le lait comme boisson ou comme nourriture. Je vous dis ces choses parce que je sais que vous me les demanderiez si j'oubliais de vous les dire. Il était dans ma destinée d'arriver au régime pythagoricien.

Je vous ai envoyé, par ma dernière lettre, des notes qui vous prouvent combien je voudrais dater de Saint-Vrain. J'ai vu, par moi-même, la situation de ma machine. J'ai prescrit des corrections auxquelles on va travailler. J'espère pouvoir faire une expérience à la fin du mois. Vous savez qu'il ne s'agit encore que de la pompe à élever l'eau à toutes les hauteurs. La seconde partie de l'appareil s'exécutera à loisir. Cette seconde partie est aussi très importante, puisqu'il s'agit d'un moteur tout nouveau, mais je ne m'en occuperai qu'après, parce qu'il faut que je connaisse la force dont j'ai besoin.

Quant à l'appareil pour la navigation, il est à l'état de dessin rudimentaire. Je ne le pousserai plus loin que lorsque le sort de l'autre sera assuré. Cependant, je désire fort y arriver, puisque c'est à Saint-Vrain que je voudrais lancer mon premier bateau.

Je reçois, à l'instant, une lettre de M. Guillemon qui est, à présent, à Nîmes. Je lui ai tourné la tête par mes projets de rénovation de la science. Il y entrera de toutes ses facultés. Toutefois, la guerre peut déranger cette partie de

mes projets, M. Guillemon étant officier du génie et voulant servir, dans ce cas (1).

Mille respects, mille tendresses, mille espérances.

HÉBAL.

22 septembre 40.

Justin Maurice est à Wiesbaden. Il n'a pas trouvé la grande-duchesse ; elle n'arrive que dans quelques jours. Il ne me parle pas de son jeune élève.

Mme Récamier est bien, sauf un peu de fatigue le soir.

Je suis bien. Je continue à me retirer sur les neuf heures.

Justin Maurice a trouvé un charmant petit volume qui est une contrefaçon belge de *Léa Cornelia*.

Mon pauvre M. Mourier a presque toujours été souffrant depuis mon retour, ce qui me retarde un peu.

Savez-vous quelque chose de nouveau au sujet du gouverneur que M. de Mortemart désire trouver ?

Ceci est uniquement pour vous tenir au courant. Tâchez, je vous en supplie, de me tenir aussi au courant.

Mme Récamier est toujours fort occupée des moyens de mener, autant que possible, une vie commune, soit à Saint-Vrain, soit à Paris.

Mille et mille respectueuses tendresses, mille tendres amitiés.

HÉBAL.

26 septembre 40.

Mme Récamier m'a dit hier qu'elle avait reçu une lettre charmante de vous.

Elle m'a dit que vous lui proposiez un plan que je n'ai pas très bien compris. Je crois qu'il sera toujours très difficile de faire quelque chose avec Mme Récamier. Cela serait beaucoup plus possible entre vous et moi. Je ne comprends

(1) M. Guillemon était aussi littérateur. On a de lui : *De l'intelligence et de la foi*, Paris, 1840, in-8, et l'*Homme sans asile*, Paris, 1845, in-8.

rien à cette impossibilité absolue qu'elle éprouve lorsqu'il s'agit d'écrire n'importe quoi. Et rien ne lui manque pour écrire des choses charmantes. Ceci entre nous, jusqu'à ce que nous ayons pu en causer.

Je n'ai point revu M. de Sivry ; j'espère cependant le voir de temps en temps. Je suis persuadé que le mouvement et un peu de repos d'esprit lui feront du bien.

Je me trouve beaucoup mieux, et, cependant, je ne me suis pas remis au travail. Avant de songer à la Théodicée, je pense à Charles VI. Où en êtes-vous?

J'ai eu hier un moment de vive colère au sujet de notre situation qui me paraît de plus en plus compromise par notre ignoble dictateur. Je n'ai que de tristes pressentiments.

Je ne sais comment il est arrivé que je ne vous ai pas encore remercié de vos excellents raisins ; c'est qu'en vérité, la plupart du temps, j'oublie le temps et l'espace. Aujourd'hui, je puis ajouter à de simples remerciements, car je suis convaincu que ces raisins m'ont fait le plus grand bien.

Je n'ai rien de nouveau à vous mander au sujet de M. Mourier. Voici plusieurs jours que je ne l'ai point vu ; je le crois encore souffrant.

Mes tendres et respectueuses amitiés.

Hébal.

La politique du moment ne pouvait manquer d'intéresser le vieux maître. Un des actes les plus reprochés au gouvernement de Louis-Philippe, le traité de Londres, venait de ressusciter l'éternelle question d'Orient, et nul ne savait alors si une guerre n'allait pas en résulter. Le gouvernement appela 150,000 hommes sous les drapeaux, décida de fortifier Paris, commanda de nombreux arme-

ments maritimes, M. Thiers se préparait à la lutte. Pendant ce temps, le prince Louis Bonaparte tentait l'affaire de Boulogne qui ne réussit pas, mais lui amena les Français — et ils étaient nombreux — aimant le courage et la témérité. Il réveilla aussi les anciens serviteurs de l'Empire, toujours prêts à suivre le nom prestigieux. Ballanche contemplait ces événements avec curiosité.... et s'occupait d'inventions mécaniques.

30 septembre 40.

Il faut que je ne m'expose pas, cette fois-ci, à demeurer une éternité sans vous faire connaître tous mes ravissements pour les raisins de Saint-Vrain, qui sont de vrais raisins de la terre promise. Je crois qu'ils me font grand bien, et qu'ils continuent le bienfait de la si douce hospitalité que j'ai reçue. Fanny faisait des bonds de joie en me montrant, tout à l'heure, les grappes une à une. Et moi, je suis confus, car je vous dépouille; j'ai bien vu que vos treilles ne devaient pas suffire à de telles prodigalités.

Je reçois à l'instant une lettre de notre voyageur. Croiriez-vous que lui et son élève ont été suspects à la police de Wiesbaden? Ils étaient observés, suivis pas à pas. Enfin, tout est expliqué. Ses princesses n'arriveront que dans une quinzaine de jours. Il va visiter Mayence, Cologne, Cassel, etc., tâcher d'apprendre l'allemand pour prendre patience. Il ne me le dit pas, mais je crois que son pauvre argent s'en va.

Il a trouvé une contrefaçon belge d'*Angélique*. La véritable opinion sur ce livre comme sur *Léa Cornelia* viendra de l'Allemagne. Vous savez que ma renommée a commencé par là.

Je vous assure que la prétention des Français à être au-dessus de tous les préjugés est la prétention la plus fausse.

Il me semble que l'opinion commence à se retirer de notre petit premier ministre casse-cou. En attendant, on dit que lui et les siens gagnent beaucoup d'argent.

On juge moins sévèrement le prétendant Bonaparte depuis qu'on le connaît un peu plus personnellement. On fait la part des illusions naturelles, de la situation et du caractère.

Êtes-vous à Orléans?

Je n'ai pas revu M. de Sivry.

Aujourd'hui toute la famille Lenormant revient à Paris.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

6 octobre 40.

Je vous remercie à la fois de vos si bonnes lettres et de vos bons raisins, la santé de l'âme et du corps.

Mme Récamier est toujours dans la même situation; toutefois, je trouve toujours qu'il y a amélioration. Elle me prêche beaucoup pour changer de logement. Elle voudrait que je fisse en sorte de recevoir chez moi M. d'Hautefeuille, son fils et le précepteur pour pouvoir vous avoir sous son verrou. Je ne demanderais pas mieux. Un instant, j'ai cru cela arrangé, mais l'appartement que j'avais en vue n'aurait pas été convenable sous d'autres rapports. J'espère cependant y parvenir. J'ai pris en déplaisance le *Bon Lafontaine*, qu'autrefois j'aimais assez, comme vous savez. Mais, à présent, je suis bien certain que c'est vous qui en faisiez le mérite.

Nous sommes à la guerre, sans nul doute, et je n'y crois pas encore, et j'y crois moins qu'il y a quinze jours. J'avoue que notre situation n'est pas glorieuse, mais nous portons la peine d'avoir détrôné le seul roi possible, pour nous ranger sous la dictature de M. Thiers, caprice parlementaire que nous avons payé cher, mais qui nous coûtera plus cher encore.

Quant au prince Louis, il s'est conduit d'une manière digne dans tout ceci. Il me paraît avoir plus gagné que perdu. Je ne crois pas qu'il se soit aventuré sans quelques chances, et ces chances, à mon avis, sont loin d'être perdues.

Retenez bien ce que je vous écris à la date du 6 octobre 1840; après la restauration bourbonnaise qui a fini comme vous savez, on tentera une restauration napoléonienne qui finira comme nous ne savons pas. Remarquez toutefois la différence. Les Bourbons ont été entraînés sans aventurer leur personne. Le duc d'Orléans est venu lui-même lorsque la place lui a été faite. Celui-ci a deux fois payé de sa personne, et, de plus, il est en France, et les cendres de Sainte-Hélène sont en route pour revenir.

Je suis très attristé d'une telle situation, et, il faut que je l'avoue, le triste résultat dont je vous parle n'est pas la pire des chances que je prévois.

Je n'oserais ni écrire ni imprimer mes pressentiments; mais, dans l'introduction projetée, j'aurai des choses à dire, selon le moment où *Jehanne* m'en offrira l'occasion.

Je ne vois point M. de Sivry. Je voudrais bien, s'il ne va pas à la mer, qu'il fît un traitement quelconque.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

Hébal.

15 octobre 40.

Je ne suis plus étonné de ne point voir ce pauvre M. de Sivry. Sitôt que je pourrai trouver à disposer de quelques moments, j'irai le voir à Versailles. Outre votre affection, j'ai vraiment pour lui les sentiments les plus tendres. Il est bien cruel qu'un jeune homme si distingué soit arrêté dans ses études. Il faut espérer cependant que son état finira par s'améliorer. Mais, hélas ! je crains bien qu'il ne soit prudent de le tenir éloigné de Monsieur votre fils jusqu'à parfait rétablissement. Alors, je crains bien qu'il ne puisse

pourvoir à abréger la suspension des exercices de Charles. Il est arrivé à un âge où l'étude profite. Je voudrais bien que votre situation vous permît de venir faire un établissement à Paris, où vous trouveriez plus de ressources par M. Lenormant et par Ampère.

J'ai vu M. Debécourt. Il ne paraît pas qu'il veuille se départir de ses propositions. Il a plusieurs ouvrages pour lesquels il a obtenu les mêmes conditions. Dans l'état fâcheux où est la librairie, il trouve plus avantageux de disperser ainsi ses ressources, pour éviter de les concentrer sur une seule spéculation. Par ce moyen, il multiplie ses chances sans augmenter ses déboursés. Ainsi, il vous offre de prendre deux cents exemplaires et de dépenser 200 fr. d'annonces. Mais il veut conserver toujours le monopole en s'engageant à vous prendre de nouveaux exemplaires à mesure de vente. Il prétend que les deux cents premiers exemplaires seront bientôt vendus, et qu'alors il en prendra immédiatement deux cents de plus, chose qu'il ne pourrait pas faire s'il était limité par le temps. Il remarque que la vente doit graduellement diminuer, et qu'il peut arriver aux deux derniers cents devenus durs à la vente. Voilà ses observations qui méritent bien d'être pesées.

Au reste, dans la situation d'esprit où vous êtes, je crains bien que le travail ne vous soit bien difficile. Hélas! que la vie est pleine de troubles et d'angoisses!

Quant à ma découverte, elle prend toujours plus d'importance. Je viens d'y ajouter une idée qui me dispense complètement de faire les essais de navigation que je m'étais proposé de faire.

Je suis en possession d'un moteur qui pourra s'appliquer aux rivières, aux canaux, à la mer, et peut-être même aux wagons de chemins de fer.

Alors la révolution serait complète.

Alors mon invention dépasserait la vapeur.

Je n'ose pas encore affirmer, mais, en vérité, ma théorie est certaine.

Deux places sont vacantes à l'Académie. Mme Récamier me demandait hier si je me mettais sur les rangs.

Je l'ai priée de vouloir bien répondre que j'ajournais ma candidature à la vacance du fauteuil de M. de Bonald. Mais je lui ai expliqué que j'avais un autre plan.

Le mémoire que j'ai à faire sur mes inventions est d'une telle importance que je compte m'en faire un titre pour l'Académie des sciences. Je crois que mon titre serait tellement au-dessus de tous les titres possibles que l'Académie des sciences ne pourrait s'abstenir de m'ouvrir ses portes à deux battants. Alors, l'Académie française ferait ce qu'elle voudrait.

Je me présenterais chez elle, imperturbablement, jusqu'à un refus.

Tout ceci peut avoir lieu d'ici à trois mois.

Ce qui peut me retarder, c'est la santé de M. Mourier, car le nombre des dessins à faire exécuter est très considérable.

De plus, pendant la formalité des brevets, je veux faire graver les dessins et imprimer le mémoire.

Quant à l'argent, nous en aurons tant que nous voudrons.

Je dis *nous*, car pour moi seul il m'en faut peu.

La seule chose qui doit m'en faire sentir le besoin pour moi, c'est le projet dont je vous ai parlé de faire une publication des monuments scientifiques antérieurs au XVIe siècle. Car je persiste dans mon projet de la restauration de la science.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

14 novembre 40.

Je suis charmé qu'enfin vous ayez rencontré un curé convenable.

Un de ces jours, M. de Sivry est venu me voir. J'étais sorti pour ma promenade accoutumée, car, à présent, j'ai ajouté comme régime une promenade dans le moment où la pluie cesse ou est suspendue. Mais Fanny m'a dit qu'elle avait trouvé une très bonne mine à M. de Sivry, ce qui m'a fort satisfait sans me consoler d'avoir manqué sa visite.

Je pense comme vous qu'une édition, en format anglais, n'exclut point, pour plus tard, une édition illustrée, surtout si nous faisons nous-mêmes les deux éditions.

Quant à la concurrence que vous craignez, je sais bien à quoi m'en tenir. Les véritables juges nous sont acquis.

Un des effets de la presse est d'établir la promiscuité la plus déplorable et l'anarchie la plus complète. Sitôt qu'un nom est établi dans la renommée petite ou grande, il n'appartient plus à celui qui veut s'en parer. Je ne sais pas de prospectus ou de programme qui ne contienne des usurpations de nom. Si Ampère était collaborateur de toutes les entreprises où se trouve son nom, il ne saurait que devenir. C'est au public à se plaindre. Pour mon compte, j'ignore à combien d'entreprises mon nom se trouve. Je sais que c'est un abus, mais il ne m'est jamais venu dans l'idée de réclamer.

Je crois que je ferai, la semaine prochaine, l'expérience de la première machine dont il était question à Saint-Vrain.

Mais la machine, devenue bien plus importante, celle du moteur universel, ne commencera à se fabriquer que lundi prochain. J'espère qu'il ne faudra pas plus d'un mois pour l'exécuter.

Fanny ira prendre votre chapeau et le soignera elle-même pour vous le garder.

Mme Récamier reconnaît enfin que les eaux lui ont été bonnes. Elle s'occupe toujours beaucoup de vous.

Mille tendres et respectueuses amitiés. HÉBAL.

Mme d'Hautefeuille ne dut guère déposer la plume en cette année 1840. A la fin de novembre paraissait la *Vie de la sainte Vierge*, qu'elle avait beaucoup travaillée sous la direction de Ballanche. Cette fois l'œuvre était illustrée, par Th. Fragonard, de dessins dans le style des vieux missels, et se présentait sous la forme d'un in-quarto ; je n'en parlerai pas, car son analyse ne nous apprendrait rien de nouveau, et le public en jugea de même à l'époque. L'essor d'Anna-Marie n'en fut point arrêté, comme on le verra par le milieu de la lettre suivante :

18 décembre 40.

J'ai eu le plaisir de voir, hier, M. d'Hautefeuille. Il m'a appris que M. de Sivry ne vous avait pas donné un remplaçant. Je l'avais vu sûr de son affaire, et je ne m'étais inquiété de rien à cet égard. Aujourd'hui même, j'en parlerai à M. Lenormant.

Ma candidature à l'Académie prend une très bonne tournure. Ceci m'arrange assez, parce que je n'étais nullement disposé à la lutte. S'il avait fallu disputer le terrain, je ne l'aurais certainement pas fait (1).

Mme Récamier, qui est fort souffrante en ce moment, a voulu que ma candidature réussît, et elle s'y est mise sérieusement. Elle a bien compris que cette fois était la dernière, et qu'il fallait, par une sorte de convenance, que je fusse de l'Académie. Cette convenance frappe beaucoup de personnes et ne m'émeut pas beaucoup.

Je lui ai communiqué votre lettre à cause de ce que vous me dites du petit livre.

(1) Ballanche s'effaça devant Victor Hugo qui fut nommé, le 7 janvier 1841, par 17 voix sur 32 votants.

Je regrette beaucoup M. de Sivry, entre autres choses, pour le travail de la correction de vos épreuves. Malheureusement, je ne puis vous être bon à rien. Une circonstance vient de me révéler ma parfaite incapacité pour le moment. J'avais un empressement très grand à lire le nouvel ouvrage de M. de Lamennais. Je n'ai pu me tirer encore du premier volume (1). A la lettre, je n'y comprends rien. Vous savez que, déjà, j'ai été obligé de suspendre la *Théodicée de l'histoire*. Comment ferai-je l'éloge de M. de Bonald ? J'espère pourtant que je n'aurai pas le chagrin de ne pouvoir pas faire une introduction pour Jehanne.

En vérité, c'est une chose bien singulière qu'il m'ait été donné, au milieu de cette incapacité, de faire et de compléter la plus grande découverte du siècle. Je me souviens qu'autrefois j'ai écrit l'*Homme sans nom* avec une telle abolition de la mémoire, que j'avais absolument perdu jusqu'au sens de l'orthographe.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

20 décembre 40.

J'ai eu, hier matin, une petite reprise qui n'a rien été ; aujourd'hui, je suis trop bien. Hier, j'ai gardé le lit ; aujourd'hui, je me contente de garder la chambre.

Mme Récamier, depuis une quinzaine de jours, est très souffrante, mais de son rhumatisme. Elle est obligée de rester couchée.

Fanny va chercher de ses nouvelles et lui porter des miennes.

M. Mourier sort de chez moi. Il est toujours de plus en plus enchanté. Les dessins avancent, et plus l'idée prend du corps, plus elle devient imposante.

J'ai eu, hier, la visite d'un M. de Villers, qui vient de

(1) L'écrivain fait sans doute allusion aux *Questions politiques et philosophiques*, qui parurent en 2 vol. in-16, à la fin d'août 1840.

visiter l'Allemagne pour les monuments de la science antérieurs au siècle de Galilée. Il est d'accord avec moi que Rome doit être très riche. Il écrira à M. Guillemon toute notre conversation, qui a été, je vous assure, très importante.

M. Guillemon a été assez malade. J'attends de lui une lettre pour les instructions détaillées à donner à M. de Sivry. Il ne perdra pas son temps à Rome. Il sait déjà en gros de quoi il est question. D'ailleurs, il faut bien qu'il voie Rome. De toutes les lettres que je lui ai données, aucune ne pourra être remise. M. Lacordaire est en route. M. l'abbé Muret est à Munich. M. l'abbé Gerbet s'est retiré à la *Cava*, ravissant monastère au delà de Naples. Il ne trouvera donc que M. de Cazalès pour qui je ne lui ai point donné de lettre, mais il en a une de M. Debécourt.

Je lui ai envoyé deux lettres pour le général des jésuites et pour un savant abbé ; elles sont de M. de Montalembert.

J'ai prié M. Lenormant de me chercher un jeune homme pour l'intérieur de M. de Sivry.

Cette nuit, pendant quelques heures d'insomnie, j'ai arrangé, dans ma tête, mon discours de réception. A ce sujet, j'ai une prière à vous faire. On m'a dit que le meilleur article biographique sur M. de Bonald se trouve dans le *Dictionnaire de la conversation*. Je vous prie d'avoir l'extrême bonté de chercher le volume, et de vouloir bien me l'apporter en venant à Paris. Je n'en ai nul besoin auparavant.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

26 mars 41.

Il n'y a pas moyen qu'un tel état de choses continue. Il faut absolument tendre à réunir ce qui doit être réuni.

Qui aurait cru jamais que le *Bon Lafontaine* fût loin de l'Abbaye. Voici deux ans de suite que nous en faisons la triste expérience.

Moi-même, à cause de mon escalier, je suis séparé de mes amis. Il est bien décidé que je ne conserverai pas cet appartement qui, sous d'autres rapports, me convient beaucoup.

M. de Chateaubriand est tout près, cependant quelquefois il tire un peu la jambe pour arriver.

De plus, je voudrais que Mme Récamier pût un peu aller à la campagne.

C'est-à-dire qu'il faudrait une maison de campagne, commune à tous ceux qui doivent ne jamais se quitter.

Il faut donc se rapprocher de Saint-Vrain ou que Saint-Vrain se rapproche de la maison commune.

Tout est difficile, mais tout est possible.

Nous n'oublierons point M. de Sivry dans tous ces arrangements; il est de la famille.

J'ai communiqué votre lettre à Mme Récamier; elle en a été tout émue.

Je suis encore tout humide des pleurs que m'a arrachés Jeanne d'Arc.

J'ai vu M. Olivier. Nous sommes convenus de deux choses.

Dans son quatrième volume du *Correspondant*, il insérera un tout petit article de moi sur Jeanne d'Arc.

Il y insérera encore l'épilogue de M. Guillemot sur l'*Homme sans nom* et sur *Antigone*.

Je chercherai un morceau de la *Théodicée de l'histoire*, et je le détacherai pour le cinquième volume du *Correspondant*.

Je n'ai rien de nouveau. Mme Récamier est assez souffrante; ma santé se raffermit, mais dans un état qui ressemble au soir de la vie. Quelquefois, les soirées sont très belles.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

CHAPITRE X

Nous voici à la fin de mars 1841. La sixième production littéraire de Mme d'Hautefeuille voit le jour. C'est *Jeanne d'Arc*, que la presse accueillit avec plus de faveur que le public. Noble sujet pourtant. La vie de l'héroïne nationale fut si pure, si courte, si complète qu'elle semble à peine appartenir à l'histoire, Jeanne se montre à nous comme un type idéal, émouvante synthèse des plus nobles facultés, la patience dans le dévouement, la vérité dans l'enthousiasme, la fermeté dans la conviction ; elle paraît un mélange de grandeur et de timidité ; sa mission est celle d'un guerrier, son caractère est celui d'une femme. Elle est femme au combat pour plaindre les vaincus, femme pour mener les hommes qui l'entourent, femme pour pleurer en prison la mort sans gloire. Une femme pouvait donc mieux que tout autre faire connaître la vierge de Domremy. L'ouvrage contenait un peu d'amour inutile et un emploi trop fréquent du merveilleux, mais malgré certains défauts, il offrait une agréable composition ; le style était assez pur, les pensées nobles. Au point de vue philosophique, l'étude pouvait compter comme une des plus rationnelles ; au point de vue politique, comme un livre d'un ar-

deux et pieux patriotisme. Un exemplaire envoyé à Chateaubriand eut pour résultat ce billet autographe :

20 mars 1841.

Un million de pardons, Madame; je n'ai pu vous remercier, hier, immédiatement. Je vais suivre aujourd'hui votre héroïne; elle me donnera le regret de n'avoir pu sauver mon roi, et surtout de n'avoir pas été chanté par vous.

Respectueux hommages.

CHATEAUBRIAND.

Les thuriféraires habituels prirent leur boîte d'encens. Le *Semeur* imprimait : « C'est comme un concert harmonieux au milieu de la discordance générale, un vent doux et frais qui rafraîchit un instant une lourde atmosphère, une aspiration vers l'éternelle beauté qui soulève les chaînes de cœurs asservis au présent. » Il faut probablement reconnaître là le coup d'épaule du brave Ballanche qui continuait ses conseils sans pourtant jamais oublier Mme Récamier.

2 avril 41.

Enfin, nous voici bien et dûment embastillés. Je ne crois pas que cela profite beaucoup à Louis-Philippe [1]. Aurons-nous le prince Louis ou le gamin Thiers ? Charles X, par le licenciement de la garde nationale, avait livré Paris à M. le duc d'Orléans. A qui vont arriver ces clefs ? M. Guizot est le Villèle de ce temps-ci.

(1) Ballanche fait allusion à la loi des fortifications, question qui à ce moment divisa profondément les hommes politiques et l'opinion publique.

J'ai reçu de Rome un petit paquet de livres pour M. de Sivry. Savez-vous s'il est en route ?

Mme Récamier pense toujours à Saint-Vrain. M. de Mortemart vous a sans doute dit les aimables propositions qu'il m'a chargé de faire à Mme Récamier.

Je plains bien Mme Le Tissier. Mme de Lépinay a succombé dans la nuit d'avant-hier. On dit la douleur de son mari très grande.

Il y a deux sortes de lecteurs dans le monde. Ceux qui trouvèrent *Antigone* froide, et ceux qui y trouvèrent une harmonie continue et calme. Il y a les lecteurs d'un temps, et les lecteurs de tous les temps.

Comprenez-vous l'apologue ?

Jeanne d'Arc aura les lecteurs de tous les temps, qui sont toujours moins nombreux, mais qui vont toujours en s'augmentant. Elle n'aura pas les lecteurs d'un temps, qui sont les plus nombreux, mais qui vont toujours diminuant. Vous avez l'avenir : c'est le sort des belles et nobles compositions.

Ce que je vous dis aujourd'hui, je ne vous l'aurais pas dit ces jours derniers. C'est un commencement d'expérience qui m'éclaire.

Quand je vous dis que l'avenir vous appartient, je ne veux pas vous dire que vous devez renoncer au présent. Vous vous trouvez à un moment de réaction qui vous profitera. Ceci est encore un commencement d'expérience. Aussi, dès que votre édition commencera à s'écouler, il faudra se hâter de la vulgariser par une petite édition de 3 fr. 50. Alors, vous aurez un vrai succès.

Mon volume est tout imprimé depuis huit jours et Delloye continue de l'annoncer sous presse.

Enfin mon atelier est fini. J'attends de l'argent de Lyon ces jours-ci. Je reprends mes travaux. Mes théories vont, je l'espère, recevoir une première confirmation. Je me mettrai, tout de suite, au moteur.

Fanny me charge de vous demander l'adresse du dépôt à Paris de vos excellents biscuits.

Mille tendres amitiés.

HÉBAL.

28 avril 41.

Mme Récamier est beaucoup mieux.

Ma santé devient très bonne, et cependant je sens le soir un peu d'accablement.

Autour de moi tout le monde voyage ou songe à voyager.

Mme Récamier et moi n'y songeons point ; et je pense que M. de Chateaubriand n'y songe pas non plus.

Je ne songe qu'à Saint-Vrain ; et Mme Récamier y est fortement attirée.

Tout à l'heure nous sommes au mois de mai.

Je suis dans les interminables. Au moment où tout allait se disposer dans mon atelier, voilà que mon aide de camp a été pris d'une congestion cérébrale. Ceci est une vive contrariété.

M. Bataille est venu se mettre à ma disposition, mais j'aurais voulu auparavant finir avec M. Mourier ce qui était commencé.

Avez-vous retrouvé la trace de M. de Sivry ?

Je n'avais pas le mouvement de vous écrire, parce que je n'avais rien de nouveau à vous dire. Cependant il y avait trop longtemps que je ne vous avais point écrit, et je craignais que vous ne fussiez en peine.

J'ai lu les chapitres que vous m'avez indiqués du livre des Juges.

En vérité, je suis comme vous, je ne vois rien, dans les expressions de l'écrivain sacré, qui oblige à admettre un sacrifice sanglant.

La fille de Jephté ne me paraît plus pleurer sa jeune vie. Ne dirait-on pas qu'elle regrette seulement de ne pouvoir être mère ?

Ce sont donc réellement toutes les joies, toutes les espé-

rances, toutes les prérogatives de la maternité qui sont immolées.

En prenant ce thème, vous avez une belle chose à faire. Ne pourriez-vous pas faire une peinture des promesses de l'attente ?

Et cette jeune fille qui ne peut y participer.

C'est bien autre chose que les plaintes de la jeune captive d'André Chénier.

Il s'agit bien de la vie !

Il s'agit de la plus grande gloire qni pût se reposer sur une créature humaine.

Relisez la vie de la sainte Vierge de Chalamel, dont le texte est de vous. Je viens de la lire, et en vérité c'est une bien belle chose dont vous ne faites pas assez de cas. Je ne parle point des dessins, mais du texte.

Que pensez-vous des fameuses lettres qui ont donné lieu au fameux et fatal procès ?

Que devient la pensée du fortificationisme ?

Ne sommes-nous pas en pleine décadence ?

Notre ministère en Europe n'est-il pas réduit à zéro ?

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

24 mai 41.

Aujourd'hui même, je commence mes essais préliminaires. J'en ai bien pour la quinzaine.

Vous ne risquez rien de prier Dieu pour moi, car, en vérité, il ne s'agit pas seulement d'un intérêt particulier.

Mme Récamier est fort souffrante en ce moment et depuis quelques jours. Elle m'a fort grondé de ce que je ne l'avais pas prévenue de votre apparition.

Ma santé est toujours bonne. Dieu veuille qu'elle dure assez pour me permettre d'arriver au bout !

Si Mme Récamier se décide à aller à Ems, je choisirai ce temps pour aller auprès de vous ; si elle ne se décide

pas, je choisirai pour Saint-Vrain les convenances de mes inventions.

J'ai toujours oublié de vous remercier de la caisse de biscuits. Vous êtes mille fois trop bonne de me soigner aussi bien de loin que de près.

Donnez-moi des nouvelles de M. de Sivry lorsque vous en aurez.

Je me réjouis de tout le bonheur que vous donne M. votre fils.

A une dernière lecture de M. de Chateaubriand se trouvait Mme de Kergorlay qui a paru s'y intéresser vivement : c'était un épisode que vous connaissez, je crois, les Cent-jours à Gand.

Je viens de lire le nouvel écrit de M. de Lamennais (1). C'est un des plus tristes symptômes de ce temps. Toutefois, je trouve qu'on a bien tort de le retenir en prison.

Mille tendres et respectueuses amitiés à vous, à M. d'Hautefeuille, à M. votre fils qui va être un homme.

HÉBAL.

Espoir et découragement, bonne humeur et tristesse, voilà les reflets successifs des lettres qui se suivent tous les quatre ou cinq jours. Ballanche contemple les actes du gouvernement, lit les écrits de Lamennais, et s'écrie : « Ce temps est un temps de dégringolade ! » Quarante-huit heures plus tard, il se réjouit d'une visite d'Edgar Quinet ; le 3 juin, il apprend la mort du duc de Doudeauville survenue la veille à Montmirail, et peu après il va, en compagnie de Mme Récamier, de Chateaubriand et d'Ampère, faire un petit dîner au restaurant, mais

(1) *Discussions critiques et pensées diverses sur la religion et la philosophie*, Paris, 1841, in-8.

il ne prend qu'une soupe au lait. Modeste partie fine !

16 juin 41.

J'ai reçu hier une lettre de M. de Sivry, de Florence, je vois qu'il passe par Milan et Genève.

Il a trouvé à Florence les 300 fr. qui l'attendaient ; il trouvera à Genève 300 fr. que je lui envoie aujourd'hui.

Il me parle avec une sorte de ravissement de sa santé et du plaisir qu'il éprouve à se retrouver près de France.

Je suis très embarrassé de lui écrire, car je ne sais en quels termes vous êtes, quant à présent.

J'ai reçu, à la fois, deux lettres de Justin Maurice qui me dit tout ce qu'il est possible de dire au sujet de ses amis.

Il voudrait deux exemplaires de *Jeanne d'Arc*, l'un pour lui, l'autre pour la grande-duchesse ; mais il désirerait une dédicace de vous pour la grande-duchesse, qu'il dit *française* par les goûts et même par le cœur.

Avez-vous des nouvelles de votre envoi au czar ?

Je suis encore à barboter dans les expériences, mais tout me confirme dans mes idées.

Mme Récamier est toujours assez souffrante, mais elle ne songe plus à aller à Ems.

Ampère va partir. Il précède M. Lenormant.

Voici une vacance à l'Académie ; j'y mets bien peu de prix. Je voudrais qu'on mît M. de Tocqueville sur les rangs, malgré son absence.

J'ai une plus haute ambition, car je continue à être persuadé que ma découverte est une de celles qui marquent dans un siècle.

Vous ne m'écrivez plus. Est-ce un signe que vous allez faire une petite apparition au milieu de nous ?

Mille fois mille amitiés les plus tendres et les plus respectueuses.

HÉBAL.

28 juin 41.

Avant-hier, j'ai envoyé à M. Tourgueneff les deux exemplaires de *Jeanne d'Arc*. Je l'ai vu hier, il m'a dit que les exemplaires étaient partis. Je l'ai prévenu que je lui enverrais aujourd'hui une lettre, ce que je viens de faire. Il va au Havre. Ma lettre qui contient la vôtre sera remise au capitaine du navire qui va chercher M. de Barante.

Nous avons eu hier une lecture. Combien je vous regrette dans ces moments, sans compter les autres !

Où est M. de Sivry ?

Mme Récamier travaille tous les jours, depuis six heures jusqu'à sept, avec M. David, pour mettre en ordre ses lettres. Ce travail et ce retour sur le passé la fatiguent beaucoup ; elle se fait mal aux yeux, ce qui lui ôte la faculté de lire et d'écrire.

Ampère ajourne son départ. Il ne partira plus qu'avec M. Lenormant.

M. et Mme Lenormant sont en Normandie.

M. de Tocqueville se met sur les rangs pour l'Académie. Cela m'arrange beaucoup.

Mme de Chateaubriand est de retour de son pèlerinage. Le voyage ne l'a point trop fatiguée.

M. de Chateaubriand est décidé à aller prendre les eaux de Néris.

Il faut que j'aie une bien grande confiance en ma découverte pour ne pas être désespéré de tous les retards que j'éprouve.

Je ne pourrai retrouver ma faculté d'écrire que lorsque je serai débarrassé. Je voudrais bien avoir donné à l'homme cette force nouvelle dont j'espère l'enrichir, et ne plus avoir à m'en occuper. C'est un accroc pour ma pensée qui voudrait bien enfin retourner à la *Théodicée de l'histoire*.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

15 juillet 41.

Je n'ai pas revu M. de Sivry. Il y a apparence que je ne puis plus recevoir de ses nouvelles que par vous. Je vous assure que j'y pense sans cesse.

Je fais construire un nouvel appareil, par l'ouvrier que j'emploie, sans intermédiaire.

Si je me fusse bien porté lorsque j'ai commencé, c'est ainsi que j'aurais fait, et je serais bien plus avancé.

Mme Récamier pense beaucoup à vous. Elle s'est mise à relire *Léa Cornélia*, et cette seconde lecture lui fait un vrai plaisir.

Je n'ai point encore vu paraître le second article de l'*Univers* sur *Jeanne*. J'ai parlé deux fois à M. de Genoude pour la *Gazette*. M. de Chateaubriand a parlé à M. Bertin pour le *Journal des Débats*.

Mme Récamier est toujours à peu près dans la même situation de santé.

Voici que les départs vont commencer.

On parle beaucoup de Comités s'établissant pour les affaires d'Orient. Je crains toujours l'impuissance où nous mettent, d'une part, le stigmate de l'occupation étrangère et, d'autre part, les idées révolutionnaires et les opinions hostiles au gouvernement.

Sans doute la France doit entrer dans la composition de l'avenir, mais je suis de plus en plus persuadé qu'elle a perdu son rôle d'initiative. Elle en a trop abusé et elle serait trop disposée à en abuser encore.

Le christianisme doit hériter tout naturellement de l'islamisme qui meurt. Mais savez-vous que dans les populations grecques, il y a une grande antipathie pour l'Église latine? Savez-vous que les Latins sont en minorité ?

Les conditions du problème malheureusement sont inextricables pour un gouvernement qui veut se préserver, et pour un peuple qui n'a pas le sentiment chrétien.

Mille amitiés. HÉBAL.

22 août 41.

Je mérite d'être boudé ; je ne m'en plains point, je n'en ai réellement pas le droit, mais c'est une double raison pour être triste. Savez-vous bien que nous avons plusieurs fois formé le projet, Mme Récamier et moi, d'aller vous faire une petite visite ? D'abord, nous voulions prendre notre départ de Chatenay, ensuite de Paris. Et nous sommes restés. La dernière fois que nous avons formé ce projet, c'était bien décidé, et Mme Récamier s'est trouvée si fatiguée qu'il n'y a pas eu moyen.

Deux fois, j'ai voulu faire l'expérience de mon appareil. La première fois, j'ai entendu un craquement de mauvais augure. Je me suis empressé d'ouvrir la prison de l'eau. J'ai fait doubler l'appareil par des ais très solides, contenus par des liens en fer. J'ai voulu refaire l'expérience, l'appareil ne s'est point déchiré, mais la violence était telle que l'appareil lui-même s'est soulevé tout entier et a soulevé un bassin que j'ai placé sur le toit de l'atelier. Il a fallu changer quelques dispositions et, de plus, contenir l'appareil par des étais contre les murs. Je suis bien convaincu, à présent, que je dispose d'une force supérieure à celle de la vapeur ; seulement, il faut que j'apprenne à la maîtriser et à la diriger. Une pomme d'arrosoir en cuivre sur laquelle reposait le tuyau a été forcillée et attérée, le tuyau a été tordu, et le peu d'eau qui a pu jaillir était noire, quoique celle qui était dans l'appareil fût extrêmement limpide. J'espère que demain je pourrai faire une troisième expérience, mais je n'ose espérer un succès. Il est possible que la violence de l'eau se manifeste d'une autre façon, et qu'il faille encore imaginer d'autres dispositions pour achever de la dompter. Imaginez-vous que l'appareil est si fort qu'il n'a pas fallu moins de six hommes pour le remuer, et cependant il s'est soulevé tout entier contre le toit. Joignez à cela que lorsqu'il a fallu six hommes pour le remuer, il était

absolument vide, et que lorsqu'il s'est soulevé tout seul, il était plein d'eau.

Remerciez bien votre jeune gouverneur de toute l'admiration qu'il veut bien m'accorder Dites-lui, je vous prie, que le sentiment théosophique n'est complet qu'à la condition d'agir sur les éléments. Je travaille donc à me compléter.

Mille tendres et respectueuses amitiés, sans compter tous mes remords que je mets à vos pieds avec une parfaite humilité.

HÉBAL.

En dehors des hautes questions abstraites, l'éminent Lyonnais se plongeait aussi dans les méditations historiques. Armé du rameau d'or de l'initiation, il gagnait les mystérieuses profondeurs des origines, guettait les vieilles fables, disséquait les premières civilisations, puis descendant rapidement le cours des siècles, s'attachait à l'étude des temps modernes, cherchait la solution des problèmes moraux ou religieux, et, de sa tour d'ivoire, jugeait les événements qui défilaient alors devant lui.

18 septembre 41.

J'ai rendez-vous avec M. Belin Prieur, pour lundi prochain, à deux heures.

D'ici là, j'examinerai encore, et je serai plus en état d'avoir un avis.

Mes tristes opinions prennent beaucoup trop de vraisemblance.

Voyez-vous, notre chère France n'a pas su user de sa mission, elle a perdu l'initiative pour le progrès. Je ne sais à qui cette mission sera transportée, car, enfin, il faut bien

que l'Europe se sauve, puisque l'action de l'Europe doit faire la destinée de l'avenir.

Nous avons failli à la mission, c'est certain, croyez-moi.

Ne voyez-vous pas la rage des journaux de la gauche, lorsqu'on envoie un évêque à Alger, et que le gouvernement français est vertement réprimandé par eux, lorsqu'il envoie quelques secours en Syrie pour réparer les ruines faites aux églises par la collision de l'année dernière.

Vous ne m'avez cru au sujet de l'abbé de Lamennais, que lorsqu'il a bien fallu se rendre à l'évidence.

Malheureusement, vous serez obligée de me croire sur mes tristes pressentiments au sujet de la France.

Ne voyez-vous pas une nouvelle jacquerie en Auvergne?

Quant au pauvre prince, il me semble que la Providence s'explique ici.

La légitimité de l'exil périt.

La quasi-légitimité se ruine et ne peut survivre à l'autre.

La république est impossible.

Je n'accuse personne, je me contente de gémir.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

26 septembre 41.

J'ai entre les mains un placard en triple expédition, avec le manuscrit qui y correspond.

Avez-vous quelque chose d'arrangé pour le service des épreuves?

Votre bureau de poste d'Arpajon a-t-il conservé l'autorisation que vous aviez de M. Conte?

M. Pasquier est mort, et c'est par lui que nous avions obtenu cette autorisation [1].

Demain, j'aurai lu le premier placard; je vous le renverrai avec mes remarques.

(1) Pasquier (Étienne-Auguste), directeur général des tabacs, mourut le 9 septembre. Il était le grand-père du duc d'Audiffret-Pasquier, membre de l'Académie française.

Il faut bien que je vous explique comment mon premier jugement a été si injuste.

J'ai trouvé le rouleau en rentrant pour me coucher. Je l'ai lu dans mon lit. J'étais peut-être un peu fatigué, et je deviens très difficile pour lire l'écriture. C'est ce qui fait qu'à une seconde lecture, j'ai mieux lu, et d'une manière plus posée. Enfin, il y a eu de l'ébouriffement.

Si je ne parle plus d'aller à Saint-Vrain, ce n'est pas l'envie qui me manque. Mais savez-vous l'isolement où nous sommes ? M. David est plongé dans une sorte de stupeur depuis la mort de son ami. Le soir, Mme Récamier et moi nous faisons ce que nous pouvons, sans trop réussir. Mme Lenormant a été obligée d'aller passer quelques jours en Normandie. Mme Récamier est obligée de s'abstenir de lire assez habituellement, et même assez souvent de parler. Moi, je me porte bien, mais ma voix est aussi un peu éclopée. Somme toute, nous sommes trois, plus ou moins blessés. M. de Chateaubriand vient toujours le matin. Mais, le plus souvent, nous sommes seuls. Que voulez-vous ? Tout le ménage de l'Abbaye est désorganisé. Nous sommes allés jeudi à Bièvre, chez le docteur Récamier. M. de Chateaubriand a été une journée où il ne savait que devenir, car lui aussi n'a que l'Abbaye. Nos voyageurs nous font une sorte d'exil. Et la mort de M. Pasquier est venue ajouter le deuil à l'exil. Ceci ne durera pas. Mais ce qui durera, c'est l'âge où nous sommes, c'est la tristesse de la situation générale qui constitue une fin de choses.

J'ai été fort content de votre jeune homme, qui dit des merveilles de son élève, ce qui me comble de joie. Écrivez-moi, je vous prie, bien correctement son nom, afin que je puisse parler de lui en le nommant.

Je ne doute point qu'un jour la force de la vapeur ne soit remplacée par celle que je crois pouvoir lui substituer. Mais je vois que ce sera plus long que je ne croyais. J'ai suspendu, parce que je m'étais fixé une limite que je ne

veux pas dépasser. J'espère trouver quelqu'un qui poursuivra à ses frais; voilà pourquoi j'ai conservé mon atelier.

Mille respectueuses tendresses.

HÉBAL.

24 octobre 41.

J'ai communiqué votre lettre à Mme Récamier, nous en avons plusieurs fois causé ensemble. D'abord, votre lettre l'a charmée; vous prenez à ceci un intérêt qui la touche vivement, et elle trouve que vous sentez tout juste ce qui est. Oui, vous êtes dans le vrai. Et, par-dessus tout, votre lettre est extrêmement aimable.

Mme Récamier admettrait la combinaison de vos deux plans, c'est-à-dire des notes et un récit.

Je vous assure que votre talent nous sera bien nécessaire pour arriver à un résultat.

Mais savez-vous ce qui charme le plus Mme Récamier, ce sont les causeries et les rapports qui vont être entre vous.

Soyez certaine qu'elle vous aime beaucoup, qu'elle voudrait beaucoup une vie ensemble.

Et moi donc!

Votre respectable éditeur persiste à ne me rien envoyer.

Mille respectueuses tendresses.

HÉBAL.

J'ai été désolé, ces jours-ci, M. Pinard est venu chez moi, et je ne m'y suis pas trouvé. J'aurais tant aimé à le voir, et à causer avec lui d'un intérêt qui nous est commun à tous.

6 décembre 41.

Votre lettre nous a beaucoup occupés, Mme Récamier et moi.

Nous vous enverrons un livre qui vous servira beaucoup. C'est une copie de notes de moi et d'autres. Le livre est assez gros. C'est un manuscrit qu'il faut éviter d'égarer,

car la plupart des choses qui y sont contenues seraient impossibles à retrouver. Voilà pourquoi il faudrait que vous eussiez l'extrême bonté de m'indiquer l'occasion que je dois prendre.

Plus tard, je vous enverrai l'extrait des *Mémoires* de M. de Chateaubriand, en ce qui concerne Mme Récamier.

Quant au récit de Londres, il est presque tout à faire. Mme Récamier ne croit qu'à l'un des sentiments, je crois à tous les deux. Comment voulez-vous que l'ivresse ne l'ait pas gagnée ?

Hier j'ai rencontré un fiacre d'où sortait une tête qui me disait bonjour ; c'était M. Wilson arrivant de Rome.

Mme Récamier a été assez souffrante, mais elle est mieux.

J'ai été aussi un peu souffrant, mais je suis mieux aussi.

M. Lenormant est à Marseille ; il nous arrive ces jours-ci.

M. Ampère est à Malte où il accomplit sa quarantaine.

Je n'entends plus parler des *Sœurs des Anges*.

Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre santé. J'espère que votre fluxion est finie.

Donnez-moi aussi des nouvelles de toute la colonie.

Mille tendresses les plus tendres et les plus respectueuses.

HÉBAL.

Je travaille à la Théodicée.

18 décembre 41.

J'ai reçu vos deux lettres, la dernière s'était, en effet, croisée avec la mienne.

Ce que j'ai écrit sur le sujet en question doit être assez peu suffisant : toutefois c'est la série des faits, du moins à peu près.

Vous verrez bien.

Je m'informerai du moment où M. de Mortemart ira à Saint-Vrain.

Je n'ai aucune idée de ce qui a donné lieu au bruit contre lequel vous avez protesté. De temps en temps, je vois poin-

dre ces sortes d'inquiétudes à mon sujet. Je ne puis rien à ces orthodoxies méticuleuses, et alarmées, jusqu'au moment où j'aurai dit mon dernier mot.

Est-ce que vous n'avez pas le projet de faire au moins une petite apparition ? Je suis attristé de vous voir prendre ce parti, et tous vos amis en sont attristés.

L'argent est un terrible ennemi.

M. de Chateaubriand, pour combattre cet ennemi, médite d'aller à Versailles. Ceci serait bien triste aussi.

Ma santé n'est pas mauvaise, mais il faut que je la surveille.

N'ayez aucune crainte au sujet de mon travail ; ce n'est pas lui qui peut porter atteinte à ma santé.

Vous êtes bien excellente de m'en parler comme vous m'en parlez.

Ces jours-ci, Mme Récamier parlait d'avoir une petite maison de campagne, pour l'été, dans le voisinage de Saint-Vrain.

Quelle dispersion ! Comme toutes ces préoccupations sont tristes !

Moi qui aurais tant voulu que nous demeurassions tous sous le même toit.

J'ai bien besoin de toute ma sérénité pour ne pas être consterné.

Ce que vous me dites de M. de Sivry me fait une véritable peine. Il n'est point venu me voir depuis bien longtemps, et la dernière fois que je l'ai vu, je n'ai rien trouvé d'extraordinaire en lui. Mais je vois bien qu'il se tient sur une fort triste réserve.

Vous ai-je dit que M. Royer était très souffrant ?

Vous ai-je dit que M. Wilson était arrivé, et qu'on n'est pas sans inquiétude sur M. Royer-Collard ?

Demain je dîne chez M. de Kergorlay, c'est-à-dire que je vais manger mon lait chez lui.

M. de Chateaubriand s'attriste fort, parce que sa femme

est toujours souffrante, parce que sa vie est bien en dehors de tout ce temps-ci.

M. Lenormant est arrivé en bonne santé, sauf son bras que le voyage a un peu endolori. Voilà un ménage bien heureux.

M. Ampère arrive à la fin du mois.

Mille et mille tendresses respectueuses.

HÉBAL.

Heureuse fin d'année pour Mme d'Hautefeuille, car son amour-propre d'écrivain se voyait doucement chatouillé. L'éditeur René publiait une nouvelle édition de l'*Ame exilée*, avec addition de *Naphtalie*, poème par Florian, en même temps que paraissait chez Belin-Leprieur un in-12 intitulé : *Les sœurs des anges*. Peut-être semble-t-il inutile de chercher à travers la presse les éloges décernés à ce livre, lorsque l'on constate par les lettres suivantes la réserve des meilleurs amis de l'auteur.

1er janvier 42.

Dieu nous est venu en aide, jusqu'à présent, au milieu de toutes nos traverses. Il faut le prier de nous être en aide jusqu'à la fin.

Les Sœurs des Anges nous sont enfin parvenues. Je ne puis encore rien vous en dire. Extérieurement, le volume est très bien. Intérieurement, j'en connais tout le prix.

Depuis vous, Mme Récamier a toujours été assez souffrante. Mais vous n'êtes pour rien dans ce malaise ; vous n'y êtes que pour l'allégement que vous lui avez procuré. Soyez sûre qu'elle aime beaucoup votre société et que vous êtes très avant dans son cœur.

Pourquoi sommes-nous tellement séparés ?

Dans l'autre vie, nous serons tous près les uns des autres. Le temps et l'espace n'existeront plus: la belle et magnifique chose pour les affections !

En attendant, vous voilà avec deux avenirs, l'un doux, l'autre beau. Vous avez donc une double couronne, celle d'auteur et celle de mère. Vous la méritez bien.

Toutes mes tendresses à M. d'Hautefeuille et à celui qui va être un homme.

Mille et mille tendresses les plus tendres et les plus respectueuses.

Soyez assez bonne pour me rappeler au souvenir de votre nouvel ami. Hélas ! celui qu'il remplace n'est point absent de notre pensée.

Au revoir. Vous savez à présent quel joli petit lit blanc vous attend toujours. Il voudrait bien vous garder un peu plus chaque fois qu'il vous recevra.

HÉBAL.

5 janvier 42.

M. d'Hautefeuille a trouvé Mme Récamier fort souffrante. Elle l'est encore, et depuis, elle n'a pas quitté le lit. C'est le joli petit lit blanc que vous connaissez, et que l'on roule dans le salon. Voilà donc un lit qui est supérieurement habité de temps en temps. Soyez bien certaine que Mme Récamier est très heureuse lorsqu'il est habité par vous; elle voudrait seulement que ce fût très souvent et un peu longtemps ; elle n'oserait pas dire toujours parce que cela n'est pas possible, et qu'il faut de la modération dans ses désirs.

Elle a lu *La fille de Jephté*, je lui ai lu la *Samaritaine* (1). Elle a été fort contente de la première, et la seconde lui a fait aussi un vrai plaisir. Mais elle ne la met pas encore sur la même ligne que l'*Ame exilée*. Selon elle, l'*Ame exilée* reste votre diamant. Toutefois, je veux vous dire qu'après

(1) Deux morceaux du livre : *Les Sœurs des Anges*.

avoir relu *Léa Cornelia*, elle a trouvé qu'on avait été fort injuste à son égard. Elle admire beaucoup la première et la dernière partie. Je suis de son avis, et je pense qu'un jour, elle sera mise à sa véritable hauteur. Je sais que vous et M. d'Hautefeuille vous préférez le *Lys d'Israël*. Je suis aussi de votre avis, mais ce qui, à mon gré, est une si grande distinction du *Lys d'Israël*, c'est un parfum de foi qui s'en exhale pour les véritables croyants. Quoi qu'il en soit, votre place est belle, très belle. J'en suis ravi.

Vous êtes bien aimée par Mme Récamier et vous le méritez. Vous êtes bien aimée de moi et je le mérite. N'est-il pas vrai qu'il y a des affections qui sont une promotion?

Toutes mes tendresses à vous, à ce fils qui est si heureux d'avoir une telle mère.

Hébal.

CHAPITRE XI

Plus que tout autre, le philosophe possédait la noblesse des pensées, la dignité de la vie, l'éclat du style, bref l'ensemble des qualités académiques; il ne s'en fût pas autrement troublé si des amis éloquents et dévoués ne l'eussent poussé à couronner sa carrière littéraire. Le fauteuil d'Alexandre Duval devenant vacant par la mort du titulaire, Ballanche céda aux sollicitations et commença ses visites.

5 février 42.

Vous avez bien raison, j'étais très en peine et, je vous en conjure, une autre fois, ne me mettez pas dans une telle peine. Je vous assure que vous vous êtes mise dans le cas de subir une forte maladie. Faire de ces courses échevelées avec de si tristes émotions, sans boire ni manger, c'est s'exposer à bien des choses, surtout lorsque le cœur est un organe menacé. Il faut absolument prendre sur vous de nous rester un jour franc, c'est-à-dire deux bonnes soirées. Je suis obsédé de la pensée de ce pauvre M. de Sivry et de l'incomparable tristesse que vous avez éprouvée et qui vous est restée. Je saurai, toute ma vie, un gré infini à M. de Kergorlay.

Depuis vous, Mme Récamier a toujours été très souffrante. Il n'y a pas lieu à inquiétude, mais cette souffrance se prolonge beaucoup. Soyons sous la garde de Dieu.

A présent, donnez-moi de vos nouvelles, car je continue

à être en peine. Je vous donnerai des nouvelles de notre belle amie : c'est le nom que vous lui donnez.

Je fais un métier contre nature. Je passe une partie de mes journées à faire des visites.

Les élections se feront le 17 de ce mois, c'est-à-dire de jeudi prochain en huit.

Mon élection paraît assurée, mais je continue d'agir; mes amis s'en occupent avec une activité qui me touche beaucoup. Mme Récamier s'en agite d'une manière qui me fait bien vivement désirer le succès. Autour de moi, c'est comme une idée fixe. Mlle Rachel et la politique ne sont plus rien.

Si, au moins, cela pouvait rendre la santé à Mme Récamier! Si cela pouvait adoucir toutes les autres peines!

Mais il y aura encore du mal, il y aura encore les séparations.

Mille respectueuses tendresses.

HÉBAL.

17 février 42.

M. Pasquier a été nommé à la majorité de 23 voix.

J'ai été nommé à celle de 17 voix.

A demain les détails, s'il y en a.

Je me doutais bien que ce voyage de Saint-Germain vous ferait mal.

Soignez-vous bien.

Mme Récamier est assez bien aujourd'hui.

M. Royer est dans une bien triste situation.

Mille et mille respectueuses tendresses.

HÉBAL.

18 février 42.

Je ne saurais vous dire à quel point je suis touché de tout l'intérêt et de tout l'empressement qui me sont témoignés.

Hier, depuis une heure jusqu'à minuit, le salon de Mme Récamier n'a pas désempli.

Aujourd'hui, de même.

En rentrant ce soir, je trouve une foule de cartes de visite et de billets.

Je n'ai eu que 17 voix à l'Académie, mais si j'avais eu un second tour, beaucoup de voix engagées me seraient revenues. De plus, j'avais un pauvre malade, M. Royer, et deux absents qui m'ont écrit leur chagrin de ne point coopérer à ma nomination.

Tous mes amis ont été d'une grande perfection. M. Thiers était d'un empressement et d'un entrain dont vous ne pouvez vous faire une idée.

C'est M. de Barante qui me recevra et qui désire que ce soit le plus tôt possible.

Je sais que mon élection a fort réussi dans la société, et Fanny prétend qu'elle est très populaire.

Mme Récamier heureusement s'est bien trouvée hier toute la journée, et elle a pu recevoir toutes les visites si bienveillantes sans trop de fatigue.

Aujourd'hui, elle était un peu fatiguée, et je pense bien qu'elle ne voudrait pas souvent recommencer.

Je ne m'attendais point à ces émotions, je me croyais plus philosophe que cela ; c'est qu'il est bien bon de se voir des amis hors du cercle de l'intimité, et qu'il est doux de sentir ses amis heureux d'un succès.

Vous m'avez bien manqué, M. d'Hautefeuille m'a manqué, et mon jeune ami Charles, et même son maître des études.

Hébal.

C'est M. de Barante qui fut chargé de recevoir le nouvel académicien. Ballanche pria son collègue Mignet de prononcer à sa place le discours obligatoire, pendant que lui-même promenait son regard

sur la salle à travers son lorgnon, de l'air d'un homme absolument désintéressé [1]. Cette séance fut la dernière où Chateaubriand consentit à paraître, et son vieil ami lui adressa dans sa harangue un hommage reconnaissant qui se terminait ainsi : « Plus d'une fois il a consacré dans ses écrits des souvenirs qui nous sont communs, des suffrages qui ont été pour moi des titres aux vôtres. Ainsi ce nom destiné à survivre à tant de noms, ce nom qu'en vain je voulais taire, doit emporter le mien sur ses ailes. » A ces nobles paroles toute la salle se leva, applaudit durant plusieurs minutes avec des transports d'enthousiasme, tandis que l'illustre auteur d'*Atala* se couvrait les yeux de ses mains pour dissimuler les larmes qui le gagnaient.

15 mai 42.

Me voici revenu à mes habitudes.

Une seule chose est changée, c'est que je vais au bois de Boulogne au lieu d'aller à l'Abbaye.

C'est que je me suis remis à la *Théodicée de l'histoire*.

C'est que je vais remplir mes nouveaux devoirs d'académicien. Hier, par exemple, nous avons nommé un successeur à M. Royer. J'aurais voulu Sainte-Beuve, nous avons eu M. Patin. Celui que je voulais après Sainte-Beuve, c'était M. Alfred de Vigny. Je me suis résigné.

(1) *Souvenirs et correspondance de Mme Récamier*, t. II. Voici ce que disait irrévérencieusement le *Rivarol de 1842 :* Quelques Champollions de la critique prétendent que les œuvres de M. Ballanche ne sont que la contrefaçon mystérieuse et sublime des hiéroglyphes égyptiens; à ce compte, on devrait les graver sur un obélisque pour donner du tintouin aux races futures. On vient d'embaumer ce vieillard déjà antique, on l'a ficelé de bandelettes et déposé dans une niche de l'Académie avec cette étiquette : *Ballanche-Logogriphe.*

Je n'ai plus qu'une toute petite occupation, c'est la réponse à quelques lettres; j'en ai tant reçu! C'est la distribution de mon pauvre discours. Je dis *pauvre*, car certainement il n'entrera pour rien dans la composition de mon monolithe. C'est un épisode de toute nullité.

Il me paraît que la campagne réussit à Mme Récamier. Elle voudrait, à présent, ravoir ce que vous avez entre les mains, parce qu'elle voudrait profiter de son séjour à la campagne pour mettre de l'ordre dans ses papiers. Elle est loin d'avoir renoncé à ce que vous avez le projet de faire pour elle; mais elle pense que, cet hiver, lorsque vous serez un peu établie à Paris, vous pourrez mieux vous entendre à vous deux.

Mme du Rosay vient de perdre sa belle-fille, qui a été enlevée presque subitement par une fluxion de poitrine. Mme Récamier lui cède son salon pendant son absence pour lui faciliter la réunion de sa famille auprès d'elle.

Mme Lenormant est rétablie, mais elle est restée tellement brisée qu'elle n'a point encore pu aller voir sa tante à la campagne.

M. David arrive la semaine prochaine.

Je me suis remis au travail, mais je n'ai point oublié qu'il faut que vous vous y remettiez.

Je me suis déjà entendu avec M. Lenormant.

Mille tendresses les plus tendres et les plus respectueuses.

HÉBAL.

L'Académie me paraît toujours inclinée vers les médiocrités.

Toutefois M. Patin n'est point une médiocrité, et il a fini par avoir vingt et une voix. Vous voyez qu'il y a progrès.

J'allais oublier que Fanny a remis la casquette à la voiture ; elle m'a cependant bien recommandé de vous le dire.

Le 13 juillet, le duc d'Orléans se rendait de Paris à Neuilly dans sa voiture, dont les chevaux s'emportèrent. Par une aberration inexplicable chez un prince calme, souple, adroit et connaissant parfaitement les sports, il sauta sur la chaussée, et la violence de la chute occasionna une congestion cérébrale dont il mourut. Ce triste événement devait fort affecter le vieux monarchiste qu'était Ballanche.

16 juillet 42.

Voici un bien fatal événement. Les hommes n'y sont pour rien. C'est comme M. le duc de Bordeaux. Excepté pourtant le résultat.

N'est-ce point une sorte d'impossibilité au sol social de produire une dynastie ? Et Dieu ne voit-il pas cette impossibilité ?

N'y a-t-il pas, de plus, ici, une expiation peut-être d'un sentiment mauvais au sujet de l'accident de M. le duc de Bordeaux ? J'espère que cela n'est pas, mais on le dira, en le pensant, ou sans le penser.

J'attends avec bien de l'impatience les Chambres.

Il n'y a qu'un homme dont je sois réellement curieux de savoir comment il se dessinera dans tout ceci. Cet homme est M. de Lamartine. Je suis bien sûr que je pourrais le prévoir, si moi-même je pouvais prévoir ma conduite, si j'étais dans le cas d'en tenir une.

J'ai vu M. Royer-Collard fort attristé, fort inquiet. Vous savez qu'il ne s'est point présenté pour la députation. Je l'approuvais ; aujourd'hui je le regrette.

Une parole quelquefois a une grande puissance, quand cette parole est spontanée, et qu'elle naît de l'impression reçue dans le lieu même et dans le moment où s'agitent les destinées.

Et il est peu d'hommes à qui je reconnaisse ce vif sentiment d'une situation, au moment même où cette situation arrive à son point culminant.

Mme Récamier était à Neuilly. Tout se passait à sa porte et elle n'a rien su. Elle est partie sur les trois heures après midi, avec M. Brifaut, pour aller dîner chez Mme de Boigne. Et ce n'est qu'à Chatenay qu'elle a appris la catastrophe par un messager envoyé à Mme de Boigne.

Jugez du triste dîner qui a été fait.

Je répondrai un autre moment à votre lettre.

Quant à présent, je veux vous dire seulement que je me suis un peu remis au travail ; je commence à espérer que ce sera sans inconvénient. J'ai un bien vif désir qu'il en soit ainsi.

Savez-vous que M. Guillemon est enthousiasmé d'*Angélique* et de la Dédicace.

Mille tendres et respectueuses amitiés.

HÉBAL.

18 juillet 42.

Pour se faire une idée juste de la catastrophe du 13 juillet, il faudrait d'abord examiner ce qu'est la famille d'Orléans.

Qu'a été le père du roi actuel ?

Qu'est le roi actuel lui-même ?

Qu'était Monsieur le duc d'Orléans, si fatalement frappé de mort ?

La terre sociale, telle qu'elle est en France, est-elle susceptible de produire une dynastie ?

Cette dynastie peut-elle se trouver dans la famille d'Orléans ?

La catastrophe du 13 juillet est complètement étrangère à toute volonté humaine.

Elle est ou fortuite, ou fatale, ou providentielle.

Ceci dépend des croyances.

Mais ce qui ne dépend pas des croyances, c'est la révé-

lation de la réalité, indépendante de l'événement lui-même.

Il est évident :

1° Que le trône est assez entouré, et d'adultes, et d'enfants pour que l'avenir de la dynastie soit assuré, s'il y a lieu à dynastie ;

2° Que la question à poser n'est point une question de circonstance, que l'événement ne fait autre chose que la poser dans un temps donné ;

3° Que s'il y a lieu à dynastie, l'événement, fort cruel en soi, serait plutôt favorable, en définitive, puisqu'il enfoncerait les racines une génération de plus ;

4° Que le roi actuel peut vivre assez pour protéger la tutelle de l'enfant.

En un mot, la véritable question est encore celle qu'on a cru avoir résolue par l'établissement de 1830.

Il faut bien reconnaître ici la fatale conséquence de la coalition.

On a beau se débattre, la coalition a posé en fait la royauté, en droit la république.

La république avec un roi.

Il faudrait donc, par une loi de régence, rétablir ce qui a été virtuellement aboli par la coalition.

Mais la coalition aurait-elle pu produire un effet de ce genre si, d'ailleurs, la terre sociale eût été en état de produire sa dynastie ?

Ainsi la même question se reproduit toujours.

Pour dire toute ma pensée :

La faute irrémissible de Charles X a été son accession au traité de Pillnitz, et ensuite les fatales cessions de 1814, le comte d'Artois agissant comme lieutenant général du royaume.

J'ignore jusqu'à quel point le roi actuel a travaillé contre la Restauration.

Je le crois honnête homme. Je suis tout disposé à penser

qu'il s'est séparé des fautes de la Restauration pour conserver ses éventualités. Je suppose donc qu'il n'a point agi contre la Restauration.

Cependant il reste toujours à expliquer la conspiration Didier.

Mais ce qui est incontestable, c'est le vote de son père.

Il est étranger à ce vote.

Mais c'est en qualité de fils de son père qu'il a été choisi en 1830.

Quant à son malheureux fils, je ne sais jusqu'à quel point il avait livré son avenir à M. Thiers.

Or, M. Thiers a fait trois choses :

Il a traqué Madame la duchesse du Berry.

Il a eu entre les mains le choix de deux guerres :

La guerre d'Orient, qu'il a évitée en faisant rentrer nos flottes à Toulon.

La guerre révolutionnaire de 92, en portant nos armées sur le Rhin et en Italie.

C'est de cette seconde guerre qu'il s'était infatué, et qui aurait été l'abolition de la France.

Je crains bien que notre malheureux prince ne se soit infatué de cette seconde guerre.

Vous voyez que je mets à part la catastrophe, pour ne voir que la situation elle-même.

Elle n'aurait pas eu lieu que la situation existait ; seulement on l'apercevait moins.

Mais la Providence voit tout.

Sans doute, elle a cru nécessaire de la montrer aux hommes.

Vous savez ma conviction sur la liberté humaine.

Dieu s'est fait la loi de respecter cette liberté, condition absolue d'une intelligence responsable.

Dieu ne s'est réservé que les avis et les enseignements.

Jamais les avis et les enseignements n'ont manqué.

Il y aurait un livre à faire sur tout cela.

Je n'en ai pas le courage.

D'ailleurs, je n'y vois pas assez clair.

Si je m'étais trouvé chez moi samedi, je vous aurais dit ma pensée. Il m'en coûte de l'écrire.

Je puis vous dire que j'ai été au désespoir, le mot n'est pas trop fort, lorsque j'ai su votre apparition.

HÉBAL.

A son titre de philosophe de l'Abbaye-aux-Bois, Ballanche eût pu joindre celui d'organisateur des voyages. C'est lui qui désignait les jours de départ, surveillait le transport des bagages, combinait les déplacements et correspondait souvent avec les hôtes divers. Le 1er août, il prévenait Mme d'Hautefeuille de cette façon :

« Mme Récamier part samedi pour Maintenon.

Le même jour je pars pour Saint-Vrain.

M. de Chauteaubriand, en quittant Néris, ira à Maintenon.

Mme Récamier compte séjourner huit ou dix jours à Maintenon.

Elle reviendra avec M. Brifaut.

Vous savez qu'elle désire vivement vous faire une visite.

Elle ira directement de Maintenon à Saint-Vrain. Elle demeurera un jour plein auprès de vous avec M. Brifaut.

Ils me ramèneront à Paris. »

On croirait lire le tableau de travail d'un grand écuyer. Le projet était d'ailleurs bien établi, puisqu'il réussit. Juliette passa vingt-quatre heures

chez Anna-Marie, à la grande joie du bon savant qui fut, pendant vingt ans, le trait d'union entre ces deux femmes.

26 août 42.

Nous sommes arrivés hier de très bonne heure, nous avons regretté quelques instants que nous aurions pu passer de plus à Saint-Vrain. Nous sommes arrivés en très bonne santé, mais complètement désorientés. Moi, qui ne puis m'empêcher d'être préoccupé de l'avenir, je trouvais un vrai soulagement dans la pensée que nous venions de fonder pour nous tous une société ou plutôt une famille indissoluble. Nous nous sommes arrêtés une heure à Longjumeau. Nous n'avons parlé que de nos regrets à tous. Même conversation le soir. Je puis vous dire que, pour Mme Récamier, l'idéal d'une charmante retraite à la campagne, c'est Saint-Vrain. Je n'ai pas besoin de vous dire ce qu'est Saint-Vrain pour moi. Mille tendres souvenirs à M. d'Hautefeuille. Mille amitiés à M. Charles. Tous mes regrets à M. Hetsch d'avoir si peu profité de lui. Je vais songer à ma santé. Elle est bonne pour tout, pour l'étude, pour le travail, même pour l'amitié. Nous avons passé une excellente soirée, la veille de notre départ, l'une des meilleures que l'on puisse passer. Dites-le bien, je vous prie, à M. de Mortemart. Ce matin, j'ai pris un bain, je me suis couché après, et je me suis endormi parce que j'avais peu dormi la nuit. Je me suis levé tard et j'ai eu des visites. J'ai un peu parlé, ce qui m'a fatigué, et ce qui m'a ôté du temps que je voulais vous consacrer. On ne fait jamais ce que l'on veut. Je vous baise les mains avec larmes.

HÉBAL.

4 novembre 42.

Votre lettre m'a fait une vive peine. Je ne sais rien de plus déplorable que la situation de ce pauvre ménage. Dieu

veuille que tous les sacrifices des deux côtés obtiennent enfin le succès qu'ils méritent. Quel triste voyage vous avez fait! Cette pauvre femme a dû être heureuse au moins pendant quelques moments.

Nous avons eu une toute petite lecture avant-hier. C'était Prague pour Mme de Pastoret. Ce soir, nous aurons Mlle Rachel. Chaque fois, nous sentons renouveler nos regrets de l'éloignement où nous sommes. Au reste, c'est toujours en très petits comités.

Mme Récamier a encore été souffrante. Dans ces cas, elle a recours au petit lit blanc. Votre ménage à vous deux devient assez intime, comme vous voyez.

Je suis allé hier chez Mme Swetchine. J'y ai trouvé M. Wilson. Il a été fort question de vous, de M. et Mme de Kergorlay et du nouveau correspondant.

Dans mon petit cabinet, je jouis pleinement, le matin, du soleil d'automne : c'était ce que vous aviez la bonté de désirer pour moi.

Ampère nous revient au commencement de la semaine prochaine.

J'ai appris, ces jours-ci, une nouvelle qui m'a fait plaisir : croiriez-vous qu'à Neuchâtel en Suisse on fait apprendre *Antigone*, par cœur, aux enfants ?

Je commence la lecture de la Princesse. Jusqu'à présent, je suis loin d'être sévère. Peut-être, plus tard, je pourrai être achoppé par certaines choses, mais, en attendant, je suis satisfait. Je n'ai point encore rencontré la phrase qui vous a si justement ébouriffée.

Il faut bien que je vous le dise, je ne suis point pour les exclusions. Ainsi je n'aime point qu'on interdise certaines questions aux laïcs, certaines autres aux femmes. L'insuffisance de la raison, certainement ; mais son abolition complète, jamais. Reste la responsabilité de toutes les témérités. Je suis d'avis aussi que la responsabilité s'étend sur les études incomplètes et plus ou moins inconsciencieuses.

J'attends avec une vive impatience le volume de Cousin sur Pascal.

Mille et mille tendres respects, et mille et mille tendresses respectueuses.

HÉBAL.

3 décembre 42.

Dans ce moment, le soleil est sur ma table; il doit faire bien bon à Saint-Vrain. Dieu veuille que ce soleil vous fasse du bien à tous, et en particulier à M. Hetsch.

M. Guillemon m'a dit que toutes vos santés étaient bonnes, à l'exception de celle de M. Hetsch avec qui il a pu peu causer, à cause de cela. M. Guillemon m'a aussi dit que vous vous étiez remise à *Saint Louis*(1).

Cousin imprime un volume sur Pascal. Je suis très impatient de le voir et de le lire. Je suis décidé, si ma santé me le permet, à écrire, à cette occasion, sur la responsabilité humaine, question dont je me suis tant occupé, qui est le fond de la formule générale de l'histoire, question redoutable qui, selon moi, a fait chavirer Pascal, et, de nos jours, l'abbé de Lamennais. Au reste, on dit que ce dernier est en voie de retour. Nous verrons bien.

J'ai assisté à l'ouverture des cours de M. Lenormant sur les origines de la société moderne. Il m'a fait un grand plaisir par la manière dont il a complètement annulé Strauss. Je ne l'ai point lu, mais je pense tout à fait comme M. Lenormant.

Mme Récamier a été souffrante pendant quelques jours, elle est bien à présent. Je puis vous dire que toutes ses pensées de printemps se dirigent sur Saint-Vrain.

Savez-vous que le livre de la Princesse prend un certain ascendant. Il n'y a pas encore discussion, mais je vois

(1) Ce travail de Mme d'Hautefeuile parut dans douze numéros du *Correspondant* (10 mars 1850 à 1854).

qu'on est disposé à le compter pour plus qu'on ne s'y attendait. On le traduit en italien.

Si je fais mon livre sur Pascal, je crois que j'ouvrirai quelques horizons, et que je soustrairai la question à l'éclectisme de Cousin.

M. Guillemon m'a paru très satisfait de la santé de M. Charles ; j'en ai été ravi.

Mille et mille respectueuses tendresses et mille et mille tendres respects.

HÉBAL.

15 décembre 42.

Je continue à me bien porter, mais Mme Récamier a toujours, de temps en temps, quelques petites crises qui quelquefois n'aboutissent pas et qui se prolongent alors. M. de Chateaubriand a été quelques jours presque découragé. Ses jambes lui refusent souvent leur service. On trouve que je quitte des années ; à la première occasion, je saurai bien les reprendre. Je m'occupe, mais par la pensée seulement, de Pascal. Il s'agit de ce grand problème à la solution duquel je travaille depuis quarante ans, à savoir le problème de la responsabilité humaine. J'engage M. Guillemon à faire quatre ou cinq biographies : Keppler, Copernic, Leibnitz, Newton, Pascal. Cela ferait un beau volume. Mon travail sur Pascal seul formerait un autre volume.

Voici une autre victime récente du grand problème.

M. Jouffroy a laissé des manuscrits qu'on a voulu imprimer.

Lorsqu'on a commencé l'impression, on s'est aperçu du coup qui pouvait être porté à l'enseignement philosophique universitaire.

De là des altérations que l'on peut prouver.

Comprenez la grande joie des ennemis.

On parle de la possibilité d'une nouvelle évolution de M. de Lamennais.

Je crois que si je puis faire mon travail, il viendra bien au secours de toute cette question.

Quel bonheur si le dégoût de la politique allait nous jeter dans la philosophie et dans la religion!

Vous voyez bien qu'il nous faut votre *Saint Louis*.

Donnez-moi de vos nouvelles, de celles de M. d'Hautefeuille, de celles de M. Charles, de celles de M. Hetsch.

Si vous en avez de M. de Kergorlay, je vous prie de m'en donner. Je voudrais le savoir à Malte.

Il fait un temps admirable. Je suis en plein soleil.

Lorsque vous viendrez, tâchez de vous donner un jour plein, et profitez de ce jour pour voir les arrangements de séjour que vous aurez à prendre. Tâchez de vous établir plus confortablement que vous n'avez coutume de le faire.

Mme Récamier vous aime tendrement.

Je ne parle point de moi.

HÉBAL.

Mlle Rachel viendra chez Mme Récamier dimanche prochain, à quatre heures. Elle dira quelques scènes de *Phèdre*.

CHAPITRE XII

Rachel vint en effet à l'Abbaye et se montra parfaite dans Esther. Les suffrages furent moins unanimes pour le rôle de Phèdre. Passant critique théâtral, Ballanche transmettait son jugement à sa correspondante ordinaire.

« Elle a pris un système qui est le mien, que je crois celui de Racine : le système un peu élégiaque. D'autres auraient préféré le système échevelé. Aussi disais-je à Mme de Girardin que j'étais séparé de ses impressions de toute l'épaisseur d'un système. Toute la société depuis est partagée. M. Brifaut voudrait que les amis de Mlle Rachel l'engageassent à changer. Moi je voudrais qu'elle persistât dans sa manière en la perfectionnant. Mme Récamier et M. de Noailles sont de mon avis. Je crois que j'ai le nombre et la qualité. Mlle Rachel est d'une intelligence bien exquise, et j'ai confiance en elle.... Vous voyez que pour le rôle de Phèdre, il s'agit de deux écoles. J'oserais dire que le sensualisme et le spiritualisme seront en présence. Nous verrons bien » (lettre du 21 décembre).

Chateaubriand, triste et affaissé, avait assisté à

cette matinée comme s'il n'y était pas, et Mme Récamier ressentait une certaine fatigue. Ballanche s'affectait de ces santés si chères pour lesquelles il rêvait toujours d'un air pur et réconfortant.

15 février 43.

J'ai commencé une lettre hier matin, j'ai été interrompu. En arrivant chez Mme Récamier, j'ai trouvé M. d'Hautefeuille. En rentrant chez moi, le soir, j'ai trouvé votre lettre. Je vous assure que je suis bien triste de la raison qui va nous ôter votre petit séjour. J'en avais déjà la crainte. M. d'Hautefeuille ne m'a point parlé de la raison véritable, et je ne l'ai sue que par vous. Je serai discret, et je comprends qu'il faut l'être. Je crains à présent pour votre situation elle-même. Je vois bien qu'elle est plus difficile encore que je ne croyais. Espérons au moins pour le mois de mai. J'ai été longtemps à ne faire aucun cas de la santé et de l'argent; j'en suis bien revenu tant pour mes amis que pour moi. M. de Chateaubriand s'affaisse cruellement. C'est avec une sorte de terreur que je pense à la possibilité d'un événement que je n'ose envisager. Je suis loin de le croire prochain, mais la vraie vieillesse est survenue. Il y a si peu de temps encore qu'il avait toute la verdeur de la jeunesse pour écrire la vie de M. de Rancé ! J'espère bien qu'il reviendra quelques jours passables, mais il faudra les compter. M. Guillemon a été excellent. Je voyais bien qu'il prenait beaucoup à moi, que son départ lui causait une vive peine. J'en éprouvais moi-même plus que je ne lui en témoignais. Toutefois, il y avait en moi l'espérance qu'après son départ, je pourrais peut-être le remplacer pour un peu de travail. Nous allons voir. J'ai été aussi tristement occupé de ce pauvre jeune homme, M. Tisseur, que j'avais placé à Neuchâtel et qui est tombé dans le lac. C'était un jeune homme excellent et très distingué. J'espérais qu'un jour, il prendrait sa place dans une juste et

bonne renommée. Et voilà que tout est fini. J'ai reçu des nouvelles de Justin Maurice. Il vient nous voir au mois de mai. La grande-duchesse et les princesses, ses filles, vont en Allemagne cet été, et iront passer l'hiver à Naples. Justin Maurice est du voyage, mais il se détachera de la brillante caravane pour venir passer un mois à Paris, Paris et Saint-Vrain. Il ira ensuite dans son cher pays d'Agen. De là, il ira en Italie rejoindre la famille de la grande-duchesse.

Je ne puis croire au danger du livre de la Princesse. Les savants comme M. Hetsch et M. Lenormant sont outrés. Cela doit être. Les gens du monde en ont une occupation sérieuse qui ne leur fait que du bien. M. de Chateaubriand et moi ne l'apprécions qu'au point de vue des gens du monde. Quant aux jeunes gens qui sont tournés du côté des idées religieuses, et le nombre s'en accroît tous les jours, croyez-moi, ils ne prennent pas leur science ou la science qu'ils veulent acquérir, dans la Princesse. Ils la cherchent là où il faut la chercher. Ceux qui peuvent apprendre quelque chose dans son livre y reçoivent plutôt une disposition, y contractant un goût qui les conduit à d'autres études. Il y a une question relative aux origines de l'Église latine, sur laquelle elle passe trop légèrement; mais c'est précisément parce qu'elle ne la traite pas qu'il y a moins d'inconvénient. Au reste, les bénédictins de Solesmes viennent de faire un livre qui est loin de recevoir l'approbation générale sur ce sujet important. La question des peines éternelles est enveloppée dans une autre question qui ne peut tarder d'arriver à l'examen. Cette question des peines éternelles tient à la grande question cosmogonique du temps et de l'espace, laquelle marche vers sa maturité. En un mot, pour moi, cette question est encore à l'état de pressentiment. Vous savez qu'il y a des sceaux qui se brisent dans le ciel : ce sont des moments de grande souffrance pour l'humanité.

Vous voyez bien que la Princesse est pour peu de chose dans tout ceci, et que je suis un pauvre *séducteur*.

Mille respectueuses tendresses.

HÉBAL.

M. d'Hautefeuille dînera après-demain à l'Abbaye-aux-Bois.

7 mars 43.

J'ai su par M. de Sivry qu'il vous avait instruite du petit service que j'ai été assez heureux de pouvoir lui rendre. J'aurais bien préféré qu'il eût laissé cet incident entre lui et moi. J'ai appris, par là, combien la pauvre destinée de ce jeune homme doit vous donner du souci. Une faculté qui me paraît lui manquer complètement, c'est la prévoyance de l'arrangement. Sans cela, il y aurait possibilité de nous entendre entre nous tous. Mais je vois bien que nous devons vivre avec lui au jour le jour. Nous en causerons quand vous serez ici.

Hier, j'ai été assez longtemps seul avec Mme Récamier. Nous avons beaucoup causé de vous. Elle vous aime tendrement et elle vous apprécie bien. Elle a le plus vif regret de voir votre séjour si prodigieusement écourté. Elle désire de toute son âme de pouvoir s'en dédommager au mois de mai. Nous en causerous.

Une chose sur laquelle nous sommes d'accord, c'est l'inconvénient pour M. votre fils de rester trop longtemps confiné loin du monde. Le voilà qui est tout près d'être un homme.

Combien nous avons à causer !

J'ai reçu une assez longue lettre de M. de Kergorlay. Il va encore s'éloigner.

Selon moi, M. de Lamartine aurait dû garder sa situation, ne pas quitter des fossiles pour aller trouver d'autres fossiles (1).

(1) Lamartine s'était séparé avec éclat de la politique gouvernementale.

M. de Chateaubriand est beaucoup mieux : c'est un grand bonheur pour tous.

Je suis toujours dans une bonne veine de santé. Il me reste à désirer de pouvoir en profiter.

Tous mes plus tendres respects.

HÉBAL.

Où en est M. Hetsch pour sa santé ? Dites-lui tous mes vœux et tout mon attachement.

23 mars 43.

Je suis désolé de votre retard. Je vois bien que votre séjour va être écourté au point que nous aurons à peine le temps de nous voir.

La santé de Mme de Chateaubriand ne nous donne pas encore d'inquiétude, mais l'inquiétude peut venir d'un moment à l'autre. Je commence à craindre une fluxion de poitrine. Quoi qu'il en soit, la maladie est très grave. Il paraît que c'est la quête de Marie-Thérèse qui lui a donné trop d'embarras. Cette quête a été très productive, car elle a rendu plus de 12,000 fr., ce qui est prodigieux à cause de la concurrence des quêtes. Au reste, vous ne sauriez croire combien on recueille d'argent pour toutes les œuvres. Les quêtes pour la Guadeloupe produisent beaucoup aussi.

C'est le beau côté de ce temps-ci.

La maladie de Mme de Chateaubriand est venue bien mal à propos ; sa santé à lui devenait, de plus en plus, meilleure.

Nous allions recommencer à organiser des lectures.

Mme Récamier, cette fois, a bien de la peine à se remettre. Il y a un peu de grippe, et peut-être aussi le mouvement de la saison.

Je crois que les astronomes ont été pris au dépourvu. Ils en sont encore à étudier leur leçon.

Pascal appelle l'homme un roseau pensant. Il y a sur la

terre un milliard de tous ces roseaux plus ou moins pensants. Il est certain qu'il faudrait bien peu de chose pour appeler tous ces roseaux au pied de l'Éternel. Ce serait l'affaire d'une seconde. J'aime assez à voir les savants pris au dépourvu.

Les chimistes éminents n'ont plus de moqueries pour les alchimistes anciens.

Il serait fort possible que les astronomes deviennent moins *superbes* à l'égard des astrologues.

La marée qui a commencé à Galilée va peut-être se retirer.

Quant à moi, j'en suis convaincu.

Vous ne pouvez comprendre à quel point d'incapacité je suis descendu.

Je voulais faire une petite édition de la *Vision d'Hébal*, mais une édition qui ne fût pas destinée au public.

Cette vision étant destinée à subir de grandes modifications, je voulais qu'elle subsistât encore avec sa première forme.

J'avais commencé l'impression pendant que M. Guillemon était à Paris.

J'y joignais quelques fragments.

Je n'avais autre chose à faire qu'une petite préface pour expliquer cette demi-publication. Il m'a été impossible de faire ce rien. J'ai suspendu l'impression et j'en suis là.

Ne trouvez-vous pas que c'est assez triste? Je voudrais cependant bien que cette incapacité ne s'étendît pas jusqu'aux lettres que je voudrais vous écrire.

Mille et mille respectueuses tendresses.

BALLANCHE.

14 avril 43.

Me voici tout seul dans ma petite chambre, vous écrivant sur la jolie table que vous m'avez donnée. Le soleil a l'air de vouloir se réconcilier avec nous. Fanny me disait tout

à l'heure qu'au marché, ce matin, tous les paysans pleuraient. J'espère bien qu'elle exagère, et que la gelée n'aura pas fait tout le mal que l'on a craint. Avez-vous jamais réfléchi à une chose ? Combien il faudrait peu de chose pour tuer toute vie sur notre pauvre petite terre. Et si toute vie périssait sur notre terre, et que cette terre continuât de rouler, privée d'habitants ayant vie, combien ce serait un imperceptible événement dans l'ensemble de la création. Toutefois, cet événement est possible. Voici que l'homme me paraît arrivé au point où il va achever l'exploration de la terre. N'est-il pas évident qu'il achève de dompter le temps et l'espace ? La terre va entrer dans le creux de la main de l'homme. Sitôt que la terre n'aura plus rien à apprendre à l'homme, il faudra qu'il lève sa tente, et qu'il aille ailleurs continuer ses explorations, achever son éducation. Il ira visiter les lieux que déjà ses instruments rapprochent de ses yeux. Les journaux disaient, un de ces jours, qu'un astronome avait trouvé que la ligne décrite par la dernière comète était un hyperbole, c'est-à-dire une ligne qui ne revient point sur elle-même pour accomplir un cercle quelconque. M. Arago le nie. Je suis persuadé qu'on finira par découvrir, dans le ciel, un symbole réel de l'infini. Dès à présent, la création n'a point de borne assignable. Un jour viendra où on trouvera, de plus, qu'elle n'a point de borne possible.

Quand vous aurez lu le prologue et la lettre de M. Guillemon, je vous prie de me les renvoyer et de me dire votre avis.

Mme Récamier a encore été souffrante depuis vous, mais elle est mieux.

On regarde Mme de Chateaubriand comme hors d'affaire.

Est-ce que vous ne nous donnerez pas quelques jours après Pâques ?

Maintenant, je le vois bien, il sera fort difficile que

Mme Récamier aille s'établir à Saint-Vrain. Je vous assure qu'elle en est toute désolée.

Quant à moi, c'est une autre affaire, j'irai certainement ; il ne s'agit plus que de choisir l'époque.

Mme Agénor de Gasparin a fait trois volumes : *Le mariage au point de vue chrétien.* Le livre est bon, sauf qu'il est un peu long. De plus, je n'ai nul goût pour le christianisme méthodiste.

Ce qui me semble une grosse erreur de Mme de Gasparin, c'est qu'elle considère la société conjugale comme étant son but à elle-même.

Je lui ai envoyé le livre de M. Guillemon pour qu'elle apprenne que la première initiative de l'homme lui est donnée par la mère, ministre, en cela, de la Providence divine.

J'avais déjà peint, dans *Orphée,* l'homme recevant sa première initiation sur les genoux de sa mère.

Mille tendres et respectueuses tendresses.

HÉBAL.

1er mai 43.

Vous gardez à présent le silence. C'est, sans doute, parce qu'il n'y a rien de nouveau dans vos projets. L'espérance que vous nous avez donnée de venir à Paris avant le 15 subsiste toujours. Nous voudrions bien savoir précisément le jour où vous viendrez. Serez-vous assez bonne pour rester au moins un jour entier ? Mme Récamier se dispose pour le 15, mais ce ne peut être qu'une disposition éventuelle tant que vous ne vous serez pas vues, tant que vous n'aurez pas causé une demi-minute ensemble. Ce n'est ainsi que parce que vous avez une affaire qui vous oblige à venir avant de rentrer dans votre repos de Saint-Vrain.

J'imagine que votre course à Orléans, vous devez la faire avec Mme de Mogé, et que cette course est comprise dans le séjour de cette amie auprès de vous.

Il est bien nécessaire aussi que nous causions de votre projet relativement aux Mémoires de M. de Chateaubriand, qui, du reste, ajourne son voyage à la Trappe.

J'ai demandé au cabinet de lecture l'ouvrage de Mme de Craon ; on ne me l'a pas encore envoyé. Je veux aussi y jeter un coup d'œil avant de me le procurer(1).

La saison se fait bien belle et fait vivement désirer le 15.

Demain, à l'Athénée, il doit y avoir une séance où, à l'occasion de la *Lucrèce* de M. Ponsard, on discutera mes idées sur l'histoire romaine. Il en sera aussi question dans une séance publique de l'Institut historique. Cette concordance me ferait fort désirer d'achever ma *Formule générale.* Je suis bien convaincu que la tragédie nouvelle aurait beaucoup gagné à s'emparer de mes hypothèses qui, pour moi, ne sont pas des hypothèses. J'ai relu, ces jours derniers, la première sécession plébéienne. Vous ne sauriez croire à quel point j'ai perdu la trace de ces idées. En vérité, je ne sais plus où j'ai pris toutes ces choses. Je doute fort qu'à présent mes notes me suffisent pour y revenir.

Combien j'ai besoin de faire abstraction de la mémoire pour croire à l'identité et à la perpétuité du moi !

Mille tendresses les plus tendres et les plus respectueuses.

HÉBAL.

Et Ballanche reprend son rêve d'une Abbaye-aux-Bois champêtre. Il assure la propriétaire de Saint-Vrain que Mme Récamier « a soif de la campagne », qu'il est tout prêt à partir avec elle, que Chateaubriand les rejoindra après avoir fait son tour à la Trappe pour se documenter sur l'abbé de

(1) *Le siège d'Orléans en 1429*, par la princesse de Craon. 4 vol. in-8.

Rancé. Le plan semble parfaitement combiné, il ne lui manque que l'approbation de Mme d'Hautefeuille.

4 mai 43.

Il faut voir les choses comme elles sont, dans la réalité, et ne pas vainement s'effrayer des apparences.

Eh bien ! au fond, Mme Récamier a, tout l'hiver, rêvé le mois de mai à Saint-Vrain, auprès de M. et Mme d'Hautefeuille. De leur côté, M. et Mme d'Hautefeuille accueillaient ce projet qui m'était si doux.

Cela a été ainsi tant que nous avons été éloignés du moment. Lorsque le moment s'est approché, deux craintes imaginaires ont surgi.

M. et Mme d'Hautefeuille ont craint de ne pouvoir accomplir à leur gré une hospitalité qu'ils avaient désiré offrir. Mme Récamier a craint de gêner ses aimables hôtes.

Ces deux craintes, à mon avis, sont complètement imaginaires.

Mme Récamier est d'une facilité extrême pour toutes ces sortes d'arrangements. Et ici, le charme de la société compense, et bien au delà, toutes ces petites appréhensions.

Je dois dire que ce n'est pas elle qui a été atteinte, la première, par la crainte que je viens de signaler. Elle a commencé par croire la sentir dans M. et Mme d'Hautefeuille.

Et cela est assez simple, c'est l'hôte qui reçoit qui doit éprouver ce sentiment plutôt que l'hôte qui est reçu.

Mais enfin ce sentiment se réfléchit de l'un sur l'autre : c'est à la raison à le dominer.

Moi, j'ai toujours craint ce qui est arrivé, mais je dois dire que je n'ai jamais douté que nous finirions par triompher de cette méfiance mutuelle. L'affection mutuelle ne connaît point d'obstacle, et ici, il n'y a point d'obstacle réel.

Il faut pourtant que je vous dise encore une chose.

Lorsque autrefois Mme Récamier allait passer un mois à Angervilliers, elle s'arrangeait avec Mme de Gramont pour le partage de la dépense. La situation est absolument la même.

Ne pourrions-nous pas aussi profiter des bonnes intentions de M. de Mortemart? Par exemple, si la chambre que vous avez la bonté de me destiner pouvait être utile pour faciliter des arrangements, M. de Mortemart pourrait peut-être me donner une chambre dans son château. Moi, je n'ai aucune répugnance, vous le savez, pour les châteaux.

Voyez, je vous prie, aux moyens de mettre de la facilité qui fît que tous nous écartassions les obstacles purement imaginaires, et que nous pussions hardiment faire ce que nous désirons tous.

Écrivez-moi à cœur ouvert.

Mme Récamier, qui sait que je vous écris, voudra voir votre réponse. Si vous avez quelque chose de confidentiel à me dire, écrivez-moi sur un papier séparé, afin que je puisse montrer votre lettre en retirant le papier.

Mille et mille tendresses les plus tendres et les plus respectueuses.

HÉBAL.

6 mai 43.

Votre lettre que j'ai reçue hier, je l'ai montrée à Mme Récamier qui a été ravie d'y voir percer le sentiment que les obstacles étaient d'un genre facile à vaincre. Au fait, je l'ai montrée parce qu'elle me paraissait une réponse anticipée à la mienne. Mme Récamier, qui ne s'arrête point en si beau chemin, a, de suite, imaginé qu'elle pourrait faire avec vous le travail dont il avait déjà été question, mais qui serait impossible à Paris. Mais je veux insister sur ce qui avait été établi pour les séjours d'Angervilliers. C'est le véritable moyen de constituer un établissement à plusieurs.

Moi, je plonge un peu plus avant dans l'avenir. Serait-il impossible d'espérer qu'un jour cette communauté d'établissement s'étendît jusqu'à Paris? Par exemple, un appartement qui vous conviendrait dans une des trois maisons qui sont vis-à-vis de l'Abbaye, et qui vous permettrait de faire vie commune avec nous tous. Nous aurions un petit phalanstère à la ville et à la campagne, et, au moyen du chemin de fer, nous resterions toujours ensemble.

L'homme vient de conquérir bien plus qu'un continent nouveau, puisqu'il vient de conquérir un domaine immense dans le temps et dans l'espace.

M. de Mortemart ira habiter son château aussitôt qu'il saura le départ de la colonie.

Vous parlez de venir passer un jour à Paris, mais ce n'est pas suffisant. Il faut y coucher. Sans cela, nous pourrons à peine nous voir, et pas du tout causer.

Mille tendres et respectueuses tendresses.

HÉBAL.

8 mai 43.

J'ai vu hier soir Mme de Kergorlay. Nous avons beaucoup parlé de vous, de M. de Kergorlay. C'est un voyage fort triste qu'elle va faire, mais qui, pour elle, est un vrai bonheur. M. de Kergorlay commencera par prendre les eaux d'Ischia dans le golfe de Naples, ensuite ils iront s'établir à Castellamare. Je crois qu'en effet Naples ne serait pas tenable, pour eux, dans l'été. Ils vont habiter des lieux enchantés, mais je doute qu'ils soient très sensibles à la beauté des lieux. Mais que, du moins, ils y trouvent la santé. Mme de Kergorlay m'a paru aussi bien que possible, et les nouvelles de son mari sont assez bonnes. Elle n'a pu voir, avant de partir, ni vous, ni son beau-frère.

Je crains que ma dernière lettre vous ait paru un peu extravagante. Mais, que voulez-vous? C'est un de mes

rêves, cette communauté de vie. Tendons-y et prenons du projet ce qui en est exécutable, pour le moment, c'est-à-dire un mois à Saint-Vrain. Pendant ce mois, nous parlerons des autres rêves. Ce mois pourra être fort bien employé, puisque vous avez des travaux à faire avec Mme Récamier. Elle me disait, hier, que cette intimité avec vous lui faisait l'effet de cette intimité, hélas! si ancienne, avec Mme de Staël, et qui est restée si vivante dans ses souvenirs.

La nécessité où vous allez être de venir faire un établissement à Paris, pour M. Charles, m'avait fait croire que le projet complet pouvait bien ne pas être si extravagant qu'il vous a peut-être paru au premier abord.

Ne songeons à présent qu'au mois de Saint-Vrain : puisque vous venez dans quelques jours, nous en causerons à cœur ouvert. Ensuite, à Saint-Vrain, nous causerons du reste, quand ce ne serait que pour mettre un intérêt de plus dans notre séjour.

Mille et mille tendres et respectueuses tendresses.

HÉBAL.

Que sont, hélas! les affaires humaines? Tout était convenu, tout fut ajourné. Mme de Chateaubriand se susceptibilisa de ce que son mari, partant pour les Pyrénées, ne lui donnait pas entièrement son temps. Mme Récamier, ne voulant point la contrister, remit donc son départ, et le pauvre Ballanche demeura consterné. Son erreur tenait à l'envie prodigieuse qu'il avait de voir compléter une association charmante vers laquelle il gravita jusqu'à son dernier jour. Sur ce point il resta incorrigible.

Un moment il crut que Mme d'Hautefeuille bou-

dait la colonie. « Nous punissons-nous de nos projets avortés? écrivait-il.... Mme Récamier espère que vous reprendrez possession chez elle de votre petit lit blanc » (lettre du 20 juin). Et la châtelaine de Saint-Vrain revint faire une courte apparition pour témoigner de ses amicales dispositions. Ce n'est pas d'elle, espérons-le, que s'occupait Mme Récamier lorsqu'elle disait vers cette époque à Chateaubriand : « Je ne vois plus que des femmes qui ne me plaisent guère! »

Peu de jours après, on apprenait la nouvelle de la mort du prince Auguste de Prusse. Mme Récamier fut très touchée par ce coup brutal. C'étaient les jours de Coppet, le tableau de Corinne, les belles époques qui s'engouffraient dans le néant. « Dieu! soupirait Ballanche, que la vie est triste à mesure qu'elle se dévide pour finir l'écheveau. »

A la fin de septembre, le philosophe alla passer quelques jours à Saint-Vrain, et, dès son retour, continua d'entretenir Mme d'Hautefeuille de ses espérances et de ses inquiétudes.

8 octobre 43.

Le pas d'une fourmi pèse sur l'univers,
Et sur l'œil de l'insecte il (Dieu) peignit l'univers.

Voici deux vers isolés qui me sont restés dans la tête depuis 1792. Vous le voyez, il y a longtemps.

L'auteur ne connaissait aucun des phénomènes de la daguerréotypie, aucune des lois de création que nous allons être en train de trouver.

J'avais autrefois remarqué un vers de Manilius qui

était l'attraction newtonienne, dont certainement Manilius ne se doutait pas.

Dans les Fastes d'Ovide, on trouverait, à propos des doctrines fulgurales, des choses qui paraîtraient contemporaines de Franklin.

M. Wronski a fait de grands travaux sur la locomotion; il a pris, vers 1836, plusieurs brevets dont aucun n'a encore été exploité, mais qu'il offre aujourd'hui au gouvernement.

Il vient de publier un très gros livre que je vous enverrai un de ces jours, non point pour vous, mais pour M. Hetsch.

C'est un livre fort important, à mon avis, en philosophie (1).

Je ne l'ai pas encore même entrelu, mais j'en sais toute la portée. J'y suis traité un peu cavalièrement, d'après la *Gazette d'Augsbourg*. Cela m'importe peu, toutefois, cela me confirme dans mon opinion que j'ai besoin d'abriter mon nom, quoi que vous en disiez.

Or, M. Wronski croit avoir trouvé la loi de création, d'où résulte la solution mathématique des grands problèmes du monde physique, ceux de la mécanique céleste, de la construction mécanique de la terre ou des corps célestes, et de la construction physique et chimique de la terre.

C'est ce qui l'a conduit à résoudre le problème de ce qu'il appelle la locomotion spontanée.

M. Wronski ne sait pas que je me suis occupé du même problème sans avoir aucune de ses immenses connaissances mathématiques.

Je ne crois pas avoir découvert la loi de création, mais je crois être certain de signaler une des lois de création.

(1) Wronski (Hoene), 1778-1853. Ce philosophe, oublié aujourd'hui, était en politique, en religion et en mathématiques, un novateur dont le style obscur rendait les ouvrages difficiles à lire. Il avait écrit en 1835 un *Nouveau système de machine à vapeur*, et publié en 1842 le premier volume du *Messianisme*. 3 vol. in-8.

Cette loi, c'est la solidarité absolue de tous les éléments de la matière.

La loi newtonienne n'est que l'expression de cette solidarité universelle.

L'attraction et la répulsion sont la pulsation de cette vie universelle de la matière.

Pascal avait fondé l'hypothèse du poids de l'air. Je lui substitue la loi de solidarité de tout l'air qui compose notre atmosphère, de tout le fluide quelconque dans lequel se meuvent tous les globes.

La force qui fait monter l'eau ne vient pas seulement de notre atmosphère, mais elle vient de Sirius et au delà, jusqu'aux dernières limites de l'espace, comme la lumière qui arrive à l'œil du ciron est toute la lumière diffuse dans l'espace.

Au reste, les inventions de M. Wronski n'ont aucune ressemblance avec les miennes.

J'obtiens un résultat analogue. Je crois être plus sûr de mon affaire parce que ma méthode est toute simple.

Je n'ai nul besoin de connaître la création; il me suffit de me servir d'une des lois, une loi bien constatée de la création.

Pascal aurait trouvé cette loi s'il n'eût pas été envahi immédiatement par l'empirisme que venait d'apporter Galilée.

C'est le moment où la science traditionnelle allait céder la place à la science expérimentale.

Le protestantisme envahissait tout le domaine de l'esprit humain.

Je vous ai déjà dit ce qu'il en a coûté à Pascal.

Il me semble que je réponds peu à votre lettre.

Cependant vous voyez que je n'ai point perdu de vue le moteur dont je vous ai parlé.

Mon moteur doit être construit en raison même de cette loi de solidarité qui gouverne tous les fluides.

Un seul mot des santés qui vous intéressent : elles sont aussi bonnes que possible.

Je commençais à regretter le beau temps, mais il est devenu incertain.

Mille et mille tendresses.

HÉBAL.

J'avais à vous parler de bien d'autres choses, mais j'ai été envahi par ce malheureux gros volume de M. Wronski. Je ne veux cependant pas quitter la plume sans vous dire toutes les tendresses de Mme Récamier.

8 novembre 43.

Votre lettre m'inquiète réellement pour votre santé à cause de la saison. M. d'Hautefeuille se plaignait aussi de douleurs. Ces plaies incessantes font un mal affreux.

Depuis ma dernière lettre, Mme Récamier a fait une chute inconcevable, heureusement sans suite. On place des calorifères au Luxembourg. On a fait des trous très profonds qui vont jusqu'aux caves. Mme Récamier allait au musée et elle est tombée dans un de ces trous. Elle a été retenue en chemin par un tuyau placé sans être fixé. Quand M. Pasquier a vu le trou, il a frémi. Le fait est que ce qui n'a été qu'un accident pouvait être un énorme danger. Mme Récamier n'a point été trop effrayée, ni trop ébranlée. Elle s'est immédiatement promenée au Luxembourg, et elle en a été quitte pour une légère contusion à l'épaule qui, cependant, lui a fait mal pendant plusieurs jours. Je crois même qu'elle s'en sent encore.

Son valet de chambre est remis, mais il ne peut encore reprendre son service.

Voilà que les inondations recommencent dans le Midi. Je crains bien que cet hiver ne soit très calamiteux.

Le voyage du duc de Bordeaux est la chose la plus simple du monde. Ce pauvre jeune prince a un besoin bien naturel de se soustraire un peu aux ennuis de l'exil. Les

partis voudraient donner à ce voyage l'importance qu'il n'a pas. Je crains comme vous des blessures à ses justes susceptibilités. J'aurais bien préféré qu'il eût retardé ce voyage dont sa famille, du reste, ne se souciait point. Ce qui me rassure pourtant, c'est ce qu'on a dit de son sens droit, de sa parfaite raison. Si M. de Chateaubriand était auprès de lui, j'aurais plus de confiance encore, ou plutôt moins d'inquiétude. Mais il ne pouvait y aller que demandé (1) et malheureusement il n'arrivera que lorsque les fausses démarches auront été faites, si toutefois il y en a. Quant à de folles tentatives, ceux qui ont l'air d'en craindre font semblant, car ils savent bien à quoi s'en tenir.

Je n'ai point réussi pour *Léa Cornelia*. Les libraires sont si méticuleux pour les livres qui leur sont présentés que c'est une vraie pitié. M. Belin Prieur, d'un côté; M. Delloye, de l'autre, entretiennent un préjugé qui vous est peu favorable, sous le rapport du débit. Mon sentiment bien vrai, pour *Léa Cornelia*, n'a pu triompher. Je ne perds pourtant pas espoir.

Ampère arrive le 17.

Cette famille de Noailles est un peu plus tranquille, mais elle est toujours bien dans la peine.

Je ne puis encore vous offrir l'hospitalité de Mme Récamier. Elle est toujours réduite au seul service de sa femme de chambre.

Au nom du ciel, ne faites pas de course hasardée. Songez à préserver votre santé.

Mon ami Dupré est logé à l'hôtel des Ministres, rue de l'Université. Il paraît très content de ce gîte. On y est bien comme nourriture et comme logement, et je suis bien convaincu que ce n'est pas plus cher qu'au *Bon-Lafontaine*.

(1) Le comte de Chambord, se rendant en Angleterre, écrivit à Chateaubriand pour lui témoigner le désir de le voir. Le vieux et fidèle monarchiste se mit en route le 19 novembre 1843.

Mille et mille tendresses.

Donnez-moi souvent de vos nouvelles.

Mme Récamier est désolée de ne pouvoir vous offrir son hospitalité, mais elle est comme moi, elle craindrait pour un voyage rapide.

HÉBAL.

8 décembre 43.

Je suis réellement tout étonné et tout confus d'avoir été si longtemps sans vous écrire. Je ne sais, en vérité, comment tout mon temps s'échappe de mon vieux crible.

Mme Récamier était déjà fort fatiguée lorsqu'elle a donné sa jolie petite soirée. L'aspect de la véritable jeunesse, c'est-à-dire de la jeunesse s'épanouissant avec charme, me cause toujours un vrai bonheur. Voilà pourquoi j'apprécie si bien les félicités paternelles et maternelles.

J'ai, un de ces soirs, trouvé M. de Mortemart chez Mme la duchesse de Noailles. J'ai été ravi de le voir. C'était comme une apparition de Saint-Vrain. Mais cette pauvre famille est toujours dans la même angoisseuse situation. Vous ne sauriez croire combien j'en suis toujours profondément ému.

M. de Chateaubriand est en route pour revenir. Il va revenir dans une grande exaltation d'émotion. Et je crains vraiment que la fatigue et l'émotion ne finissent par lui faire du mal. C'est une admirable page qui va l'user, user son corps, son âme. Jusqu'à la fin, il faut payer la triste dette de l'humanité. A ce qu'il paraît, le jeune prince est excellent de tout point, mais son parti reste incorrigible. On a revu le vieux Coblentz comme si toute la Révolution n'eût jamais existé. La vieille Angleterre aussi s'est émue, plus qu'elle ne s'y attendait. L'Angleterre officielle est restée complètement froide, aussi froide qu'en deçà du détroit.

Mais ces émotions sans danger, sans aventure, ont toujours quelque chose d'incomplet, quelque chose d'un peu

enfantin. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est la différence des deux aristocraties ou, pour mieux dire, il n'y a réellement que l'aristocratie anglaise. Il n'y a plus, en France, de grandes existences indépendantes. Quant à notre cour et à notre gouvernement, ne croyez pas qu'ils aient été aussi indifférents que cela vous a semblé. Certainement, ils ont éprouvé de tout ceci une vive contrariété. Quant à moi, je suis bien convaincu que notre pâle royauté est tout ce que nous pouvons supporter. Si elle tombe, ce ne sera point pour faire place à la jeune royauté qu'on est allé saluer, ce sera pour faire place au terrible inconnu qui est chez nous. Il restera encore longtemps du loisir pour le développement des affections domestiques. M. votre fils pourra jouir de cet avenir tranquille. Je vois que vous ne le destinez pas et qu'il ne se destine pas lui-même aux orages de la politique. Nous allons voir revenir toute cette innocente émigration que le froid saisira à mesure qu'elle rentrera dans notre atmosphère d'indifférence.

J'ai été bien désolé que Mme Récamier se soit trouvée trop souffrante pour recevoir M. d'Hautefeuille. En ce moment même, elle était réellement accablée de fatigue. Elle m'a chargé de lui faire connaître tous ses regrets.

Je vois que vous vous proposez de nous faire une visite, mais ce ne sera encore qu'une apparition. C'est bien triste.

Continuez de soigner votre santé, toutes les santés.

Mille et mille respectueuses tendresses.

HÉBAL.

1er janvier 1844.

Mon Dieu! que vous avez dû avoir froid pour aller du chemin de fer à Saint-Vrain. Dieu veuille que vous n'en ayez pas souffert! Je vous ai envoyé par le jeune Landeau un livre tout crasseux et bien mauvais. Autant que je puisse m'en souvenir, il y a une seule belle chose, c'est une scène de cachot de la Bastille. Un prisonnier, chez qui l'excès de

la souffrance produit un effet analogue à celui du désert. Le mirage de ces sables embrasés offre de frais ombrages, des sources jaillissantes, etc. Mais je me suis trompé. Le livre que je vous ai envoyé ne contient rien de ce que je vous disais. Et je crains qu'il ne soit qu'odieux. Je crois qu'il y a un roman historique sur Charlotte Corday ; et que c'est dans ce roman que se trouvent les choses dont je vous parlais. Je le chercherai pour vous l'envoyer. Il y a toute une littérature révolutionnaire qui nous est inconnue, et qui nous prépare des bourreaux, en cas de besoin. Imaginez-vous qu'on joue une pièce en deux actes et en vers sur André Chénier, et qu'un journal a osé accuser l'auteur d'avoir cherché à nous dégoûter de ces temps exécrables.

Je suis allé chercher mon exemplaire de M. de Sivry chez le libraire. Je n'ai jeté qu'un coup d'œil. C'est une vraie bonne fortune qu'il se soit trouvé ainsi de riches gravures pour de simples notes. Croyez-moi, ceci est tout à fait étrange. Pareille bonne fortune n'est pas arrivée à M. de Chateaubriand pour son itinéraire, et n'arrivera pas à l'abbé Gerbet. Au reste, j'ai été prodigieusement étonné de cette quantité de notes prises en courant. Comme je n'ai pas lu le livre, je ne sais comment M. de Sivry arrive en Sicile.

En vous quittant, je suis allé chez le banquier où M. de Sivry devait porter ses fonds. J'étais un peu en peine, malgré toute la bonne volonté dont je ne doutais point. Les fonds étaient arrivés, et j'ai trouvé en rentrant la lettre où M. de Sivry m'annonçait lui-même son exactitude.

Il ne faut pas nous inquiéter outre mesure, mais il paraît certain que tout le livre de Belin Leprieur et tout le premier travail de la Bible sont mangés d'avance.

Dieu veuille que mes hypothèses soient fondées ! Alors nous ne serions en peine de rien. Le malheur est qu'il faille du temps.

Vous ne voulez pas comprendre que je ne compte pas sur mes machines pour abriter mon nom, mais sur l'importance de l'idée dont elles doivent être l'expression. Si j'en viens à bout, j'écris sur Pascal des choses qui battront en ruine la philosophie de Descartes. Il faudra bien que le spiritualisme que MM. les universitaires actuels croient avoir inventé cède enfin la place au véritable spiritualisme, c'est-à-dire au spiritualisme chrétien. Vous le savez, selon moi, Pascal a été victime d'un mouvement de l'esprit humain opposé à sa propre nature. Pascal était ce que les Latins appelaient *Natura secum discors*, une nature en discorde avec elle-même. Le monde est maintenant tout plein de ces sortes de natures qui périssent à la peine.

Mille tendresses plus tendres et plus respectueuses les unes que les autres.

HÉBAL.

Minuit sonne, enfin nous sommes débarrassés de 1843, et nous entrons dans 1844.

M[me] Récamier a toujours, de temps en temps, ses atteintes de névralgie.

Les pauvres jambes de M. de Chateaubriand déclinent toujours.

Nous aurons bientôt *M. de Rancé*.

Je vous souhaite bien la bonne année, à M. d'Hautefeuille, à vous, à M. Charles, à M. Hetsch.

J'espère que M. d'Hautefeuille est complètement débarrassé de ses douleurs. Soignez bien vos santés.

26 mars 44.

Je comprends trop combien vous avez dû trouver votre maison froide d'inhabitation et de saison, plus solitaire ;

(1) Chateaubriand fit paraître la *Vie de Rancé* en mai 1844. Sainte-Beuve a dit de ce livre : « C'est un véritable bric-à-brac, l'auteur jette tout, brouille tout et vide toutes ses armoires. » (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, Paris, 1861, t. II.)

combien vous avez besoin de printemps! Et aussi de reprendre vos travaux. Je vous prie de dire à Mme de la Prévalaye combien je pense, combien je sympathise à son affreux malheur! Hélas! Vous savez combien, en ce moment, j'ai la triste occasion d'y penser sans cesse. Le jeune ménage que vous savez est dans le même état et s'achemine inévitablement vers la dernière crise.

J'ai fait vos commissions auprès de Mme Récamier qui en est toujours à dire qu'elle ne vous a qu'entrevue.

M. de la Prade part jeudi. Je vais lui faire une note pour la recherche de mes vieilles paperasses. Je ne sais s'il pourra les retrouver; il en a le vif désir d'après ce que je lui en ai dit. Je suis bien certain qu'il n'y a rien à en tirer, mais je pense en même temps que ce fouillis pourrait donner lieu à un article intéressant pour la *Revue lyonnaise*, à cause de la donnée(1). Ce qui m'a remis sur la trace de ces vieilleries qui ont près de cinquante ans, c'est une fort triste circonstance. J'avais donné à la ville de Neuchâtel, en Suisse, un jeune Lyonnais pour un cours de littérature. Ce jeune homme, très distingué, est mort d'une manière tragique. Sa mort a été un véritable deuil pour toute la ville. Depuis ce temps, tous les Neuchâtelois qui viennent à Paris viennent me voir. Ces jours derniers, il en est venu un qui m'a dit que M. Tisseur (c'est le nom du jeune Lyonnais) avait fait un certain nombre de leçons sur moi, quatre sur Antigone seulement, et que les leçons avaient été en partie écrites. M. de la Prade était l'ami particulier de M. Tisseur. Deux pièces du volume de M. de la Prade sont consacrées à cet ami; l'une, *Invocation sur la montagne*, l'autre, *Adieux sur la montagne*. Il compte, avec quelques jeunes amis, mettre en ordre les papiers du pauvre jeune

(1) Ballanche fut le premier inspirateur de Victor de Laprade. Le mysticisme rêveur du premier s'harmonisa parfaitement avec les tendances métaphysiques du second. « Laprade, a dit Sainte-Beuve, est en vers comme un Ballanche plus clair et sans bégaiement. »

homme, et en tirer ce qu'ils pourront. Il paraît que tous ont conservé pour lui le plus religieux souvenir.

Maintenant, venons à une chose à laquelle j'attache le plus grand prix.

M. Hetsch a entre les mains deux volumes d'Ampère. Si M. Hetsch pouvait faire un article dans la donnée qu'il m'a expliquée, et que je crois si parfaitement vraie, vous ne sauriez croire combien j'en serais touché.

Je veux vous copier une phrase de votre dernière lettre :

Je le regarde (M. de la Prade) comme un vrai poète, plus que personne de ce temps, et la plupart de ses pensées m'ont tout à fait charmée.

C'est sur cette expression, *plus que personne de ce temps*, que je désire une explication.

Vous avez été interrompue et vous n'avez pas achevé ce que vous aviez à me dire à ce sujet.

Je ne suis point étonné que M. d'Hautefeuille ait été si fatigué.

Ménagez donc bien toutes vos santés.

Mille et mille tendresses les plus tendres et les plus respectueuses.

HÉBAL.

CHAPITRE XIII

L'année 1844 n'amena pas grand imprévu parmi les hôtes de l'Abbaye-aux-Bois et de Saint-Vrain, son annexe. Mme Récamier et Ballanche allèrent en août faire un petit séjour de trois jours chez Mme d'Hautefeuille, tandis que Chateaubriand élaborait quatre ou cinq projets de voyage. En revenant à Paris, Juliette, ne pouvant s'installer à l'Abbaye envahie par les maçons et les peintres, prit un logement dans la maison des Dames Augustines de la rue de la Santé, où elle recevait quotidiennement la visite de Chateaubriand, de Ballanche, de Paul David, d'Ampère. Avec les deux premiers, elle faisait des lamentations sur l'âge, les infirmités, les obstacles dont ils se tiraient tous difficilement : « Il faut être juste, écrivait le bon Ballanche, c'est moi qui suis le plus Jérémie ! »

Pour détourner le cours de ses sombres pensées, il fréquentait les quelques séances de l'Académie où il n'arrivait pas toujours, si l'on peut croire l'anecdote racontée par Mme de Bassanville (*Salons d'autrefois*, t. II, p. 88). Il avait aussi les œuvres littéraires de son amie.

10 février 45.

Hier soir, nous étions seuls, Mme Récamier, M. David et

moi. Mme Récamier, qui avait été très souffrante, et qui avait passé plusieurs jours dans son lit, n'avait pas osé sortir, et le temps n'était point engageant. M. David et moi, nous étions restés auprès d'elle, avec l'intention de lui faire la lecture. Mais quelle lecture avec nos voix! Arrive le *Correspondant.* Mme Récamier s'écrie qu'il faut lire la *Famille Cazotte* (1). J'avais un peu peur, à cause de nos tristes voix. Mais on fait de nécessité vertu. Je commence la lecture. Je suis entraîné par mon propre intérêt, par l'intérêt que je sens se développer dans mes auditeurs. Heureusement, personne ne survient. Je lis sans interruption depuis huit heures un quart jusqu'à onze heures moins un quart. Ma voix s'était ranimée et s'est soutenue jusqu'à la fin. Nous avons tous été ravis. Pendant que ceci se passait à l'Abbaye-aux-Bois, M. et Mme Lenormant, qui n'avaient pu sortir, et qui étaient seuls, ont également lu d'un bout à l'autre, sans interruption, la *Famille Cazotte.* Ils ont été ravis comme nous. Ce soir, nous étions tous à l'Abbaye, nous racontant nos ravissements. Je n'entrerai point dans les détails : il faudra bien qu'un jour vous veniez recevoir l'explosion de toutes nos admirations qui sont grandes, unanimes, complètes. Comment ferons-nous pour attendre le prochain numéro du *Correspondant?* Je vous assure que vos figures sont vivantes. On les voit, on les entend, on vit avec elles. On m'a tant recommandé de vous dire cette lecture simultanée, que je ne veux pas me coucher sans vous en écrire quelques mots. Ce plaisir a été un vrai bonheur, parce que nous vous aimons tous.

Voilà que M. Guillemon va encore changer. On l'envoie à Rambouillet. Il a été souffrant. Il devait venir lundi. Il ne l'a pas pu. Il devait venir demain. Il ne viendra plus que vendredi. Il a bien aussi le projet d'aller vous voir.

(1) La *Famille Cazotte*, par Anna-Marie, parut dans le *Correspondant* des 10, 25 février et 10 mars 1845.

Il s'occupe beaucoup de moi. Il travaille beaucoup pour moi. C'est un homme excellent, véritablement dévoué.

Mille et mille tendresses à toute la famille.

HÉBAL.

M. de Kergorlay continue d'être très bien.

14 août 45.

Il faut que je vous instruise de tout.

M. le duc de Noailles était hier à Paris.

Voici ce dont on est convenu :

Mme Récamier, M. Brifaut, partent lundi prochain pour Maintenon (1).

On a écrit à Ampère qui fera ses adieux à Mouchy, et viendra à Paris pour se réunir à la caravane.

M. de Chateaubriand part également pour Maintenon, le lendemain du premier départ.

Alors Ampère, s'il n'a pas su se rallier, sera recueilli par M. de Chateaubriand.

Je reste en disponibilité pour Saint-Vraïn.

Je vous dirai que ce voyage de toute l'Abbaye m'inquiète fort, et m'attriste.

Mme Récamier est loin d'être dans un état de santé rassurant. Cependant, c'est d'elle dont je suis moins inquiet au fond. Il est possible que le changement d'air et la distraction lui fassent du bien. Sa santé est trop souvent troublée par la souffrance ; la souffrance est quelquefois très vive, très opiniâtre, mais ce n'est que de la souffrance. Et, cette fois, on peut espérer que le déplacement lui fera du bien, pourvu toutefois qu'il fasse beau, ou moins mauvais temps.

Je crains qu'il n'en soit pas de même pour M. Brifaut et

(1) Charles Brifaut, né en 1781, était membre de l'Académie française. Poète, auteur dramatique et publiciste, deux de ses tragédies, *Jeanne Gray* et *Ninus II*, obtinrent un joli succès. Il avait été présenté à l'Abbaye-aux-Bois vers 1834.

pour Ampère, qui, à cause de cela, sont de tristes compagnons de voyage.

Vous représentez-vous Mme Récamier dans une voiture de voyage avec M. Brifaut et Ampère? Quels services mutuels pourront-ils se rendre ?

Aussi je vous assure que, quoique tout soit bien convenu, que toutes les mesures soient prises, que les relais soient disposés, je doute encore de la possibilité.

Quant à M. de Chateaubriand, nous avons vu que le voyage de Venise, il l'a fait comme un jeune homme [1].

Je viens d'envoyer chez Mme Récamier; on me répond qu'elle a passé une mauvaise nuit, je m'y attendais.

Quant à moi, j'ai le projet de partir mardi, mais vous comprenez que je serai peu rassuré.

Ma santé est aussi bonne que possible. Cependant, elle n'est pas assez complètement bonne pour que, si j'eusse fait partie de la caravane, j'eusse pu espérer d'être de quelque utilité. Je devais bien plutôt craindre une complication de plus.

Mme Récamier a le projet, après Maintenon, d'aller à Saint-Eloi chez Mme Lenormant.

Il n'a jamais été question de moi pour ce dernier épisode du voyage ; et c'est pendant ce temps-là que j'aurais pu aller à Saint-Vrain.

Maintenant, il faut que je vous dise une chose : quoique le projet actuel de deux petits séjours ajoutés l'un à l'autre me donne la faculté de prolonger mon séjour à Saint-Vrain, je crois que je ferai bien de n'en pas profiter. Ceci donnerait lieu à une explication qui sera mieux placée dans une conversation.

Voici donc, quant à présent, mon plan, sauf ce qui pourrait contrarier vos propres arrangements.

(1) M. de Chateaubriand était parti le 26 mai pour voir le comte de Chambord à Venise.

Je partirais mardi 19 pour Saint-Vrain et je reviendrais samedi 30.

Je sais bien que je ne retrouverai pas Mme Récamier, mais j'ai un emploi des jours de solitude que je vois en perspective.

Dans ma pensée, ces jours-là me sont absolument nécessaires pour me mettre en état de publier un volume cet hiver. D'ailleurs, franchement, je puis craindre que, vu la saison avancée, je doive éviter de prolonger un séjour à la campagne. J'avoue que je trouve même qu'il y a quelque imprudence dans le fait de Mme Récamier, mais je n'y puis rien.

Il ne reste qu'une chose, c'est de consulter vos propres convenances ; j'attends votre réponse à ce sujet. Je sais bien que vous aviez l'extrême bonté de m'attendre, mais il peut aussi être survenu des complications de votre côté.

J'espère que la santé de M. d'Hautefeuille est parfaitement rétablie, et que toutes les autres sont bonnes.

Mille et mille tendresses, toutes plus tendres les unes que les autres, pour vous et pour tous.

HÉBAL.

Tandis que Mme Récamier allait à Maintenon et de là chez sa nièce Lenormant en Normandie, le brave Ballanche s'installait à Saint-Vrain avec sa gouvernante *Dragonneau*. Dans ses lettres datées de l'*ère de la dispersion*, il exprimait ses regrets de ne pas être auprès de l'idole et ajoutait : « J'ai deux hommes qui se regardent comme mes fils, M. Guillemon et Justin Maurice; Mme d'Hautefeuille elle-même se considère comme la fille d'Hébal » (*Souvenirs et Correspondance*).

La fin de l'été groupait de nouveau les voyageurs.

18 septembre 45.

Mme Récamier est arrivée aujourd'hui, au lieu de demain. Elle était assez fatiguée. Ampère est beaucoup mieux. M. Pasquier va bien. Nous avons déjà beaucoup parlé de vous, de M. d'Hautefeuille, de M. votre fils, de M. Hetsch. Nous racontions chacun nos odyssées.

Hier, M. Lenormant était à Paris. J'ai dîné avec lui. Je n'ai pas perdu mon temps. Je lui ai parlé de son livre (1). Je lui ai demandé s'il persistait à ne trouver dans le xe chapitre de la Genèse aucune trace de la race nègre. Je me suis bien gardé de lui dire l'intérêt que je prenais à la solution de ce problème. Il m'a affirmé qu'il persistait, et qu'il ne savait comment expliquer ce silence. J'avoue que ceci me met peu en peine. Il en est de cela comme de certaines questions de physique, les jours de la création, le miracle de Josué, etc.

Je n'ai pas encore fini le livre de M. Lenormant, mais j'ai déjà bien souvent eu occasion de remarquer qu'à tout moment l'érudition essuie de tristes désappointements. En cela, comme en toutes choses, il faut s'élever plus haut. Voici donc, au juste, ce que je pense du tableau ethnographique de la Genèse.

C'est ce que j'oserais appeler un *tableau ethnographique idéal*. Un grand prophète est un *historien idéal*.

Un historien idéal est le véritable historien dans la sphère la plus élevée de l'intelligence des choses humaines.

Je veux encore me citer en exemple.

Vous savez ce que j'ai fait de l'histoire romaine primitive.

Eh bien, j'ai fait précéder cette histoire romaine primitive par le neuvième livre d'Orphée; et ce neuvième livre, je l'ai nommé *Cosmogonie romaine*. C'est ainsi que j'ai

(1) *Cours d'histoire moderne*, Paris, 1845. C'est l'impression du cours que professait à la Faculté des lettres M. Ch. Lenormant, membre de l'Institut.

donné une ancêtre à la loi des douze tables. Cette loi ancêtre, je l'ai nommée *loi-mos*, c'est-à-dire loi antérieure à la loi écrite. Et cette *loi-mos* est antérieure de plusieurs siècles à la loi des douze tables.

Le procédé de Moïse dans la formation de son *tableau ethnographique* est bien simple, c'est l'inspiration.

L'érudition, c'est l'analyse.

L'inspiration, c'est la synthèse,

Moïse n'ignorait pas qu'il existait des nègres, puisque les plus anciens monuments égyptiens portent l'empreinte du type nègre.

Ce qu'il voulait faire, c'était le tableau de notre globe livré immédiatement à l'homme.

Et c'est ce qu'il a admirablement fait.

Lisez la Cité de Dieu de saint Augustin.

Ce sont les enfants de Dieu et les enfants des hommes, comme avant le déluge.

Les races antédiluviennes ont péri parce que les enfants de Dieu se sont unis aux enfants des hommes dans les mêmes prévarications.

Autant nous en arriverait à nous sans le christianisme.

Je crois que vous ferez bien d'étudier le livre de M. Lenormant lorsque je vous l'aurai envoyé. Mais soyez bien persuadée que l'érudition est impuissante à résoudre certains problèmes, comme l'exégèse est impuissante à résoudre certains autres problèmes.

Si je voulais tourner la page, j'en aurais bien long encore à vous dire. Ce sera pour une autre fois, lorsque je serai en train de me lécher les pattes.

Toutefois je ne saurais finir sans vous remercier des nouvelles que vous me donnez, et sans vous prier de toutes mes bonnes commissions pour tous.

HÉBAL.

16 octobre 45.

Je suis très bien de santé. Il n'en est pas de même autour de moi. Mme de Chateaubriand est toujours fort souffrante. M. Ampère ne se rétablit point. Mme Récamier continue d'avoir trop à se plaindre de ses pauvres yeux; de plus, elle a toujours quelques retours de névralgie. M. Brifaut a quelquefois de vives souffrances, et ne sort point de chez lui.

Toute la famille Lenormant est revenue en parfaite santé; c'est le beau côté de notre situation.

Je travaille, mais lentement, et presque imperceptiblement au classement de mes papiers.

J'ai voulu finir mon article *Alexandrie* (1), et voilà que je me suis épris d'un sujet que je voudrais traiter, et qui aurait, à mon avis, le mérite de l'à-propos à cause du débat si profondément intime entre le clergé et l'université. Ce sujet serait Julien l'Apostat, ce triste et suprême représentant de toute la philosophie alexandrine.

J'ai bien hâte que vous ayez fini votre *Science funeste*. Je voudrais vous voir revenir au *Déluge* et au *Saint Roi*.

Pour ce dernier sujet, M. de Carné ne saurait vous décourager. J'avoue que je n'en reviens pas de son article sur saint Louis dans le dernier *Correspondant* (2). Caractère du saint roi, sentiment de l'époque, absents. Les limites que vous vous êtes prescrites circonscrivent votre sujet d'une manière que je vous crois favorable. En lisant à la table du *Correspondant* le titre de l'article de M. de Carné, je fus saisi de l'idée que ce travail pourrait servir d'introduction au vôtre, mais j'ai bien vite été détrompé. On ne peut pas être plus dépourvu de sens historique que ne l'est M. de Carné. Je ne parle que de ce morceau sur saint Louis.

(1) Fragment qui parut dans le *Correspondant* du 10 août 1845.
(2) Le *Correspondant* des 10 et 25 octobre 1845.

Quand vous en serez au *Déluge*, je vous redirai ce que je continue de croire, que vous pouvez faire de cet ouvrage une œuvre capitale, sans sortir de vos attributions de *Simple femme*.

Nous relisons les *Mémoires*, mais tout à fait entre nous, et dans la plus complète intimité. M. de Chateaubriand, en racontant sa première chasse royale avec M. le comte d'Hautefeuille, dit que M. d'Hautefeuille fait une belle traduction de lord Byron, et que Mme d'Hautefeuille est l'auteur de l'*Ame exilée* (1).

Je vois très rarement M. Guillemon; il me semble qu'il maigrit. Est-ce son génie qui le mine?

Toutes mes tendresses les plus tendres à vous et à tous.

Voilà le beau temps revenu, mais le froid avec. La saison me paraît s'opposer à vos courses d'un jour; il faut que vous vous décidiez à passer une nuit à Paris : c'est bien peu, mais cela vaut toujours mieux que les courses toujours inquiétantes.

HÉBAL.

26 novembre 45.

Je ne puis comprendre comment il m'est arrivé de rester si longtemps sans vous écrire, au moins quelques mots, surtout dans la triste circonstance où vous vous êtes trouvée. Vous êtes venue à Paris, et je n'ai pu vous voir. Vous étiez occupée de soins que je n'ai point partagés. Vous n'avez point su la part que je prenais à votre chagrin. M. d'Hautefeuille avait eu l'extrême bonté de se dérober, un instant, pour venir m'informer de l'événement qui vous avait amenés et de l'occupation où vous étiez de Madame votre tante, occupation qui vous absorbait tout

(1) Malgré le patronage de Ballanche, malgré l'amitié ou plutôt la fréquentation de Mme Récamier, Mme d'Hautefeuille ne bénéficie que d'une simple note en bas d'une page : « Mme la comtesse d'Hautefeuille est l'auteur plein de talent de l'*Ame exilée* » (*Mémoires d'Outre-Tombe*, livre IV, p. 206, édition Biré).

entière. Il y a des jours où l'âme déborde de tristesse sans pouvoir demander rien à la main qui devrait écrire. Tel est le malheur d'être éloigné les uns des autres. Lorsque je vous croyais dans les soucis de la santé de Mme de la Prévalaye et de votre bon curé, il vous survient un malheur plus près de vous, qui vous tire inopinément de votre solitude, et je reste impassible en apparence. Ne le croyez pas. Il faut que je vous dise aussi une chose, c'est que j'ai une bien funeste préoccupation dont il faut que je vous fasse part. J'ai été assailli d'idées que j'avais le vif désir de réaliser, et je me sentais frappé d'une incapacité insurmontable. Ceci m'a fait passer quelques nuits blanches, mais n'a point nui à ma santé. Il m'est bien démontré maintenant que si je pouvais me remettre au travail, le travail me nuirait moins que ces insomnies vides dont j'ai pu supporter le poids sans inconvénient. Je suis donc décidé à essayer, de temps en temps, quelques veilles consacrées à des tentatives de travail. Ne vous en alarmez point, parce que je suspendrai sitôt que je m'apercevrai du moindre échec. Dans la journée, je ne suis point visité par l'inspiration; ce n'est que la nuit, et je n'en fais rien, sinon qu'elle m'empêche de dormir, et que le matin je reste tard au lit. Je crois donc que si je me mets à veiller un peu utilement, je serai moins paresseux le matin. Vous savez que, tous les soirs, nous lisons, pied à pied, les *Mémoires* de M. de Chateaubriand. Cette lecture nous charme, et, soit dit entre nous, me fait faire un retour sur moi-même. Je crois que le volume que j'aurais à faire et qui existe déjà, dans la plus grande partie, résumerait complètement toute ma vie. Il est possible que je me trompe, mais tant que je n'aurai pas produit ce volume, je serai obsédé de cette idée. Il ne me resterait plus que la *Ville des Expiations*, mais je prendrais facilement mon parti sur cette composition, quoiqu'elle remonte à 1816.

Maintenant, venons à vous.

Dès que vous pourrez vous occuper de la suite de votre travail, hâtez-vous d'en finir avec la science funeste. Faites votre *Déluge*, et vos *Reines*. Le second article de M. de Carné sur saint Louis vaut beaucoup mieux que le premier; peut-être aussi l'avais-je mal lu. Je le relirai. Je ne veux pas rester sur cette mauvaise impression.

Je crois que vous vous êtes trompée ; vous ne m'avez point écrit deux fois depuis ma lettre dont Pierre était porteur.

Je suis tout honteux ; je ne suis point retourné chez Mlle de Bois-Landry ; j'en avais cependant bien pris la ferme résolution.

Donnez-moi bien vite de vos nouvelles, des nouvelles de tout ce qui vous entoure, des nouvelles de vos malades.

Mille et mille tendresses.

HÉBAL.

Groupés autour de Mme Récamier et du célèbre vicomte comme une garde autour de son étendard, les illustres commensaux de l'Abbaye-aux-Bois attendaient philosophiquement la mort qui se rapprochait. Mais quel crépuscule sillonné d'éclairs! Le nom prestigieux de Chateaubriand brillait toujours du même éclat avant d'entrer dans l'immortalité. On l'acclamait à la Sorbonne, on l'applaudissait à l'Académie. Pour le grand écrivain, Mlle Rachel venait, au commencement de février 1846, dire chez Mme Récamier des scènes de son répertoire devant une dizaine d'habitués, et cependant René demeurait plein de tristesse. Cette vénération qui l'entourait ne remplaçait pas assez la gloire bruyante d'un autre temps. Et que de peines autour de lui! Juliette perdait peu à peu la vue,

Ampère avait été fort malade, Brifaut se portait mal, seul Ballanche se trouvait dans une bonne veine de santé et tentait de ne pas succomber au découragement en se consacrant à l'Académie française. Pourtant il se méfiait de lui : « Je suis hors d'état, écrivait-il à Mme d'Hautefeuille, d'être un membre actif. Je dois éviter d'être dans les dignités. J'ai fait pour mon entrée un discours qui m'a fort déplu et que je n'ai pas pu lire moi-même. Si j'étais directeur au moment d'une vacance, comment me tirerais-je d'une réception? Mes oreilles se durcissent et j'ai une voix de bois. Convenez qu'il est triste de n'entrer dans une compagnie que pour y prendre immédiatement les invalides!.... L'année dernière j'étais un peu plus exact, et il m'arrivait d'entendre mal. Alors je m'endormais » (lettre du 20 avril).

Le bonhomme n'avait pas cette ressource durant ses soirées à l'Abbaye, où il voyait ses amis luttant contre l'invasion de la vieillesse. Chateaubriand conservait sa magnifique tête, mais ses jambes ne le portaient presque plus, Mme Récamier sentait le voile s'obscurcir sur ses yeux, et la pauvre femme passait continuellement par des alternatives d'espoir et de découragement. A la fin de juillet, elle se disposa à prendre l'air de la campagne.

6 août 46.

Mme Récamier est établie à Beau-Séjour, à l'entrée du bois de Boulogne, près la porte de Passy et le château de

la Muette. Mme Récamier et Mme Lenormant habitent le même pavillon que Mme Daguesseau et Mme de Freuleville qui vient souvent chez Mme Récamier.

Ampère a pris une chambre tout près de Beau-Séjour. Il vient de publier un premier article sur son voyage dans la *Revue des Deux Mondes.* Il en publiera successivement plusieurs en attendant son livre.

M. Lenormant vient de faire une découverte dans les caves de la Bibliothèque royale : c'est une belle tête de femme de Phidias, appartenant au fronton du Parthénon. Il a lu, à ce sujet, une note à l'Académie des inscriptions. Nul doute, c'est bien une tête colossale de Phidias oubliée depuis on ne sait quel temps, et arrivée là on ne sait comment. Il existe des dessins du fronton, avant toutes les destructions, et ces dessins donnent bien la tête trouvée par M. Lenormant.

On va imprimer, en un volume, toute la polémique relative au cœur de saint Louis. M. Lenormant a fait une excellente préface où il a parfaitement résumé cette discussion, et il nous l'a lue hier soir. Nul doute à présent, et cependant l'authenticité n'est pas suffisante pour faire passer ces restes précieux à l'état de *reliques.*

M. de Chateaubriand vient tous les jours et ses jambes fléchissent de plus en plus.

Mme Récamier vient encore de suspendre son traitement. Sa santé se trouve bien du séjour de Passy, mais sa vue s'obstine à rester voilée. Cependant, il paraît bien certain qu'elle existe intacte derrière le voile. C'est fort triste.

Au nom du ciel, que M. d'Hautefeuille soit très prudent ! trop prudent même ! qu'il se contente de sa belle santé ! qu'il la fasse durer longtemps !

Vous ne me dites rien de notre candidat bachelier.

Quant aux élections, voici mon sentiment :

Personnel à peu près le même, mais avec un mandat pas-

sablement modifié. Le temps devient une condition de l'évolution palingénésique.

Je sais bien l'emploi de mes soirées, mais je ne sais pas encore l'emploi de mes matinées.

Vous êtes donc venue à Paris et je ne l'ai pas su, encore c'était à l'occasion d'une mort. Quand donc serons-nous débarrassés de la mort ?

Toutes mes tendresses à vous, à M. d'Hautefeuille, à M. Charles, et mille excellents souvenirs à M. Hetsch.

N'avez-vous pas quelque nouvelle course à faire à Paris ? Je voudrais bien en être prévenu afin de vous rencontrer quelque part. Mme Récamier n'ose pas désirer que vous puissiez apparaître à Passy.

Mille et mille tendresses.

HÉBAL.

Pour le cénacle, l'année 1846 finit dans l'amertume, l'année 1847 commença dans la douleur. Mme de Chateaubriand mourut. Les lettres de Ballanche, de novembre à décembre 1846, la signalent comme souffrante, mais aucune d'elles ne porte trace d'une préoccupation quelconque. Cependant la femme du grand écrivain s'éteignit le 9 février.

12 février 47.

Mme de Chateaubriand a été déposée aujourd'hui dans le caveau qui lui était destiné, à l'infirmerie de Marie-Thérèse, si noblement et si courageusement fondée par elle. Ce caveau est dans la chapelle même. Elle sera là, au milieu des prières dont elle est l'origine, et dont elle sera l'objet. J'ai assisté à la triste et auguste cérémonie. La chapelle était pleine, quoiqu'il y ait eu à peine convocation.

J'ai eu un instant l'espérance de recueillir M. de Chateaubriand dans la maison même où je demeure, M. de Cha-

teaubriand l'eût désiré, ainsi que Mme Récamier. La propriétaire de la maison a un très beau et très grand rez-de-chaussée qu'elle occupe seule, qu'elle n'a jamais eu l'idée de louer. Je suis allé la voir. Nous avons examiné ensemble pour voir s'il n'y aurait pas moyen de détacher un appartement suffisant et convenable. Elle a été parfaite. Elle a très bien compris ce qu'il y aurait d'heureux pour M. de Chateaubriand, pour Mme Récamier et pour moi de nous trouver ainsi réunis.

Les obstacles sont venus après. Je ne désespère pas de les vaincre plus tard. J'ai réservé la bonne volonté de ma *propriétaire*. Comme son appartement ne sera jamais à louer, nous pourrons toujours renouer ce projet, s'il est possible, par la suite.

En attendant, vous comprenez toute la difficulté de notre situation à tous.

L'accablement de M. de Chateaubriand est profond et serein. La tristesse de Mme Récamier est infinie. Mme de Chateaubriand me disait, il y a si peu de jours : nous ne voyagerons plus ensemble ; et lui me disait aussi il y a fort peu de jours : j'ai passé toute ma matinée à refaire les voyages que j'ai faits avec mon plus ancien ami.

Il n'y avait qu'un moyen de refaire un peu cette vie brisée de tant de façons, c'était de tendre à nous réunir sous le même toit. Cela sera-t-il possible un jour ?

Et puis, se réunir quelques instants pour se quitter de nouveau, si vite ! car nous sommes tous à un âge où il n'y a pas de longs projets (1).

Il y a, près de nous, une autre vie cruellement brisée. Mme de Fontanes avait une amie dont elle ne s'était jamais séparée un seul instant. Cette amie vient de mourir.

Mme Récamier a aussitôt imaginé de loger auprès d'elle la survivante. Mme de Fontanes vient dîner dimanche chez

(1) Quelques mois après la mort de sa femme, Chateaubriand offrit son nom à Mme Récamier, qui refusa ce dernier hommage.

Mme Récamier. Nous ne savons pas encore ce qui sera possible.

Vous le voyez, nous sommes abreuvés de tristesses de toutes sortes. Et, toutefois, il y a une espérance qui se confirme, celle du recouvrement de la vue de Mme Récamier. Si cette espérance allait nous manquer, que deviendrions-nous ?

Vous pensez bien que je n'ai rien fait cette semaine, mais je reprendrai lundi prochain. En vérité, le travail devient, de plus en plus, mon salut. C'est ce qui me fait vivre, et ce qui conserve ma fragile santé.

Mille et mille tendresses.

HÉBAL.

Demandez au travail le même secours, car je sens bien que vous devez tous être troublés, jusqu'au fond, de toutes nos poignantes tribulations.

25 février 47

Maintenant, vous avez ma lettre. Rien de nouveau à vous mander. M. de Chateaubriand reste solitaire dans sa maison. J'avoue que cela ne pouvait pas trop être autrement. Un déplacement eût été bien difficile. Cependant, je ménage toujours ma *propriétaire* pour le cas où, plus tard, il y aurait possibilité de prendre d'autres arrangements.

Vous comprenez que nous allons toujours visiter cette maison d'un deuil si menaçant. Nous nous y succédons sans cesse, et la solitude envahit l'Abbaye-aux-Bois. M. de Chateaubriand se couche de meilleure heure encore. Ainsi nous sommes moins en peine de ses soirées. Il est plein de sérénité, mais il est d'une tristesse infinie. Nous ne pouvons prévoir l'ordre de choses qui succédera, mais vous comprenez qu'il doit être de plus en plus triste. Voilà que bientôt Mme Récamier va être séquestrée pour la chose que nous désirons le plus et que nous ne pouvons nous empê-

cher de redouter malgré toutes les chances de succès qui nous sont offertes(1).

Hier, Mme de Fontanes a dîné à l'Abbaye-aux-Bois. Il est possible qu'elle vienne se loger dans l'appartement contigu. Ce sera un deuil de plus.

M. de Chateaubriand est toujours grippé. Quand il pourra sortir, la situation sera bien améliorée pour tous, mais il restera toujours l'infirmité de ses pauvres jambes. Et peut-être au moment où il pourra commencer à sortir, Mme Récamier sera condamnée à la réclusion.

J'avais suspendu mon travail. Comprenez-vous que j'aie pu le reprendre aujourd'hui ? Je suis tout étonné, et Mme Récamier m'engage beaucoup à persévérer. Je ne puis avoir l'espoir de finir, à moins que la Providence ne s'en mêle, et, en vérité, je ne trouve pas que cela en vaille la peine.

Toutes mes tristes tendresses.

Hébal.

11 mars 47.

J'ai frémi lorsque j'ai vu que vous aviez été sur le point de copier mes lettres. Y a-t-il rien de si ennuyeux, dans le monde, pour qui que ce soit ? Mais il faut être né copiste.

De plus, ce serait fort inutile. Il me suffirait de relire avec quelque attention pour me remettre dans le mouvement des idées. Si le pauvre M. de Sivry était un autre homme, je lui ferais la même demande. Au reste, la première fois que vous viendrez à Paris, nous causerons de cela.

J'ai tout un livre à ajouter à l'*Orphée*. Ce livre serait consacré à la science *hiératique;* et cette science prendrait son origine dans l'arche du déluge. Ce ne sont pas seulement les pères de la race future qui sont sauvés ; ce sont aussi les sciences primitives, les arts primitifs,

(1) Mme Récamier allait subir l'opération de la cataracte.

Je vous demanderai aussi le livre de M. Lenormant sur le huitième chapitre de la Genèse, relatif aux races.

Peut-être quand ce livre d'*Orphée* sera fait tel que je le conçois, vous reprendrez goût au poème du *Déluge*.

Alors, vous consentiriez peut-être à le développer dans ma donnée.

L'Abbaye-aux-Bois se défait de plus en plus. Nous passons toutes nos matinées chez M. de Chateaubriand. Nous lisons à *huis clos* les Mémoires. C'est Mme Récamier qui a imaginé cette lecture, afin de donner de l'intérêt à la solitude de M. de Chateaubriand. Et je crois qu'elle a fait un excellent calcul. J'en suis ravi pour mon compte, mais on ne sait plus où prendre Mme Récamier. Ceci joint à ses fréquentes névralgies et à sa réclusion du mois prochain constituent une ère toute nouvelle.

Et nous sommes bien tenus de ne point parler de ces *lectures à huis clos*.

Je vois peu M. Lenormant, occupé de tant de choses.

Pourtant, il me paraît bien qu'il n'y a aucun chant populaire de la Vendée. M. de Chateaubriand m'en a parlé dans ce sens, lorsque je l'ai consulté.

Je comprends le chagrin de la famille Landeau, et j'y prends bien part. J'avoue que si cela était arrivé pendant qu'il battait le pavé de Paris, j'en aurais moins gémi, mais à présent c'est fort triste.

Ainsi donc, quant à mes lettres, tenez-vous l'esprit en repos. Il suffit, pour le moment, que nous sachions où les trouver en cas de besoin.

Toutes mes tendresses.

HÉBAL.

La mort d'Alexandre Guiraud avait laissé un fauteuil vide à l'Académie française; les amis d'Ampère songèrent aussitôt à lui pour l'occuper, et il fut nommé le 22 avril, au deuxième tour, par

20 voix contre 16 à Vatout, sur 38 votants. Ballanche eut à peine le courage de fêter cet heureux événement, tant les santés de ses amis le préoccupaient. « Sauf Ampère, rendait-il compte à Mme d'Hautefeuille, qui ne se lasse pas de son bonheur, il y a bien des tristesses autour de nous. »

26 avril 47.

J'ai fait part de vos félicitations à Ampère.

Jeudi dernier, le salon de Mme Récamier ne désemplissait point. Il vous est impossible de vous figurer la joie de l'élu. Il faut être juste, le triomphe était beau. M. de Chateaubriand grimpant un vrai escalier de casse-cou pour apporter son vote. M. Brifaut ne sortant que pour se traîner à l'Académie. M. de Barante, menacé d'un deuil si prochain, que sa belle-fille est morte aujourd'hui même; M. Molé et M. de Saint-Aulaire, dans l'affliction, et venant voter, etc....

C'est aujourd'hui que devait avoir lieu l'opération si vivement désirée, quoiqu'avec trouble. Samedi, Mme Récamier a eu un assez vif accès de névralgie. On crut prudent d'ajourner de quelques jours. Et ce soir encore elle a eu un nouvel accès, quoique plus léger. M. Récamier croit que la saison dispose aux névralgies, et il est d'avis d'ajourner jusque vers le milieu du mois prochain.

Tout ceci est bien triste.

Je n'ai point écrit à M. de Sivry.

Je n'ai point encore lu les *Cathelineau* (1).

Les journées s'enfuient. Cependant, je persévère dans mon travail; une heure et demie, ou deux heures, de deux jours l'un : c'est ce qui fait mon salut dans ces jours de vraie désolation.

(1) *Les Cathelineau*, par Anna-Marie. Cet ouvrage ne parut en volume qu'en 1855. Il fut publié auparavant dans le *Correspondant* du 25 avril au 10 juillet 1847.

Mme Lenormant a été très souffrante. M. Lenormant a failli avoir une vraie maladie.

M. de Chateaubriand vient, à présent, tous les jours chez Mme Récamier. Cette reprise de si anciennes habitudes est plus touchante que je ne puis le dire.

Jeudi dernier, Mme de Lamartine est venue. Elle avait l'air d'une pauvre ombre qui se glisse parmi des vivants. Elle n'a causé qu'avec Mme Récamier, qui est la sympathie même.

Toutes mes tendresses.

HÉBAL.

3 mai 47.

Ce matin, à sept heures et demie, M. Blandin est venu, assisté de ses deux aides. Il était venu hier pour tout disposer. L'opération a parfaitement réussi. Elle *a vu*, et de suite on lui a bandé les yeux. Il paraît même qu'il n'y a eu aucune souffrance, ni petite ni grande, tant cela a été prompt. Elle était seule, et je ne sais rien que par Fanny, qui était en sentinelle. De suite, Ampère et M. David se sont mis à annoncer la *bonne nouvelle*, et moi, je m'empresse de vous l'écrire.

Mille tendresses.

HÉBAL.

18 mai 47.

Nous ne sommes pas au bout de nos tribulations. Mme Récamier continue de ne point voir, et malgré les justes espérances, et même les certitudes, il ne peut pas y avoir de repos réel; le découragement survient toujours de temps en temps.

Le pied de M. d'Hautefeuille demande à être ménagé. Je crois M. Constant un excellent médecin.

Il y a des jours où ma vie physique est dans une sorte d'atonie. Le jour où vous êtes venue était un de ces jours. Sans cela, je vous aurais expliqué mon plan de travail :

ce sera pour un autre jour. Mon cerveau et mes yeux sont parfaitement intacts, mais tout le reste est bien vieux. Mon intelligence est servie par de tristes organes. Au reste, cela a toujours été ainsi, ma pensée a toujours été plus forte que moi. Seulement, cette disharmonie augmente avec l'âge.

Je n'ai point vu la *Judith*. Je n'ai point lu les *Girondins*. Je sens que ce que vous me dites du livre et du tableau est d'une parfaite exactitude.

Je vois que votre *optimisme* commence à fléchir. Le mien est en pleine déroute.

Il faut achever de mourir pour ressusciter.

Je crois qu'en effet M. Guillemon aurait eu besoin d'un autre milieu, mais, à présent, il serait beaucoup trop tard.

Je félicite notre bachelier de son cheval.

Mille bonnes tendresses.

HÉBAL.

3 juin 1847.

J'ai reçu de bonnes nouvelles de Justin Maurice, et je lui ai écrit hier. Je lui ai donné des nouvelles de M. d'Hautefeuille dont je sens bien vivement la tristesse que doit lui faire à lui et à vous tous le refus d'action de ses pauvres jambes. Je crois cependant qu'il n'en est pas arrivé au point où en est M. de Chateaubriand depuis assez longtemps, ce qui ne l'a pas empêché d'entreprendre un petit voyage. Avant-hier, il est parti pour Malesherbes avec M. Vertamy. Hier, Mme Récamier a reçu de ses nouvelles, de Fontainebleau. Elles sont très bonnes. C'est M. Vertamy qui a écrit quelques mots, car M. de Chateaubriand est absolument privé de toute faculté d'écrire. Le jour de l'élection d'Ampère, c'est moi qui ai écrit son bulletin.

Mme Récamier a été très souffrante tous ces jours-ci. Ce matin, on m'en donne de meilleures nouvelles. Hier, elle était assez découragée, ce qui lui arrive quelquefois. Elle

ne peut s'empêcher, de temps en temps, de trouver l'épreuve un peu longue. Cependant je crois que la situation continue d'être bonne, et que la vue existe. Déjà elle a l'impar faite perception de la couleur, la forme est encore bien confuse. Plusieurs personnes ont subi, en même temps, la même opération, et toutes passent par les mêmes délais, mêlés des mêmes vicissitudes.

Je n'ai pas encore lu l'*Histoire des Girondins*, mais j'en connais assez pour être réellement affligé pour M. de Lamartine, effrayé pour ce que ce livre peut créer de tristes préjugés. J'ai bien toujours la pensée d'écrire un petit volume sur la Révolution, considérée à mon point de vue. Dieu sait si je pourrai exécuter ce projet venu si tard. La composition est à peu près formée dans ma tête, mais pourra-t-elle en sortir?

Sitôt que mon plan sera complet, je vous l'improviserai dans une lettre que vous conserverez comme vous avez conservé ce qui deviendra, plus tard, un livre important du *nouvel* Orphée.

Continuez de me donner de vos nouvelles et de celles de M. d'Hautefeuille. Dites-lui qu'il peut lire et écrire, ce qui est refusé à M. de Chateaubriand. Ce n'est pas la vue qui lui manque pour la lecture, c'est le goût même de la lecture.

M. d'Hautefeuille a donc des distractions très réelles qui manquent à M. de Chateaubriand.

Toutes mes tendresses.

HÉBAL.

Cette missive porte au verso les mots suivants écrits par Mme d'Hautefeuille : *Dernière lettre de notre parfait ami; il est tombé malade le vendredi matin et il a succombé le vendredi suivant 12 juin 1847.*

En constatant que Mme Récamier ne recouvrait pas la vue, le brave Ballanche avait été frappé de tristesse invincible; son pauvre cœur se remplissait d'une douleur qui lui rendait la vie bien amère. Mme d'Hautefeuille, arrivant à Paris, fut désolée d'apprendre que son cher correspondant était frappé d'une fluxion de poitrine fort grave. Dans son antichambre se trouvait M. de Laprade et un jeune prêtre lyonnais qui portait au malade la plus délicate vénération. Leurs visages étaient consternés. L'ecclésiastique venait de recevoir sa confession, et il disait avec des larmes dans les yeux : « Cet homme est un ange; ses paroles m'ont profondément ému. » Mme d'Hautefeuille pénétra chez le moribond, dont le visage pâle et rétréci ne pouvait lui laisser aucune illusion. Le lendemain elle y retourna de bonne heure. M. Duprez, un ami de sa vie entière, assura que M. Récamier n'était pas inquiet. Ballanche eut la force de lui serrer la main et de murmurer quelques mots. Mme d'Hautefeuille repartit pour Saint-Vrain. Lorsqu'elle reparut le lendemain, Mme Récamier se trouvait avec Ampère et Duprez. Les yeux du malade l'accueillirent avec affection, puis ils se mirent à suivre les mouvements incertains de la noble et tendre Juliette qui, de temps en temps, se levait et se promenait tout aveugle dans la chambre; regardant ensuite Mme d'Hautefeuille, il montrait l'autre avec désolation. Cette joie de sa vie, ce type complet des perfections privé de la vue et ne pouvant plus cor-

respondre avec lui par le regard, c'était une affliction que son courage ne pouvait supporter.

La visiteuse s'assit près du lit et dit à Ballanche : « Aujourd'hui je viens vous voir et vous serrer la main sans vous parler ni vous laisser parler. Sous peu de jours, je reviendrai vous tenir compagnie et causer avec vous. — Oh ! c'est bien douteux, répondit-il d'une voix faible, le mal est bien violent. — Qu'importe ! Vous savez que vous avez toujours eu beaucoup de force au fond de votre débilité apparente. » Mme Récamier, prenant alors Mme d'Hautefeuille, eut avec elle un long aparté et lui raconta que Ballanche, la veille de sa maladie, s'était entretenu de ses nombreux papiers et lui avait dit qu'après y avoir longtemps pensé, il ne voyait qu'elle, Mme d'Hautefeuille, à qui les laisser. Celle-ci s'étonna, Mme Récamier affirma : « D'ailleurs, ajouta-t-elle, nous en converserons tous trois ensemble. » Espoir téméraire. Mme d'Hautefeuille s'approcha du patient, lui dit quelques mots réconfortants, baisa son vénérable front et partit la mort dans l'âme. Elle ne devait plus revoir son ami. A deux reprises elle se présenta, mais l'entrée était sévèrement interdite sur l'ordre du médecin. Voici la fin de cette tristesse notée par Mme d'Hautefeuille elle-même :

« Mme Récamier arriva, les portes s'ouvrirent devant elle, je le vis avec joie, car son amitié devait adoucir ses dernières heures. Toute privée de lumière et souffrante qu'elle fût alors, elle est restée

pendant ce cruel jour et cette plus cruelle nuit auprès de lui. Il la demandait à chaque instant et l'on ne s'aperçut qu'il avait perdu connaissance que quand ses yeux eurent cessé de la chercher. Une fois pendant cette nuit, il lui demanda la permission de déposer un baiser sur sa main, et cette faveur est peut-être la seule qu'il ait jamais réclamée d'elle. » « Il meurt vierge, me disait M. Duprez. Jamais on ne vit âme plus pure et plus chaste. »

« Le curé de l'Abbaye revint dans la journée du samedi 12, il lui dit des prières auxquelles le malade s'unit encore par un serrement de main. Ses yeux étaient fermés, sa respiration s'éteignait et, sur les trois heures, il rendit sa belle âme à Dieu, mais si doucement, que ceux qui l'entouraient ne s'aperçurent pas sur-le-champ qu'il n'était plus.

« C'est ainsi que nous perdîmes le meilleur, le plus excellent, le plus intelligent de tous les amis. Près de lui, l'esprit et le cœur se trouvaient transportés dans les plus hautes et les plus sereines régions; il était l'homme du meilleur conseil, et du conseil le plus doux et le plus apaisant. On aurait eu honte de n'être pas pacifique et bienveillant devant cette âme paisible, candide, tendre et bienveillante. Hélas ! je n'ai point assez joui des dernières années sereines et lumineuses de sa vie. Mon exil en était cause et il a été cause de bien des tristesses. »

La disparition du philosophe laissait un vide irréparable dans le cercle où tant de penseurs

d'élite venaient le prendre comme confident et comme conseiller. Car Ballanche fut un noble platonicien, un grand théosophe, un fécond rêveur, un styliste élégant, et sa prose, malgré des longueurs, des obscurités, s'est souvent élevée au lyrisme intellectuel. Vainement avait-il essayé de faire de Mme Récamier un écrivain, s'ingéniant à lui persuader qu'une place lui était réservée au milieu de l'illustre pléiade du moment. « Soulevez votre tête charmante, disait-il, et ne craignez pas d'essayer votre main sur la lyre d'or des poètes. » Juliette, satisfaite des hommages pullulant autour d'elle, n'enviait guère la célébrité d'auteur et se méfiait avec raison de la critique. Sa renommée n'en a point souffert. Quant à Ballanche, qui ne put trouver en elle une élève, il eut la compensation de rencontrer Mme d'Hautefeuille. Pendant vingt ans, son autorité se dépensa à la diriger et à la faire apprécier; pendant vingt ans, il lui prépara les suffrages de la postérité; pendant vingt ans, il tenta de lui donner la notoriété littéraire rêvée primitivement pour l'autre déesse. La génération présente observera qu'il ne réussit guère, pas plus qu'il ne parvint à fixer une intimité parfaite entre ses deux amies.

Assise dans l'allée d'Orphée, ombragée par les hêtres, Mme Récamier, aveugle, sanglotait en se faisant relire les lettres du cher *absent;* déambulant sous les tilleuls de Saint-Vrain, Mme d'Hautefeuille retrouvait à chaque pas l'ombre du disparu

et ses yeux se mouillaient de larmes (1). Pour un chaste par excellence, quelle gloire posthume d'être pleuré par ces deux femmes !

L'angélique académicien ne fut beau que d'esprit et de pensées ; aussi pouvait-il assurer, dans toute la sincérité de son âme, avoir seulement éprouvé comme sentiment vif l'amitié avouée à Mme Récamier. C'était un perpétuel besoin de savoir par elle, le plus souvent possible, que cette affection ne ferait pas son malheur; et il ne se défendait pas d'une sorte de terreur en y songeant. Mme d'Hautefeuille resta l'associée supplémentaire dans une vie entièrement consacrée à la douce Juliette et, appuyée sur son caractère loyal, sur sa nature élevée, habilement, sans jalousie, elle eut le plaisir de transformer Saint-Vrain en une succursale de l'Abbaye dont Ballanche fut le Chateaubriand.

(1) Mme d'Hautefeuille mourut à Saint-Vrain le 2 septembre 1862.



INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES



BESANÇON. — IMPRIMERIE JOSEPH JACQUES.

BESANÇON. — IMPRIMERIE JOSEPH JACQUES.